

ASE 7995

LÉOPOLD SABATIER

LA CHANSON
DE DAMSAN

LÉGENDE RADÉ
DU XVI^e SIÈCLE

LEBLANC ET TRAUTMANN, ÉDITEURS

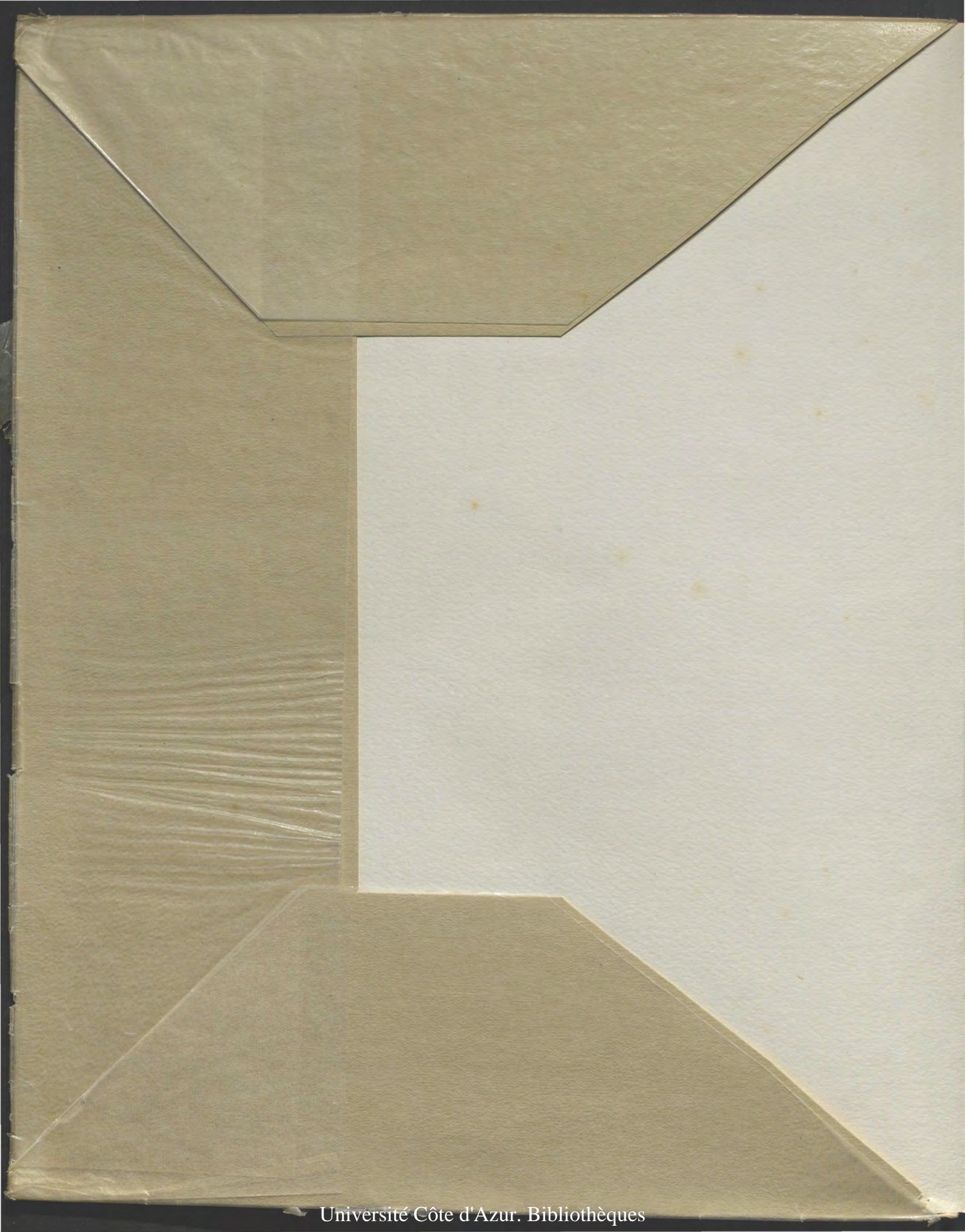
26, Rue des Fossés-Saint-Jacques, 26

PARIS (V^e)

En vente à la

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon, 4



ASE 799.5 ^{don.} Schröder

LA CHANSON
DE DAMSAN

LA CHANSON
DE DAMIAN

EXEMPLAIRE

N° 168

ASE 7995

Don de Nancy
Schoenderffer.

LA CHANSON DE DAMSAN

LÉGENDE RADÉ DU XVI^e SIÈCLE
(TRIBU MALAÏO-POLYNÉSIEENNE DU DARLAC)
TRANSMISE PAR LA TRADITION ORALE
RECUEILLIE ET TRANSCRITE EN FRANÇAIS

PAR

M. LÉOPOLD SABATIER *

Administrateur des Services Civils
Ex-Résident de France au Darlac

PRÉFACES DE MM.

PASQUIER * C.

Gouverneur général de l'Indo-Chine P. I.

ET

ROLAND DORGELÈS * O.

COMPOSITIONS DE
MAURICE DE BECQUE



LEBLANC ET TRAUTMANN, ÉDITEURS
26, Rue des Fossés-St-Jacques, 26
PARIS (V^e)

En vente à la

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ
4, Place de l'Odéon, 4

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

BIBLIOTHÈQUE

422 9497

THE CHAMBER
OF DELEGATES

PRÉFACES

A INSI grâce à vous Sabatier, « *Damsan* » va poursuivre sa marche « sur la voie de cire » qui se perd vers l'Orient. Grâce à vous ne sera pas oublié le « *Khan* », le pur poème de la race rhadé que l'aède aux yeux clos va chantant le soir de village à village dans le haut pays des « terres rouges » sur les bords des lacs trouant de leur miroir la forêt tropicale dominée par l'altière muraille bleue du « *Dambour Dambieng* ».

Mieux que moi l'homme au cœur généreux, le beau poète Roland Dorgelès dira l'émotion profonde que nous eûmes à la lecture de cette naïve épopée du *Darlac* lointain.

Quelle plus belle justification de la noblesse de votre œuvre ; et comment faire mieux connaître un peuple qu'en perpétuant ces chants qui contiennent toute sa vie sociale, ses coutumes, ses espoirs déçus, son passé splendide et révolu.

Vous ajoutez à tous les bienfaits qu'avec abnégation vous avez répandu parmi ces « *Moïs méprisés* » l'ultime témoignage d'un idéalisme bien français.

Vous dont les travaux m'ont inspiré les directions qui devraient désormais conduire notre politique dans l'hinterland annamite, vous illustrez une fois encore l'essentielle de mes prescriptions : « N'oubliez pas que pour ces populations primitives vous personnifiez notre patrie, notre patrie qu'elles ne connaîtront qu'à travers vos actes. »

Hanoï, mai 1927.

P. PASQUIER,

Gouverneur général P. I. de l'Indochine.

CHAPITRE I

SUR LES TOUFFES FLÉTRIES
DE LA PAILLOTTE
POUSSENT LES REJETS
DE L'ARBRE KNOK



Voici l'histoire :

H'Ni appelle ses frères qui sont au dehors du village :
« O Y Dhing, ô Y Ling, ô Y Dang, il n'y a pas là-bas
au dehors de mise à mort d'étrangers.
O Y Suh, ô Y Sah, ô, venez ici. »

Y'DHING

Pour quelle affaire nous appelles-tu, petite sœur ?

H'NI

Je vous appelle pour une affaire qui n'est pas au loin, je vous appelle pour une affaire qui n'est pas là-bas, mais une affaire connue, autant que la montagne, une affaire entendue à l'est et à l'ouest. On dit que les membres de la famille de H'Ni et de H'Bhi sont aussi nombreux que les brindilles de bois dans un gros arbre. S'il en est ainsi, pourquoi demeurons-nous célibataires ? Pourquoi cette solitude ? Pourquoi n'avons-nous pas d'époux ?

Y'DHING

S'il en est ainsi, ô petite sœur, as-tu déjà réservé ton cœur, le souffle de qui désires-tu ?

H'NI

Comment saurais-je frère aîné ? qui vous aimerez, semblablement nous aimerons, qui vous voudrez, semblablement nous voudrons, nous ne nous refuserons pas à la volonté de nos frères.

Y'DHING

Eh bien, les frères dont l'aîné vêt une cuirasse de fer et le cadet une cotte de mailles, Y Kuat et Y Muat lesquels sont audacieux, vaillants, farouches et si astucieux qu'on dit qu'ils déroulent sans l'embrouiller la longe qui retient le cheval ou le buffle, les aimez-vous, ô sœurs ?

H'NI

Moi je ne les aime pas, moi, ô frère aîné, moi je ne les veux pas moi, ô frère aîné, ces gens riches qui ont beaucoup de gongs renflés et beaucoup de gongs plats.

Y'DHING

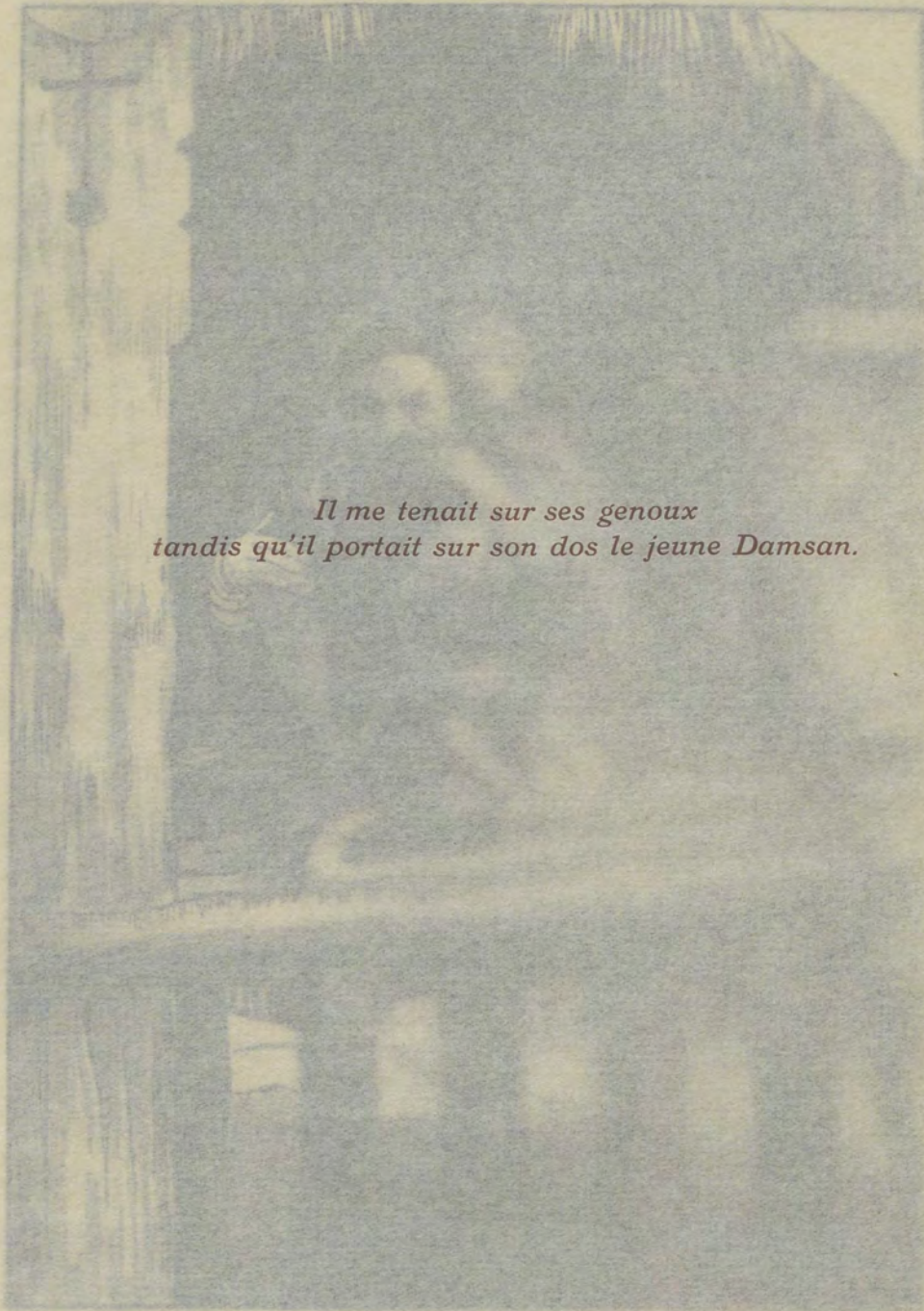
Alors qui donc veux-tu, ô petite sœur, puisque tu n'aimes pas celui qui vêt la cuirasse de fer ?

H'NI

Qui j'aime, moi, ô frère aîné ? Le mari que me réservât mon aïeule, le mari que me choisit mon aïeul.

A la mort de notre aïeule la noble H'Klu, on me donna comme remplaçante à son mari le seigneur Kla.

Il me tenait sur ses genoux tandis qu'il portait sur son dos le jeune Damsan. Il fit le sacrifice d'un buffle et parla ainsi : « Cela n'est pas possible, je ne puis demeurer longtemps avec



*Il me tenait sur ses genoux
tandis qu'il portait sur son dos le jeune Damsan.*



ma petite fille-ci ; je suis un vieux ray inculte, un chef affaibli, une souche vermoulue, desséchée (ainsi me dit l'aïeul). Lorsque vous serez grands, vous resterez ensemble toi et le jeune Damsan. Si le garçon Damsan prend comme épouse une femme d'un village de l'ouest ou d'un hameau de l'est, il deviendra le serviteur de H'Ni et balaiera le crottin de ses chevaux et de ses éléphants, s'il épouse H'Ni il sera riche et aura beaucoup de gongs renflés et beaucoup de gongs plats. Si H'Ni épouse un homme d'un village de l'ouest ou d'un hameau de l'est, alors elle deviendra la servante qui nourrira les porcs, l'esclave qui élèvera la volaille du garçon Damsan (ainsi parla l'aïeul). Mais si H'Ni reste avec le garçon Damsan alors elle sera riche et aura beaucoup de gongs renflés et de gongs plats. »

Ces bonnes paroles de l'aïeule transmises par l'aïeul, va demander à Damsan s'il les respecte ou s'il les néglige.

Y'DHING

Qu'est-ce là, petite sœur, pour aller convier un futur époux, pour l'inviter, l'appeler, pour savoir, laissez-nous interroger les ossements du bœuf sacrifié, les os du buffle sacrifié, les os du porc châtré sacrifié, faisons le sacrifice avec une jarre tuk de vin de riz, et un coq pour invoquer les mânes de nos ancêtres, appelons nos grands chefs morts.

H'NI

Que ceux qui ont charge d'attacher les jarres les attachent vite, que celui qui tue les poulets les tue vite, que ceux qui suspendent les gongs ne tardent pas à les suspendre.

UN DOMESTIQUE

De quels gongs voulez-vous qu'on joue, ô grand'mère ?

H'NI

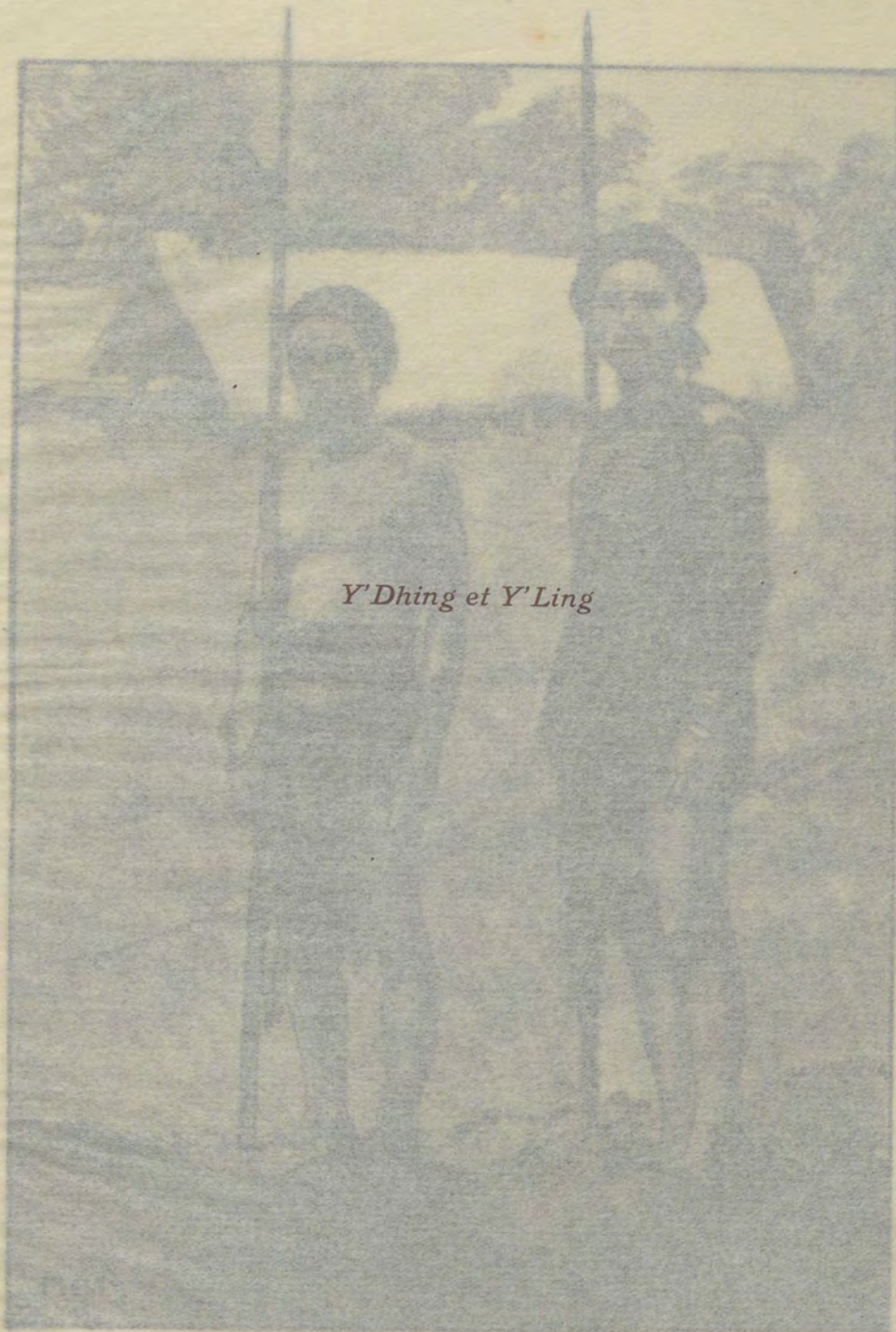
Frappez les gongs sonores, frappez les gongs harmonieux, frappez ! que l'harmonie s'épande sur tout le pays, frappez ! elle passe sous les traverses inférieures de la maison, frappez ! elle s'élève et sort par les traverses supérieures du toit, le singe Hua l'entend et en oublie de se maintenir aux branches des arbres, les esprits malfaisants en oublient de persécuter les humains, le lapin s'assied les oreilles dressées, n'a plus le temps de manger l'herbe, le rat, l'écureuil en oublient de gratter dans leur trou, le cobra lové surgit de sa cavité et s'allonge charmé, le chevreuil s'arrête attentif, le daim, le cou tendu pour saisir une pousse haute, demeure tel, oublie de la brouter ; tous demeurent attentifs pour écouter à satiété les sons harmonieux des gongs de H'Ni et H'Bhi.

Partent Y Dhing, Y Ling, Y Dhang, Y Lang, Y Suh, Y Sah. Ils sont montés sur les étalons au dos d'écureuil tshea, ils sont montés sur des juments au dos d'écureuil kenh, ils trottent l'amble sans arrêt, mais sans fatigue, ils gravissent la montagne d'une seule foulée, franchissent les rapides d'un seul bond, vites comme le vent, ils atteignent le but comme si, emportés par lui, il le leur avait fait atteindre.

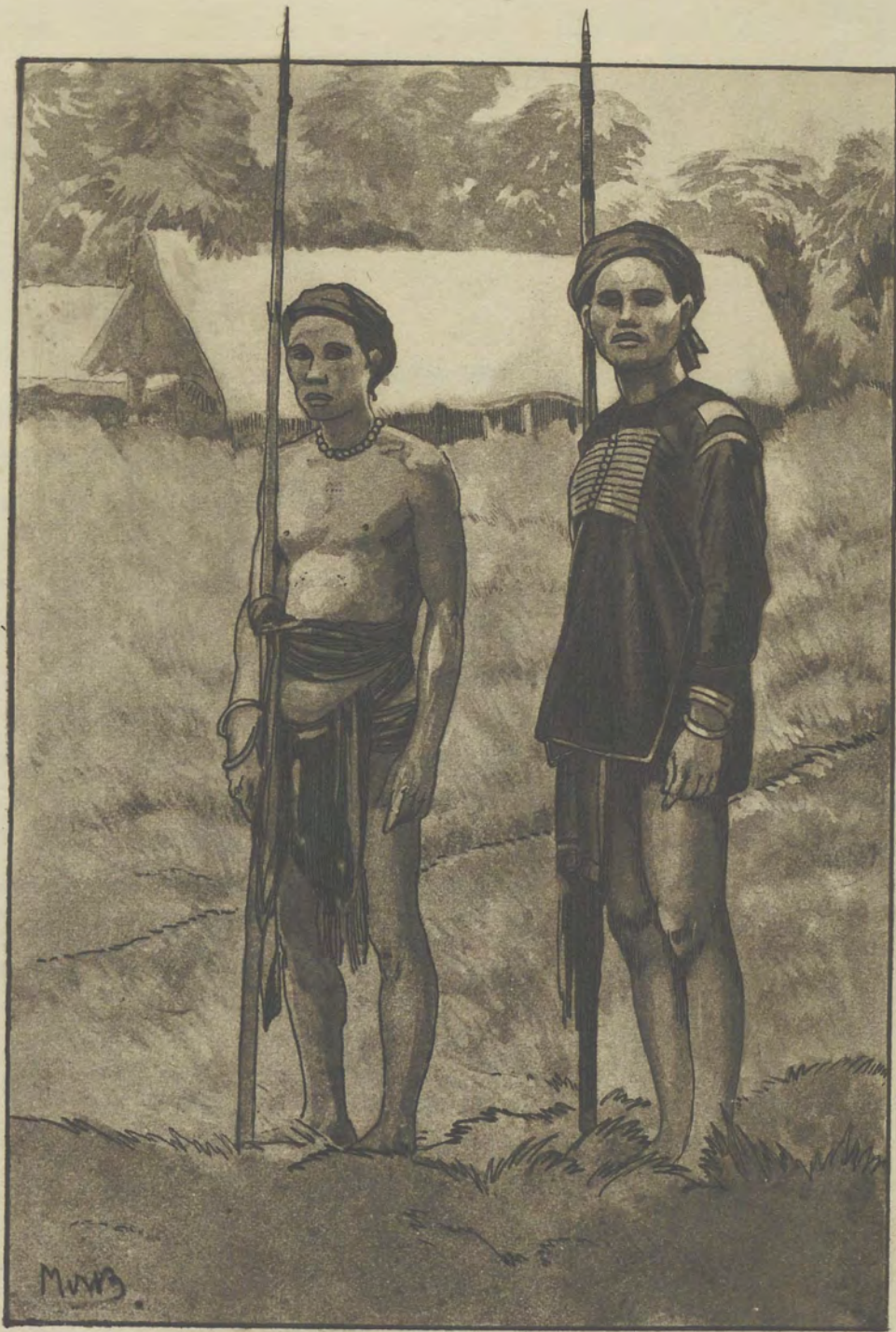
Ils aperçoivent un village sur un mamelon pareil à une carapace de tortue ; les rays couvrent le flanc de la montagne, les bœufs et les buffles grouillent comme des termites et des fourmis noires, la route a la largeur des deux bras en croix

tenant par l'extrémité, à gauche un coupe-coupe, à droite une lance, les empreintes des chevaux et des éléphants la rendent semblable à une corde tissée, les esclaves mâles se pressent en foule, poitrine contre poitrine, les esclaves femmes seins contre seins. Ils contemplent, ils admirent un pareil village. Les traces des chevaux ressemblent aux pattes du scolopendre, les empreintes des éléphants sont comme des fonds de mortiers à riz, comme les marmites à eau, comme les marmites à riz, aussi nombreuses que les escargots dans la forêt. La maison a la longueur de l'onde sonore du gong renflé, l'avancée a la longueur d'une envolée d'oiseau planeur, sur les séchoirs à coton, les mésanges rouges voltigent et les merles mandarins sautillent, les extrémités des turbans à sécher font une tache bariolée.

CHAPITRE II
LES POURPARLERS



Y'Dhing et Y'Ling



Alors ils attachent leurs chevaux, les chevaux attachés ils montent deux à deux les marches de l'escalier, ils franchissent l'avancée en deux puissantes enjambées qui ébranlent la maison et font osciller les colonnes, ils accrochent leur coupe-coupe au passage et s'assoient sur le plateau des joueurs de gongs, les bras croisés sur les genoux, souples comme la chandelle de cire vierge, impassibles, sveltes comme la mèche de coton à filer ; ils sont désirables ces fils d'étrangers.

H'Ang et H'Li, sœurs du garçon Damsan, dissimulées derrière une cloison, les observent par une lucarne ; elles se disent : « Rentrons-nous dans la salle, ô sœur ? Qui va leur porter la natte ? Qui va leur porter la couverture ? Qui va leur porter l'oreiller ? Qui va leur offrir le tabac ? Qui va leur offrir le bétel et le tabac râpé dans un bol de cuivre et les feuilles de bétel roulées dans le bol de bronze ? »

H'LI

Vous venez dans cette maison, ô frères, les gongs sont-ils placés au-dessus du foyer (que se passe-t-il d'anormal), que le noble chef égare ses pas dans une maison de chiens, dans ma maison pour la première fois ?

Y'DHING

O sœurs, nous ne venons pas forcer le rempart de troncs secs et d'épines, nous nous baignerons devant vous, nos pas suivront les vôtres, nos mains se tendront pour les échanges (nous ne sommes pas des ennemis).

H'LI (aux serviteurs)

Venez étendre la natte blanche et au-dessous la natte rouge à l'endroit où est le grand chef.

Ceci fait trotinant, drouh drouh à l'avant, trotinant, droah droah vers l'arrière, elle va à l'endroit où se trouve Damsan, ouvre la porte à deux battants. On aperçoit deux sièges, deux matelas et le corps de Damsan couché dans le creux d'un hamac en dehors duquel pendent ses cheveux déroulés, si longs qu'ils tombent dans un gong au-dessous.

H'LI (à Damsan)

Allons petit frère, va dans la salle de devant ; elle est pleine d'étrangers, les Chams la remplissent, le chef au milieu vous attend tranquillement.

DAMSAN

Non, sœur aînée, non, je ne veux pas aller à lui, qu'on lui tue des poulets, qu'on lui porte des jarres. Quelles jarres ? Une jarre « abou » préparée depuis cinq nuits seulement.

Revenue dans la pièce de devant, elle fait aussitôt tuer une poule pondeuse et une poule couveuse, prend du riz, blanc

comme la fleur d'épang et luisant comme le soleil ; active, elle cuit le riz tout en crachant sa salive rougie par le bétel, retire du foyer la marmite, la pose sur le plancher, fait porter le plateau à pieds, fait porter le riz cuit dans la salle de devant et dit à Y Dhing : « Allons frères, venez manger. »

H'ANG

Mangez donc, mon riz sent le froment, mon eau est corrompue, le poulet a été abandonné par un épervier et la femme qui vous l'offre est une perruche criarde, une perruche à abandonner à l'épervier, à faire manger par l'épervier.

Alors Y Dhing et Y Ling prennent alternativement avec un temps d'arrêt chaque fois, une bouchée de riz, un petit morceau de poulet.

H'ANG

Ne mangez-vous qu'une bouchée de riz, qu'une pincée des légumes, qu'un morceau du poulet que j'ai préparé moi-même ?

Y'DHING

Parce que je suis chez vous, je mange tout cela, mais quand je suis chez moi, je ne mange qu'un concombre en trois ans, je ne mange qu'une pastèque en trois générations.

H'ANG (aux domestiques)

O enfants, ô enfants, allez chercher une jarre de vin de riz.

LE DOMESTIQUE

Quelle jarre faut-il prendre, grand'mère ?

H'ANG

Prenez la jarre sombre, la jarre noire qui couvre six pans de parquet, que l'on ne peut porter qu'avec cinq portecharges et trois hommes pour en soutenir le fond.

Les serviteurs prennent leur houe pour déterrer la jarre, (ils attribuent à la colère du génie de la jarre, la résonance des chocs sur le trou), ils lui disent :

« O grand'mère, ô grand'mère, ne grogne pas ainsi, sois douce sur terre, si tu es acide au-dessous, nous ne te prenons pas pour mal faire. — Allons, frère, prends-la toi-même à bras le corps ; toi, agrippe le col avec tes doigts, pousse-la de l'épaule, prends-la là-haut ! la voilà sortie. »

H'ANG

Que celui qui attache les jarres les attache, que ceux qui suspendent les gongs les suspendent, que ceux qui portent de l'eau aillent en chercher.

UN SERVITEUR

Quels gongs faut-il battre, ô grand'mère ?

H'ANG

Frappez les gongs sonores, frappez les gongs harmonieux, frappez doucement, que l'harmonie aille s'épandre sur tout le pays. Frappez, elle passe sous les traverses inférieures de

la maison, elle s'élève et sort par-dessus les traverses du toit, le singe Hua oublie d'en saisir les branches d'arbres, les mauvais esprits, les sorciers oublient de contrarier les humains, le cobra noir lové dans son gîte en sort pour s'allonger d'aise, le chevreuil s'arrête attentif, le lapin s'assoit les oreilles dressées, le daim en arrêt le cou tendu en oublie de brouter l'herbe, tous ne peuvent qu'écouter pour s'emplir des sons harmonieux des gongs du garçon Damsan.

H'ANG

Allons frère aîné, venez boire, je ne sais pas ce que sera le vin. Légèrement doux, sensiblement acide, semblable peut-être au fruit du Kchil cueilli depuis deux ou trois nuits.

Alors Y Suh va boire ; l'alcool entre dans sa bouche, son bouquet le pénètre jusqu'aux oreilles, c'est un vin terriblement doux, fort à vous plier l'oreille. En une seule aspiration et oscillation du corps, il fait baisser le liquide jusqu'aux baguettes qui retiennent les feuilles ; en une seconde opération et oscillation, il le fait baisser jusqu'au renflement de la jarre, encore une gorgée et l'on entend les glous glous qui disent la jarre épuisée.

Y'SUH

O sœurs, votre jarre est percée.

H'ANG

C'est en buvant, c'est en vous qu'a fui le liquide comme d'une jarre fêlée. Remplissez-la d'eau.

La jarre remplie, H'Ang boit. Lorsqu'elle a bu. Y Dhing dit :

« Nous sommes venus vous voir, sœurs, parlons donc de l'objet de notre visite, de même que si nous étions venus pêcher nous parlerions de pêche. Où donc est allé notre compatriote Damsan ? Pourquoi donc reste-t-il dans le fond de la maison ? Est-il indisposé ? A-t-il un petit malaise qui le tient près d'un feu de bambou, ou délire-t-il et ne peut aller ? Nous sommes venus comme l'abeille va aux parfums qui l'attirent, comme le frelon sur la fleur, comme le jeune homme va à la jeune fille pour le tabac et le bétel. »

Cela à peine dit, H'Ang se lève d'un bond, court à l'arrière de la maison, ouvre violemment la porte de l'alcôve.

H'ANG

Va donc dans la salle, petit frère, elle est pleine d'étrangers, pleine de Chams, leur chef au milieu de la pièce attend.

DAMSAN

Pour quelle affaire est-il venu ?

H'ANG

Ils sont venus parce qu'ils veulent un mari pour H'Ni, un mari pour H'Bhi.

DAMSAN

Non, je ne veux pas, ô sœur aînée, je ne veux pas demeurer avec H'Ni et H'Bhi. Fais-leur le sacrifice d'un buffle,

fais-les partir avec un gong renflé, s'ils ne s'en vont pas pour un gong renflé, indemnise-les avec un gong plat, un éléphant et un esclave.

Trottinant, druh druh, vers l'avant de la maison pour revenir, droah droah, vers l'arrière, elle va et vient.

H'ANG (aux frères Y Dhing, etc.)

Voilà, frères un morceau de canne à sucre (gong renflé) pour avoir surveillé dans le ray les oiseaux ngiek ; voici une banane (gong plat) pour avoir surveillé les tourterelles, et pour qu'il n'y ait pas de différent entre nous, que ce bracelet entoure votre poignet. Mon petit frère Damsan n'accepte pas, il ne saurait tresser les paniers à gong de H'Ni, il ne saurait surveiller les jarres et gongs de H'Ni.

Y'DHING

Il ne sait pas tresser les paniers à gongs, cela va quand même, peu importe à ceux qui désirent qu'il vienne. Cette affaire fut décidée jadis par notre aïeule avec notre aïeul. S'il ne veut pas venir rester chez nous, nous ferons ce qu'il faut pour qu'il accepte. S'il veut des gongs renflés, nous allons les chercher à la maison, s'il veut des gongs plats, des éléphants, des esclaves, nous retournons les chercher à la maison.

H'ANG

Alors que vous extrairiez de la cervelle d'une tête de tortue, du suc de la fleur tong bi, du parfum d'un rocher, vous ne pourrez décider un fils de chef à demeurer chez vous

s'il ne le veut. Soyez assez aimable pour accepter ce gong renflé, daignez accepter ce gong plat.

Y'DHING

Que voulez-vous que nous fassions de vos gongs, pour que vous disiez après que nous sommes des fruits non mûrs qui ont le goût de l'eau (des novices) ou des fruits qui sentent le gingembre (qui prennent le bien des autres). Notre volonté est formelle, ô sœur. (Appelant ses frères) O Y Dhang, ô Y Lang, là-bas au dehors, que l'on vous coupe la tête, fils d'étrangers, venez donc ici il y a affaire. Prenez un lasso, capturez un taureau, tuez un de leurs bœufs, qu'ils ne puissent dire que nous sommes des novices, des gens sans volonté propre, que ce n'est pas vrai que nous voulions un mari pour notre sœur !

Aussitôt H'Li, sœur de Damsan, se lève, et courant, rajustant sa jupe, relevant sa veste à courtes manches, piquant dans son chignon qui s'écroule une baguette en guise d'épingle à la manière des femmes Bih et M'Nong, elle va vers son frère Damsan, lui pince l'oreille gauche jusqu'au sang, lui tord l'oreille droite jusqu'au sang, lui donne une claque dans le dos.

DAMSAN (à H'Li, se plaint)

Pourquoi me traites-tu si durement, ô sœur ?

H'LI

Je ne t'ai pas atteint fortement. Ne t'ai-je pas appelé tout à l'heure ? Je ne t'ai pas frappé, étranger ; regarde frère, la salle

de devant en est pleine, pleine comme de Chams. Leur chef au milieu attend et s'impatiente. Regarde bien, frère aîné ; les frères de H'Ni tueront un bœuf chaque jour, tueront un buffle chaque jour, les frères de H'Ni sont en colère parce que tu ne vas pas là-bas.

DAMSAN (à un domestique)

O, enfant, apporte-moi une marmite d'eau que je me lave les mains, une marmite que je me lave les bras, un grand bol pour me laver la figure.

Mettant de côté sa ceinture, il en prend une neuve, ne la trouvant pas bien, il en prend une autre. Cette veste-ci ne lui plaît pas, il prend cette autre, se revêt d'une ceinture bariolée dont il fixe la plus longue extrémité à hauteur de la hanche, revêt une veste à boutons, fait quelques allées et venues, quatre ou cinq devant son domestique et lui demande :

« O enfant de cet endroit, regarde-moi, suis-je bien ainsi? »

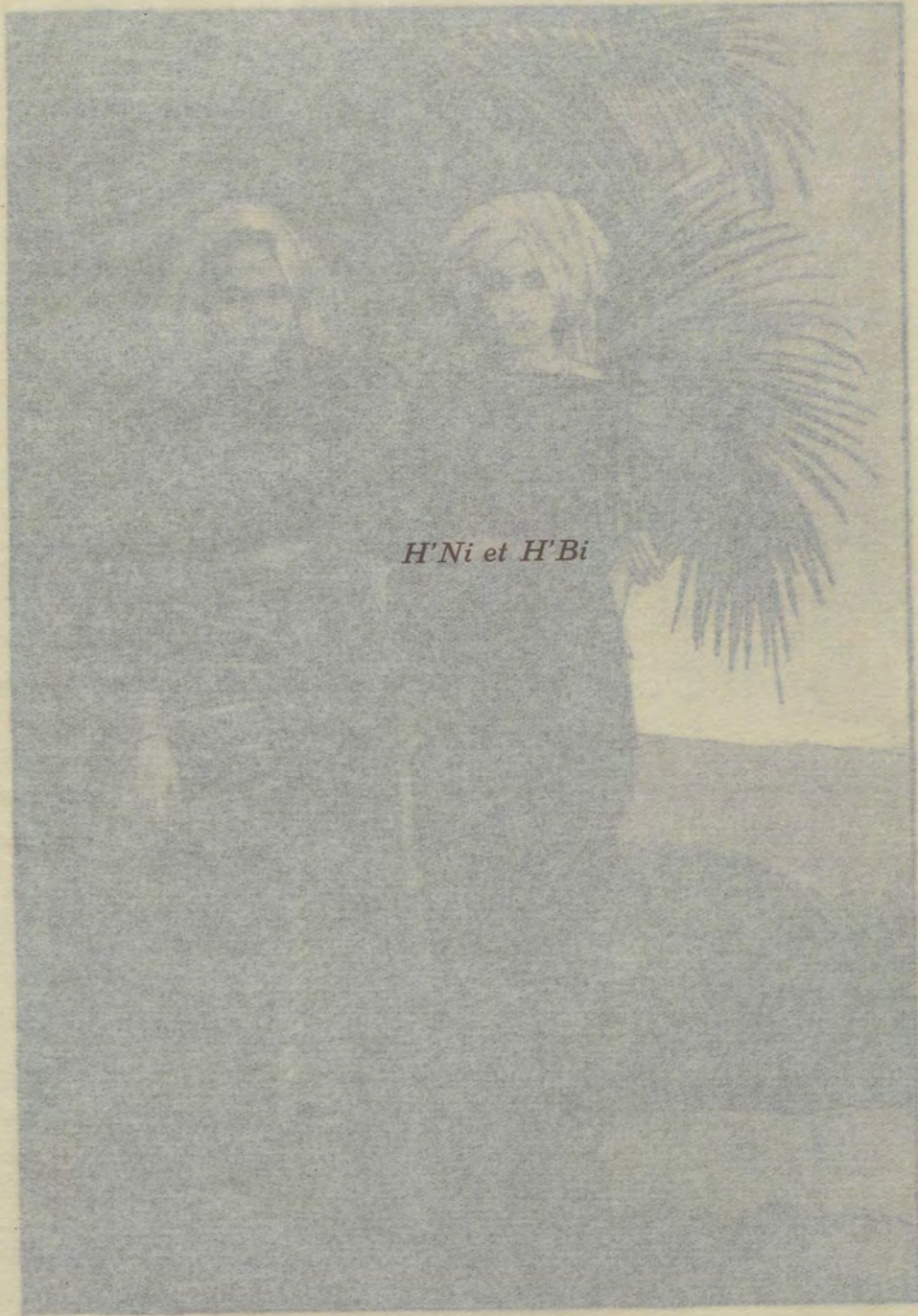
LE DOMESTIQUE

Bien grand-père, oui, bien assez, bien suffisamment.

De nouveau il déroule et abandonne la ceinture choisie, enlève cette veste-ci, prend cette veste-là, vêt une ceinture multicolore à fleurs de k'ou, enroule un turban noir à fleurs de émé. La veste est celle que du haut du ciel, laissa tomber Ay Dê, l'Ancêtre céleste ; il ceint sa taille d'une étoffe de soie, son turban encercle sa tête : « Ainsi, dit-il, j'ai bien l'aspect d'un jeune chef puissant. » Ceci dit, il s'en va dans la salle à man-

ger, cent domestiques le précèdent, mille domestiques le suivent, au milieu, lui seul, Damsan. Arrivé dans la salle, il s'assoit sur son siège, au-dessous a été étendue une natte blanche, au-dessus une natte rouge comme il se doit à la place d'un chef.

Son visage est frais et rose, comme avivé par l'alcool, comme rosi par le suc de la fleur bal, comme animé par la colère. Souriant, sa bouche est rouge comme le fruit de pastèque, mince, fine et régulière comme une feuille d'oignon, sa nuque comme le fruit mûr de la petite aubergine rouge; les assistants (le regard en dessous) ne peuvent se lasser de jeter sur lui des coups d'œil furtifs; sa moustache est fine comme le rotin guol pong, et sa barbe souple, comme le rotin guol dang, s'étend de sa bouche à ses oreilles.



H'Ni et H'Bi



CHAPITRE III
L'UNION

L'Ancêtre céleste, une canne de rotin dans une main, une canne d'ébène dans l'autre aidant sa marche khouk khouk, arrive pour régler cette affaire du mariage de H'Ni et H'Bi avec le garçon Damsan. Il dit : « O petite fille, ô petite fille, ton mari est-il arrivé à la maison ? »

H'BHI

Comment puis-je faire connaître à l'ancêtre si on veut venir ou si on refuse, mes frères sont déjà partis pour cela.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Cela ne marchera pas, ô petite fille, si tu laisses tes frères agir seuls ; allez-y vous-même, la femme obtient le mari qu'elle veut.

H'BHI (aux domestiques)

De grand matin au lever du soleil, ô enfants, vous irez chercher les éléphants.

UN DOMESTIQUE

Quels éléphants faut-il amener, ô grand'mère ?

H'BHI

Prenez l'éléphant mâle à la longue queue, aux défenses à courbe régulière, l'éléphant puissant, splendide du matin au soir.

Arrivés au village, l'éléphant mâle, l'éléphant femelle, l'éléphant à une défense sont bâtés. Sur leur dos est placé le bât profond en rotin, les sonailles sont suspendues. H'Ni, H'Bhi, dans la maison changent de jupe, en choisissent une, puis une autre, se décident pour celle bariolée à fleurs de k'ou, la veste noire à fleur de émé, la jupe est celle que d'en haut laissa tomber l'Ancêtre céleste.

H'BHI (aux domestiques)

O enfants, regardez de là-bas, suis-je bien ainsi ?

LES DOMESTIQUES

Jolie, ô grand'mère, très jolie, ô grand'mère.

A son poignet gauche elle met un bracelet d'or, à son poignet droit elle met un bracelet double, son corps a des reflets comme le plateau d'airain d'un bouclier. Son chignon est attaché bas à la manière des femmes M'Nong et haut à la manière des femmes rhadé, une mèche se dresse au-dessus. En marchant, elle se dandine avec nonchalance, cheveux réguliers et bien tirés, chignon luisant et lisse plus gros que le renflement d'un gong. Le gonflement de sa jupe à chaque pas est semblable au hérissément des plumes de la poule défendant ses poussins, chaque pas reproduit le frou-frou des ailes

des oiseaux m'lang et fait s'envoler sur son passage la balle de paddy.

Montées sur l'éléphant, elles sont assises sur une natte blanche, au-dessus d'elles est une natte rouge, comme il est d'usage pour les grands chefs ; d'un côté l'oreiller, le brasero pour la pipe et le bétel de l'autre, ainsi elles vont au village de Damsan. Elles atteignent celui du nommé « Y Dam qui touche la lune » — « O frère, demandent-elles, où est la route du village de Damsan ? »

Y DAM

Attendez un instant, ô sœurs aînées, je m'y rends pour vendre un gong plat.

Ils vont, Y Dam marchant à côté de l'éléphant dit : « Pourquoi sœurs aînées, allez-vous à éléphant et moi à pieds ? »

H'BHI

Venez, petit frère, montez avec nous.

Ainsi monté avec elles sur l'éléphant, il demande du tabac, pince H'Ni qui lui répond, ils se pressent le bras, ils échangent du bétel, ils se désirent et il promet à H'Ni un gong sonore. Alors sa sœur H'Bhi lui dit : « Je vois sœur aînée, c'est ce mari là que tu aimes, c'est ce mari là que tu veux ! eh bien moi je n'aime pas cela, je ne veux pas cela, je ne veux pas déchoir. Je veux des esclaves moi, je ne veux pas voyager à pieds, je veux des éléphants, moi. (Aux domestiques.)

Enfants, faites virer l'éléphant, nous retournons, ma sœur a déjà un mari. »

H'NI

Revenons, petite sœur, ne te fâche pas ainsi.

H'BHI

Non, sœur, je ne veux pas d'une pareille dévergondée.

H'NI A Y DAM

Descends, va-t-en, frère, ma sœur est fâchée contre moi.
(Y Dam descend).

H'BHI (à sa sœur)

Ne sois plus fâchée, petite sœur, il est parti.

Ainsi elles vont et elles arrivent au village de Damsan, elles aperçoivent des enfants qui pilent du riz dans un mortier.

H'NI

O petits, ô petits, où donc est la maison de votre chef ?

LES ENFANTS

Où y a-t-il un chef ? La source (le chef) est semblable à nous, c'est un aréquier, le chef du village est semblable à nous.

H'NI

O petits, pourquoi vous moquez-vous de moi comme si

j'étais un pauvre hère, comme si j'étais semblable à un malheureux qui suit la route des fourmis mong et des fourmis mach.

LES ENFANTS

Nous ne savons pas, grand'mère, allez demander au forgeron là-bas, c'est un homme d'âge qui sait parler.

Elles se rendent à l'endroit indiqué.

H'NI

Artisan qui forge, ô homme âgé qui sais parler, où est la maison de ton chef ?

LE FORGERON

Je ne sais pas du tout, je ne sais pas distinguer une maison de grand d'une maison de pauvre. Cherche, si tu vois une maison où on élève des porcs et où l'on a des gongs renflés, ce doit être une maison de pauvre, si tu vois une maison où l'on élève des porcs et où l'on garde des gongs plats, c'est une maison de pauvre, si tu vois une maison où l'on élève un porc et, où l'on a, en guise de gongs des vans, ce sera une maison de riche.

H'NI (furieuse au forgeron)

Grand chef de ce village tu te moques de moi comme d'une misérable, maudit soit le sexe de ta mère dans ce village.

Ceci dit, elles vont et finissent par arriver à la maison

de Damsan. Les éléphants approchent de l'avancée sur laquelle H'Ni et H'Bhi sautent à tour de rôle. Cent domestiques les précèdent, mille domestiques les suivent. H'Ni et H'Bhi seules au milieu, elles se dirigent vers le coin aux épluchures ; H'Ni arrive. H'Bhi arrive, elles demeurent près de l'endroit où l'on entasse le bois à brûler.

DAMSAN (à ses sœurs)

Que restez-vous là à regarder des filles de chefs qui attendent près du coin aux ordures, des gens qui ont accroché l'ankus à la panne de la maison et déposé des bâts d'éléphants sur l'avancée, des gens dont les éléphants sont là battant des oreilles et frappant du pied le sol ; c'est H'Ni, H'Ang étend les nattes.

H'ANG

Venez ici, amies, vous asseoir sur ces nattes.

H'NI

Ce n'est pas nécessaire, nous sommes bien ici, nous ne sommes pas étrangères.

H'ANG

Etrangères, pourquoi viendriez-vous chez nous si vous l'étiez ?

Alors H'Ni vient s'asseoir sur une natte rouge, H'Bhi sur une autre, H'Li et H'Ang sur la même natte.

Ainsi le garçon Damsan se lève, saisit un coupe-coupe

Frappez les gongs sonores, frappez les gongs harmonieux...



incrusté, l'abandonne, en choisit un autre, d'un bond saute à terre et va. Il marche nonchalamment, en se dandinant, en balançant les bras ; qui ne l'admirerait pas ? Il va rapide sur la route comme le serpent par-ué, glisse dans les fourrés comme le serpent, par-hmat. Il va franchissant les obstacles, sautant d'une racine sur une autre, il va. Il arrive à la maison de la noble Diet Kluich (sa maîtresse), il saisit l'échelle, monte deux à deux les échelons, saute sur l'avancée. Ses pas ébranlent la maison, les colonnes oscillent vers l'est. Ainsi, en haut parvenu, il accroche son coupe-coupe au passage et va vers les appartements du fond. (H'Bia qu'il a délaissée quelque temps l'accueille très mal.)

H'BIA

O tout seul, ô petit produit d'épervier oung quelle affaire t'amène en volant, petit d'épervier planant tes orbes au-dessus de ma maison ? Pourquoi viens-tu ? petit d'épervier, qui battant des ailes fond sur ma maison ? que me veux-tu Damsan ? tu me croyais morte et m'apportes sans doute un beau cerceuil bariolé ?

DAMSAN

Allons, allons petite sœur ne sois pas en colère contre moi, avant peu je mangerai un autre riz que le nôtre, je boirai un autre vin que le nôtre, une autre liane s'enroulera, en d'autres lieux je ferai ma toilette, d'autre viande de bœuf et de buffle que la nôtre, je me nourrirai. Apporte une petite jarre kriek dans ton alcôve que nous buvions ensemble, apporte dans un bol en cuivre le tabac râpé et de la feuille

de bétel roulée. O petite sœur, quand tu entendras la voix de mes gongs, il faudra venir.

Alors, le garçon Damsan revient à sa maison. Sitôt arrivé, il dit aux domestiques : « O enfants, ô enfants, apportez des jarres, suspendez les gongs, tuez un buffle. » Les battements rapides des gongs et les grondements du tam-tam se font entendre.

H'BIA

O enfants, ô enfants, on entend les gongs et le tam-tam de Damsan là-bas.

Et H'Bia voulant se faire belle, laisse tomber sa jupe pour en vêtir une neuve. Celle-ci ne lui convient pas, elle en prend une autre. Ainsi elle va, cent domestiques la précèdent, mille domestiques la suivent ; H'Bia, Diet K'Luich seule au milieu. Elle arrive à la maison du garçon Damsan ; l'éléphant se range contre l'avancée, H'Bia saute alertement et va discrètement attendre près du coin aux épluchures. Damsan la voit et va à elle.

DAMSAN (à ses sœurs)

H'Li, H'Ang, ne voyez-vous pas ? quelqu'un attend près du tas de bois et vous ne savez pas ce qu'est ce quelqu'un dont l'ankus est accroché à la panne de la maison, qui a placé sur l'avancée une banne d'éléphant, dont l'éléphant bat des oreilles et piétine le sol ?

H'Li et H'Ang saisissent une natte, l'étendent et appellent H'Bia.

H'LI

Venez, jeune fille, pourquoi restez-vous là-bas ?

H'BIA

Je reste là, peu importe ô jeunes filles, ne me considérez pas comme étrangère. D'autres sont étrangères.

H'ANG

D'étrangers, il n'y en a pas dans notre maison, venez.

H'Bia va s'asseoir sur la natte.

Assis, le garçon Damsan les compare, il trouve que de H'Ni et de H'Ang, H'Ni est plus belle de l'épaisseur de trois doigts, que de H'Ang et de H'Bhi, c'est H'Ang qui est la plus belle de la largeur de trois doigts, que de H'Bhi et de H'Li, H'Bhi est plus belle de la largeur de trois doigts, que de H'Li et de H'Bia, c'est H'Li qui est la plus belle de trois doigts.

Cinq jarres sont bues et une bufflesse stérile immolée pour apaiser les morts, évoquer les mânes des grands chefs, sept jarres sont bues et un buffle mâle sacrifié pour la bonne santé de Damsan. L'alcool épuisé, les gens des autres maisons se dispersent, l'alcool bu les voisins s'en vont.

H'NI

Maintenant, partons. (Aux domestiques) Enfants, bâtez les éléphants. L'éléphant bête, H'Ni et H'Bhi montent vivement dans la banne et s'adressant à Damsan.

H'NI

Allons viens, Nué, monte sur l'éléphant.

DAMSAN

Monte sur l'éléphant toi; toi qui es fille de chef, tu montes à dos d'éléphant; moi, enfant de la route, je vais à dos de route.

Aussitôt H'Ni et H'Bhi sautent à bas de l'éléphant et marchent avec Damsan. Ils marchent jusqu'aux fontaines du village.

DAMSAN

Oh H'Ni, nous allons courir, courir depuis les fontaines jusqu'à votre village, là-bas; si nous arrivons ensemble, tu seras ma femme, je serai ton mari, si nous n'arrivons pas ensemble tu ne seras pas ma femme et je ne serai pas ton mari.

Ainsi ils courent, on voit s'agiter les épaules de H'Ni, s'agiter les épaules de H'Bhi, s'agiter les épaules de Damsan. Arrivés à mi-route, une ampoule gonfle le pied de H'Ni.

H'NI

O Nué, ô Nué, donne-moi ton couteau que je me perce une ampoule au pied.

DAMSAN

Laisse, ô H'Ni, laisse cette ampoule à ton pied, je vais

l'entourer avec mon turban en crépon, laisse cette ampoule à ton pied je l'entourerai de mon foulard en soie.

Il l'entoure, ils repartent en courant, et en courant de la sorte ils arrivent au parc aux buffles, ils arrivent au-dessous de la voix du cerf-volant du village, ils arrivent à la maison de H'Ni. Toutes deux au milieu de la maison s'écroulent mourantes de fatigue, jupes retroussées, vestes relevées. H'Bhi se traîne jusqu'à l'entrée de son alcôve, se laisse choir en travers de la porte, la moitié de son corps à l'intérieur, la moitié de son corps à l'extérieur, sa jupe retroussée, sa veste relevée. Le garçon Damsan dans la salle de devant demeure assis sur le plateau des joueurs de gongs.

Au moment où le soleil éclaire les pannes ouest à la chute du jour, les frères de H'Ni et de H'Bhi arrivent, ils raniment leurs sœurs. Ranimée, H'Bhi reprend connaissance.

Y'DHING

Et maintenant, petite sœur, si nous faisons le sacrifice à nos morts à l'occasion de l'arrivée de votre époux dans notre maison pour votre mariage. Combien d'animaux faut-il sacrifier ?

H'NI

Il faut faire un sacrifice de cinq jarres et une bufflesse stérile pour nos morts, pour la santé de Damsan, sept jarres et un buffle mâle ; pour le corps de H'Ni cinq jarres et un buffle ; pour le corps de H'Bhi, cinq jarres et un buffle, il faut sacrifier un buffle pour sa sœur H'Ang et un buffle pour

sa sœur H'Li. Un éléphant mâle avec le cornac de tête et le cornac de croupe, des femmes pour cuire le riz, des hommes pour hacher les légumes et les viandes, telle sera la dot pour la racine femelle porteuse (pour sa mère) une jarre et un porc pour le garçon Damsan.

A la chute du jour, le sacrifice terminé, les parents de Damsan s'en vont.

H'ANG

O petit frère, soigne bien ta femme, rends-la heureuse, soigne tes enfants de même. Ne sois pas volage, ne vagabonde pas, ne sois pas errant de l'est à l'ouest. Le matin travaille au ray, l'après-midi tend des pièges pour procurer à ta femme une nourriture agréable.

CHAPITRE IV
LA DISCORDE

Le garçon Damsan reste un jour, repose une nuit, reste un soir, reste un matin là-bas.

Il remarque un jour la grosse poutre d'une maison abandonnée.

DAMSAN

O garçons, ô garçons, venez pousser avec moi.

Ses beaux-frères se mettent à cinq à une extrémité et lui seul à l'autre. Ils poussent contre lui en vain.

Y'ANG

Eh, frère de ma sœur, changeons de bout, prend celui-ci nous prendrons l'autre, et ainsi, Damsan tenant le gros bout, ils ne peuvent à cinq le faire reculer, ils poussent en vain du matin au soir, de la nuit au matin.

H'BHI

O beau frère, ô beau frère, venez manger, le riz est déjà sec, le poulet est trop cuit, son corps desséché est maigre comme un vautour mâle.

DAMSAN

Mangez seules, moi je n'ai pas le temps, nous luttons à pousser.

Au bout d'un instant : H'Bhi « O beau frère, ô beau frère, un étranger vient dans notre maison pour vendre un éléphant. »

DAMSAN

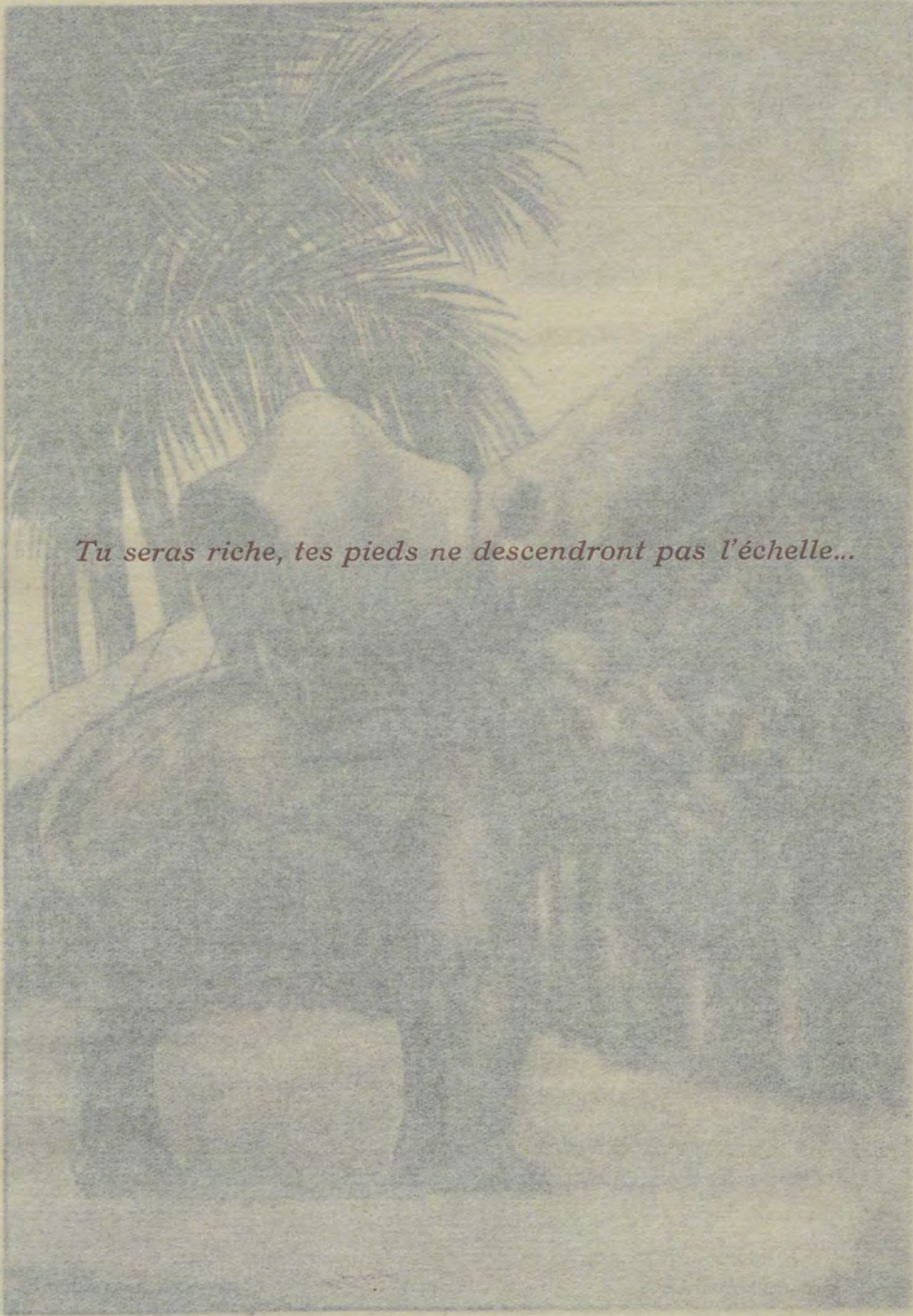
Pourquoi voudrais-je acheter un éléphant ? Si vous le voulez, achetez-le, si vous ne le voulez pas, laissez-le. Quand je n'étais pas encore avec vous qui effectuait vos achats ?

Déjà H'Ni et H'Bhi ont acheté l'éléphant et H'Bhi cause avec quelques personnes.

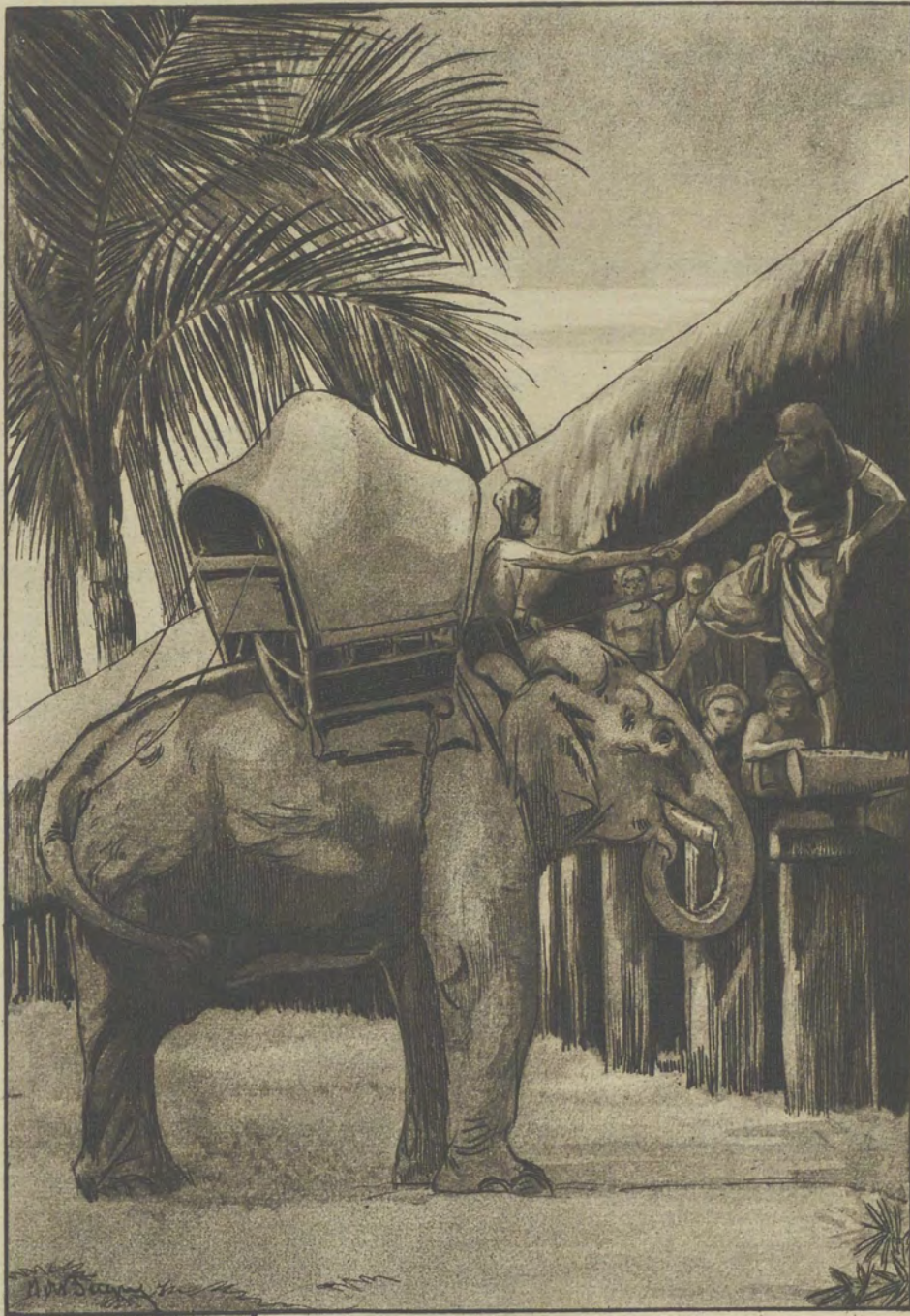
H'BHI

C'est une chose connue et tout le monde le dit que nous avons un époux, et cependant, comme par le passé, nous sommes seules, n'est-ce pas, sœur aînée ? C'est bien vrai que nous avons un mari, quelqu'un qui doit rester près de nous, comme les hôtes à la tête de la natte, quelqu'un qui devrait se souvenir du désir exprimé par nos grands parents jadis. Souhais inutiles, ô sœur aînée, puisque maintenant nous sommes comme si nous n'avions pas d'époux.

Le garçon Damsan, sous la maison, entend cela, remonte en hâte, saisit à la volée son coupe-coupe et sans mot dire part.



Tu seras riche, tes pieds ne descendront pas l'échelle...



H'BHI

O beau frère, ô beau frère, où vas-tu ? Allons, viens manger.
Mais il ne répond pas. Son frais visage est rougi comme
par l'alcool, comme par la colère. Ainsi il s'en va et retourne
à la maison de ses sœurs.

H'ANG

O petit frère, ô petit frère, où est ta femme, petit frère,
où est la femme de notre enfant ?

DAMSAN

On ne veut pas de moi, telle est mon affaire. Je suis pa-
resseux et vous m'avez contraint à me marier, je suis fatigué
et vous m'avez lassé, j'ai refusé et vous avez insisté plus encore,
vous m'avez fait violence.

Ainsi il pénètre, il entre dans son alcôve à deux portes. Il
étend son corps dans le fond d'un hamac, ses cheveux se
déroulent et pendent en dehors jusque dans un gong au-dessous.

Ainsi il demeure un jour, repose une nuit, demeure du
matin au soir.

Ainsi H'Bhi et H'Ni qui le suivent de près arrivent à
la maison.

H'NI

O jeunes filles, ô jeunes filles, avez-vous vu votre frère ici ?

H'ANG

Où il est ? jeunes filles, il dort dans son alcôve, qu'est-
il arrivé ? Quelque dispute sans doute ?

H'NI

Quelle dispute peut-il y avoir ? H'Bhi l'appelait pour manger.

Ainsi elle va elle-même et pénètre dans l'alcôve de Damsan.

H'NI

O Nué, ô Nué, reviens avec nous, tout le monde, tous les serviteurs le désirent.

DAMSAN

Que retournerais-je faire ? tu veux que je retourne et c'est parce que tu ne me veux pas que je suis revenu chez moi.

H'Ni et H'Bhi se retirent en colère. D'un geste brusque, elles prennent au passage une hotte à porter l'eau et s'en vont à la fontaine. Damsan les observe à travers une fente de la cloison. Il interpelle avec colère les servantes : Maudit soit le sexe de vos mères, maudit soit le sexe de vos mères dans cette maison, femmes qui laissez de nobles personnes porter de l'eau. Ne savez-vous pas que ce sont des filles de très grand chef qui ont beaucoup de gongs renflés et de gongs plats ? Allons courez vers elles ; allez remplir d'eau lesalebasses, qui une qui deux.

H'Ni, H'Bhi reviennent un instant après à la maison. Arrivées à la maison il leur dit : « O, H'Ni, ordonnez à vos domestiques d'aller attraper les éléphants. »

Ainsi les serviteurs s'en vont attraper les éléphants. Arrivés aux éléphants ils les appellent : « O Dat, ô Dat qui

mange du bambou lé, ô Dé, ô Dé qui mange du bambou meuo, vos maîtresses H'Ni et H'Bhi vous réclament. »

L'éléphant (rendu furieux par l'Ancêtre céleste) gronde, rugit, barit, hoquette, le dos arqué, roulant, tanguant. Il charge. Ils tournent autour d'un bosquet de bambou lé, il broie le bosquet de bambou lé, ils tournent autour d'un bosquet de bambou meuo, il broie le bosquet de bambou meuo, brisant des bras et des jambes. Les serviteurs retournent à la maison : « Bo'eh ! impossible, grand'mère, nous ne retournons pas attraper les éléphants, envoyez-en d'autres, ils les chargeront tous. »

H'NI

O Nué, ô Nué, que faire ? Nous n'avons plus personne pour capturer les éléphants.

Alors, le garçon Damsan vient, il appelle son domestique Prong Mu'ng Dang Khang Ko (Le Grand Mu'ng Dang tête dure, que lui a donné l'Ancêtre céleste). « Hé, frère aîné, allons-y nous. Prend l'ankus de fer, frère aîné ; moi je prends l'ankus de cuivre pour attraper cet éléphant dénaturé d'autrui. » Ainsi ils vont tous les deux, le grand domestique et lui, ils arrivent à l'éléphant.

DAMSAN

Allons, appelle l'éléphant, frère aîné.

PRONG MU'NG

Je n'ose pas, petit frère, j'ai peur que l'éléphant me charge.

DAMSAN

Pourquoi ? as-tu peur qu'il te tue ? Allons appelle-le, frère aîné.

PRONG MU'NG (appelle)

O Dat, ô Dat, tu manges du bambou lé, ô Dé, ô Dé, tu manges du bambou meuô, tes maîtresses sont H'Ni et H'Bhi.

Trompétant, bondissant, barissant, arqué, frémissant, l'éléphant le charge. Prong Mu'ng se sauve et court auprès du garçon Damsan qui appelle à son tour :

« Hé ! débris, résidu d'éléphant, maudite soit la vulve de ta mère, éléphant dénaturé semblable à ta patronne H'Ni, allons viens, fils de la petite aubergine amère du ciel. »

L'éléphant, à la voix de Damsan vient, s'agenouille, fiente et pisse.

DAMSAN

Allons viens, frère aîné, monte.

PRONG MU'NG

Bo'eh ! je n'ose pas monter, j'ai peur qu'il me charge.

DAMSAN

Pourquoi avoir peur, allons monte.

Aussitôt monté, agitant les genoux, il le dirige vers le village, mais l'éléphant refuse d'aller vers le village et prend sa course vers la forêt. Il le crochette pour le faire revenir

au village, mais l'éléphant refuse de retourner. Il trotte, il va dans la forêt, il va, il va et il arrive sous un immense banian. Arrivé sous le banian, l'éléphant s'arrête là, pressé des genoux vers l'est, l'éléphant ne bouge pas, pressé des genoux vers l'ouest, l'éléphant ne bouge pas.

Alors, levant les yeux, Damsan aperçoit une fleur de banian, une fleur épanouie double et une fleur de figuier épanouie triple.

DAMSAN

Tant pis, frère aîné, descendons et entravons l'éléphant ici. Coupant une perche crochue, il dit : « Frère aîné, coupe une perche crochue. »

PRONG MU'NG

Pourquoi faire une perche crochue ?

DAMSAN

Pour faire tomber cette fleur double de banian et cette fleur triple de figuier.

Et Damsan monte sur le banian pour cueillir la fleur double, tandis que Prong Mu'ng monte sur le figuier pour cueillir la fleur triple. Il accroche la branche inférieure où étincelle la fleur, il tire la branche à lui et au moment de la saisir il voit la fleur passer à la branche au-dessus, il tire à lui cette branche et la fleur passe à la branche au-dessus, il la poursuit de branche en branche jusqu'à la cime où elle disparaît vers le ciel. Alors fatigué, Damsan s'endort dans

les branches de l'arbre et son double suivant la fleur, s'élève jusque chez l'Ancêtre céleste.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Eh petit-fils, eh petit-fils, pourquoi t'efforces-tu de venir à moi depuis la pointe du jour jusqu'au milieu de la nuit pendant que je dors.

DAMSAN

Voilà grand-père, je suis venu, je suis venu attraper l'éléphant. Cet éléphant a fui jusqu'à ce qu'il m'ait amené sous ce banian et ce figuier ; arrivé là, cet éléphant s'est arrêté, guidé vers l'est il n'a pas voulu aller, guidé vers l'ouest il n'a pas voulu aller non plus, alors j'ai aperçu la fleur double de banian et la fleur triple de figuier. Pour la prendre j'ai tiré à moi la branche inférieure avec une perche crochue, la fleur a passé sur la branche au-dessus, je n'ai pu la prendre et suis arrivé jusqu'à vous.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Pourquoi saurais-tu prendre la fleur ? La fleur de H'Ni, la fleur de H'Bi ? Reste avec H'Ni, reste avec H'Bhi et pour cela je te donnerai la fleur.

DAMSAN

Meure mon cœur ! je ne veux pas rester avec H'Ni, je ne veux pas rester avec H'Bhi.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Pourquoi ne restes-tu pas avec H'Ni ? Pourquoi ne restes-

tu pas avec H'Bhi, si tes pieds ne veulent pas descendre l'échelle, si tu veux des esclaves, si tes pieds ne veulent pas courir, si tu veux des éléphants ?

Là-bas, H'Ni parle ainsi : « O sœur aînée, ô sœur aînée, mon beau frère est parti depuis bien longtemps déjà, l'éléphant l'aurait-il écrasé ? l'éléphant l'aurait-il piétiné ce beau frère-ci ? Sœur aînée, allons suivre ses traces. »

Ainsi elles vont suivant les traces de l'éléphant, elles arrivent sous le banian : « Là-bas, il est là-bas, » et elles aperçoivent la fleur double de banian et la fleur triple de figuier. H'Ni demeure sous le banian et H'Bi sous le figuier.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Tiens, là-bas, petit-fils, ta femme qui vient d'arriver.

DAMSAN

Quelle femme, quelle maudite femme, meure mon cœur je ne veux pas de H'Ni, je ne veux pas de H'Bhi.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Vraiment cela, petit-fils ?

DAMSAN

Vraiment cela, grand-père.

Aussitôt l'Ancêtre céleste, prenant sa pipe en frappe la tête de Damsan et le fait mourir sur le coup. Un instant après il

lui fait reprendre connaissance et lui ayant fait reprendre connaissance il lui rend la vie : « Eh bien, quoi, resteras-tu, petit-fils ? »

DAMSAN

Je ne resterai pas, grand-père.

Et de nouveau sept fois de suite l'Ancêtre céleste le frappe, sept fois le fait mourir et sept fois le ressuscite.

A la septième fois il lui redemande : « Eh bien, resteras-tu, petit-fils ? »

DAMSAN

Oui grand-père, oui grand-père je resterai ; mais encore est-il bien certain que je serai riche, que si je reste avec H'Ni et H'Bhi, mes pieds ne descendront pas l'échelle, que j'aurai des esclaves, que mes pieds ne courront pas, que j'aurai des éléphants, est-ce certain, grand-père ?

L'ANCÊTRE CÉLESTE

C'est certain, je te le promets, petit-fils.

A ce moment, il s'éveille, reprend conscience et s'assoit dans les branches de l'arbre. Il voit la fleur de banian, tire à lui la branche et la fleur tombe dans la manche de H'Ni, au-dessous, il tire à lui la branche pour cueillir la fleur de figuier et la fleur tombe dans la manche de H'Bhi au-dessous.

DAMSAN

O H'Ni, ô H'Bhi, voyez-vous sur le sol ma fleur de banian ?

H'NI

Nous ne la voyons pas, beau frère.

DAMSAN

Cherchez bien, si vous voyez la fleur de banian, nous serons certainement époux et épouses, si vous ne la voyez pas tout est rompu.

Il descend à terre, cherche avec elles; mais pas plus qu'elles il ne peut la voir.

Ils prennent les éléphants et s'en retournent. Arrivé à la maison, il fait bâter les éléphants; les éléphants bâtés, il dit :

« H'Ni, H'Bhi, allez-vous-en, quant à moi lorsque je reverrai la fleur de banian, je retournerai chez vous. »

Ainsi s'en vont H'Ni et H'Bhi, mais à peine arrivées à la porte de la palissade, la fleur tombe de leur manche.

« O ô'y ! ma fleur ! »

DAMSAN

Est-ce vrai ?

H'NI

C'est bien vrai !

DAMSAN

Où est la fleur de H'Bhi ?

H'BHI

La voilà.

Alors Damsan s'approche ; arrivé près de l'éléphant, il monte dans la banne.

H'NI

Voilà la fleur, beau frère, mangeons-en le calice, le pédoncule gardons-le pour le manger au village avec un cœur de bœuf.

H'BHI

Voilà l'autre fleur, mangeons-en la corolle, le pédoncule nous le mangerons avec un cœur de buffle au village.

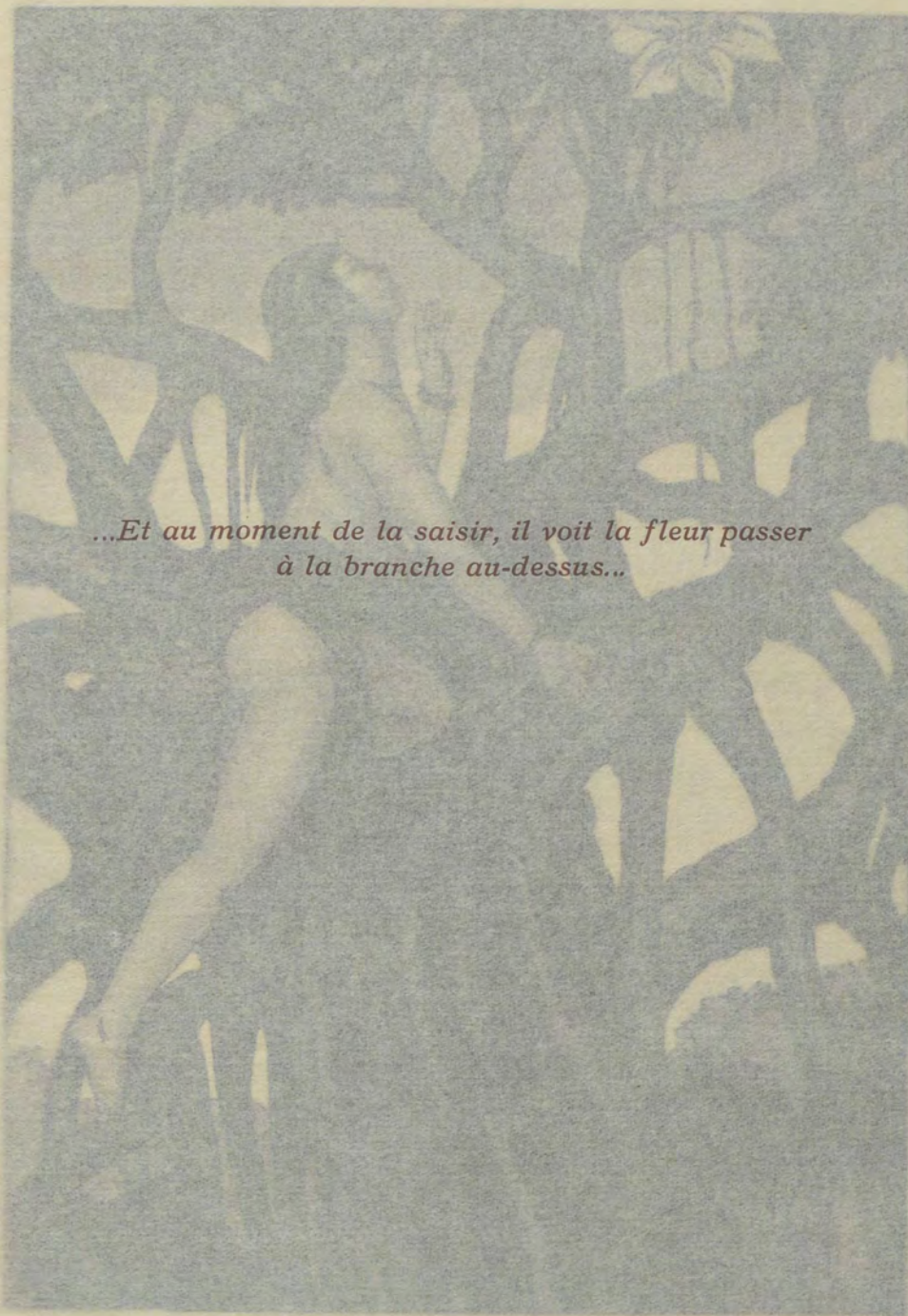
Ainsi ils vont. Arrivés à mi-route, le garçon Damsan s'aperçoit qu'il a oublié ses vêtements.

DAMSAN

Attends-moi là, H'Ni ; toi H'Bhi, passe devant, je vais chercher mes vêtements. (A l'éléphant) : O Dat, ô Dat, mange du bambou lé, ô Dé, ô Dé, mange du bambou meuô, ta maîtresse H'Ni attend dans la banne.

Ayant dit, il s'en va, il arrive à sa maison, pénètre dans son alcôve et tandis qu'il délie le couvercle de sa hotte à effets, il s'endort, le garçon Damsan.

L'éléphant attend une nuit, l'éléphant attend deux nuits ; à la troisième nuit l'éléphant s'enfuit ; il fuit jusqu'à la montagne noire, il en atteint le sommet, jusqu'à la montagne Iang-Bong, jusqu'à la montagne Iang-Lak. Il arrive à l'endroit où l'allié de Damsan, le nommé Par Kué, battant la forêt et les eaux se dissimulant, aux aguets, chasse pour se procurer de la viande à sécher, de la viande à boucaner, des plantes comestibles.



*...Et au moment de la saisir, il voit la fleur passer
à la branche au-dessus...*



PAR KUÉ

Bo'eh, quel est cet éléphant qui vient là-bas ? mais c'est l'éléphant de la femme de mon allié, en vérité.

H'NI

Hé, ami allié, viens attraper mon éléphant.

Il s'approche avec ses serviteurs pour l'attraper.

PAR KUÉ

Femme de mon allié comment faut-il lui parler.

H'NI

Ce qu'il faut lui dire ? O Dat mange du bambou lé, ô Dé mange du bambou meuô, tes maîtresses sont H'Ni et H'Bhi.

Il dit et va pour le prendre, mais furieux, barissant, trompetant, roulant, tanguant, l'éléphant les charge ; ils tournent autour d'un massif de bambou lé, l'éléphant broie le massif de bambou lé ; ils tournent autour d'un massif de bambou meuô, l'éléphant broie le massif de bambou meuô, casse aux uns les bras, aux autres les jambes.

H'NI

Bo'eh, ami, tu ne le prendras pas. Retourne ami, va au village, va faire connaître à ton allié mon mari que j'attends depuis sept jours, que j'attends depuis sept nuits.

Il retourne, il va lui-même. Arrivé aux fontaines, il rencontre H'Li.

PAR KUÉ

O petite sœur, ô petite sœur, où donc mon allié est-il allé, où est-il allé ?

H'LI

Il est à la maison de sa femme là-bas.

PAR KUÉ

Où donc sa femme, où donc son enfant ? Sa femme est sur l'éléphant et l'éléphant a fui tout là-bas jusqu'à la montagne noire.

H'LI

Ké! vraiment cela, frère aîné ?

Elle revient aussitôt, monte dans la maison : O sœur aînée, sœur aînée, où donc est allé notre frère ? On dit que sa femme est sur l'éléphant et que l'éléphant s'est enfui jusqu'à la montagne noire.

H'ANG

Comment sais-tu cela, petite sœur ?

H'LI

Je le sais, par le jeune Par Kué. Où est mon frère ? Où est mon frère ?

H'ANG

Va donc voir dans son alcôve là-bas.

Ainsi elle va voir dans son alcôve où elle le trouve endormi. Elle le secoue de gauche à droite en vain, alors elle fait fondre de l'étain dans un fragment de marmite cassée et

lui en verse dans l'oreille droite, il remue un peu la tête ; elle lui en verse dans l'oreille gauche, il se lève d'un bond.

DAMSAN

O petite sœur, petite sœur, pourquoi joues-tu ainsi à me chatouiller les oreilles ?

H'LI

Quoi chatouiller, va donc voir là-bas où est ta femme, tout là-bas ta femme sur l'éléphant et l'éléphant en fuite vers la montagne noire.

La tête penchée de côté frappant son oreille gauche, il en fait tomber l'étain. Ses sœurs hâtivement remplissent de riz cuit une hotte, remplissent de viande de buffle et de bœuf une hotte. Le carquois en bandoulière, Damsan saisit un coupe-coupe et met hotte au dos, il va jusqu'à ce qu'il trouve les traces de l'éléphant. Il voit les crottins sur lesquels ont déjà poussé les plantes de courge et de haricots. Il va, il va, suivant l'éléphant à la piste, la piste qui dévale, qui monte, pour dévaler et monter encore là-bas. Il croit la voir encore, il ne la voit plus : « O, ô, il pleure, elle est morte, a ! a ! i ! i ! la pauvre, a ! i ! i ! morte a ! i ! i ! morte la jeune fille si belle, belle comme l'eau claire dans le tube, limpide comme l'eau de la calebasse, aucune de ses parentes ne peut être aussi belle, aucune de ses parentes ne fut aussi belle ainsi. » Il retrouve la piste qui monte, qui dévale pour remonter et dévaler encore et tout là-bas il aperçoit l'éléphant, il l'appelle : « Hé, petit frère, petite aubergine amère du ciel, où te sauvais-tu si loin ? » A sa voix, l'éléphant revient vers lui en trottant, arrivé près de lui il plie les genoux et Damsan grimpe sur sa tête.

DAMSAN (plaisantant)

O H'Ni, ô H'Ni, pourquoi te promener ainsi ? Si tu chasses le rhinocéros, donne-moi la corne que je la vende ; si tu chasses l'éléphant, donne-moi les défenses que je les vende.

N'NI (furieuse)

Hsan ! Hsien ! le sexe maudit de ta mère, Hsan ! Hsat ! maudit soit le sexe de ta mère !

Sa bouche ayant parlé, elle s'évanouit. Elle est morte H'Ni.

Il enjambe, rentre dans la banne de l'éléphant, mâche du riz, écarte les mâchoires avec son coupe-coupe, introduit ce riz, verse de l'eau, H'Ni entr'ouvre la bouche et revient à la vie. Ainsi vivante, elle peut manger seule, elle mange, et avec elle mange le garçon Damsan. Sitôt avoir mangé, ils retournent, ils vont, ils vont jusqu'à ce qu'ils atteignent le village. Arrivée au village, H'Ni ne pense qu'à manger et boire, et jusqu'au coucher du soleil, elle mange et boit.

.....
Il joue à la toupie le garçon Damsan du matin au soir et H'Ni l'appelle : « Hé, beau frère, hé, beau frère, viens manger, le riz est sec dans l'assiette, le poulet rôti est desséché et paraît aussi maigre qu'un vautour mâle. »

DAMSAN

Mangez, vous, petites sœurs, moi je n'ai pas le temps.

Ainsi il reste pour faire tourner la toupie, lui.

CHAPITRE V
L'ENLÈVEMENT

En ce temps, la renommée faisait connaître au Seigneur Vautour que H'Ni est une femme très belle que les génies firent riche, une femme splendide que les génies firent puissante. Le Seigneur Vautour délègue un de ses serviteurs pour l'aller voir.

LE SEIGNEUR VAUTOUR (à son serviteur)

Ainsi, va voir H'Ni. Lorsque tu arriveras à sa maison, tu diras ceci : Nous avons erré toute la nuit jusqu'au matin à chasser, à poursuivre le gibier. Ainsi allez, allez à elle, prenez un éléphant, montez un sur la tête, un sur le dos.

Ils vont sur l'éléphant non bâti, le carquois à l'épaule, l'arbalète en main, ainsi ils vont. Arrivés à la maison de H'Ni, ils accostent l'éléphant à l'avancée et l'entravent.

H'NI (vient vers eux)

Que voulez-vous, que cherchez-vous, jeunes petit-fils ?

LE SERVITEUR

Nous errons, ô grand'mère, nous errons depuis cette nuit jusqu'à ce matin ; nous chassons, et nous nous détournons vers

votre maison, ô grand'mère pour vous demander à manger. C'est pourquoi nous vous demandons de nous faire cuire du riz et bouillir des légumes, et après avoir mangé, nous nous en irons. O grand'mère, ô grand'mère, où donc est allé le grand-père ?

H'NI

Où est-il allé le grand-père ? Le grand-père est en train de jouer à la toupie.

LE SERVITEUR

Et dans quel lieu joue-t-il maintenant, ô grand'mère ?

H'NI

Il joue dans le parc aux buffles.

Et si on allait lui demander de revenir, reviendrait-il, grand'mère ?

H'NI

Lui, revenir, pourquoi ? Un étranger était venu lui vendre un éléphant et il n'est pas venu, il ne vient même pas quand on l'appelle pour manger.

Ainsi ils retournent et arrivés à la maison du chef, le Seigneur Vautour leur demande : Qu'en est-il, enfants, avez-vous vu la belle H'Ni ? Est-elle vraiment belle, jolie femme, ô enfants ?

LES SERVITEURS

« Comment ne serait-elle pas belle ? C'est un rayon de soleil, c'est le firmament ! Ses mains sont effilées comme les piquants du hérisson. »

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Comparée à celle de mes concubines qui râpe le tabac,
quelle est la plus belle ?

LES SERVITEURS

Elle est plus belle, ô grand-père.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Et comparée à celle de mes concubines qui roule les
feuilles de bétel ?

LES SERVITEURS

Elle est plus belle, ô grand-père.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Et comparée à ma femme première ?

LES SERVITEURS

Elle est plus belle, ô grand-père.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

O enfants, amenez-moi un éléphant bété.

LES SERVITEURS

Pourquoi voulez-vous un éléphant, grand-père ?

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Je vais à la maison de Damsan, c'est un chef puissant
d'une grande lignée, il ceint le double turban et porte la
sacoche en bandoulière. Il est réputé comme un génie, comme

la montagne. Ainsi dit-on de lui, de l'est à l'ouest. Son corps ne descend pas l'échelle, il a des esclaves; il ne va pas à cheval, il a des buffles.

LES SERVITEURS

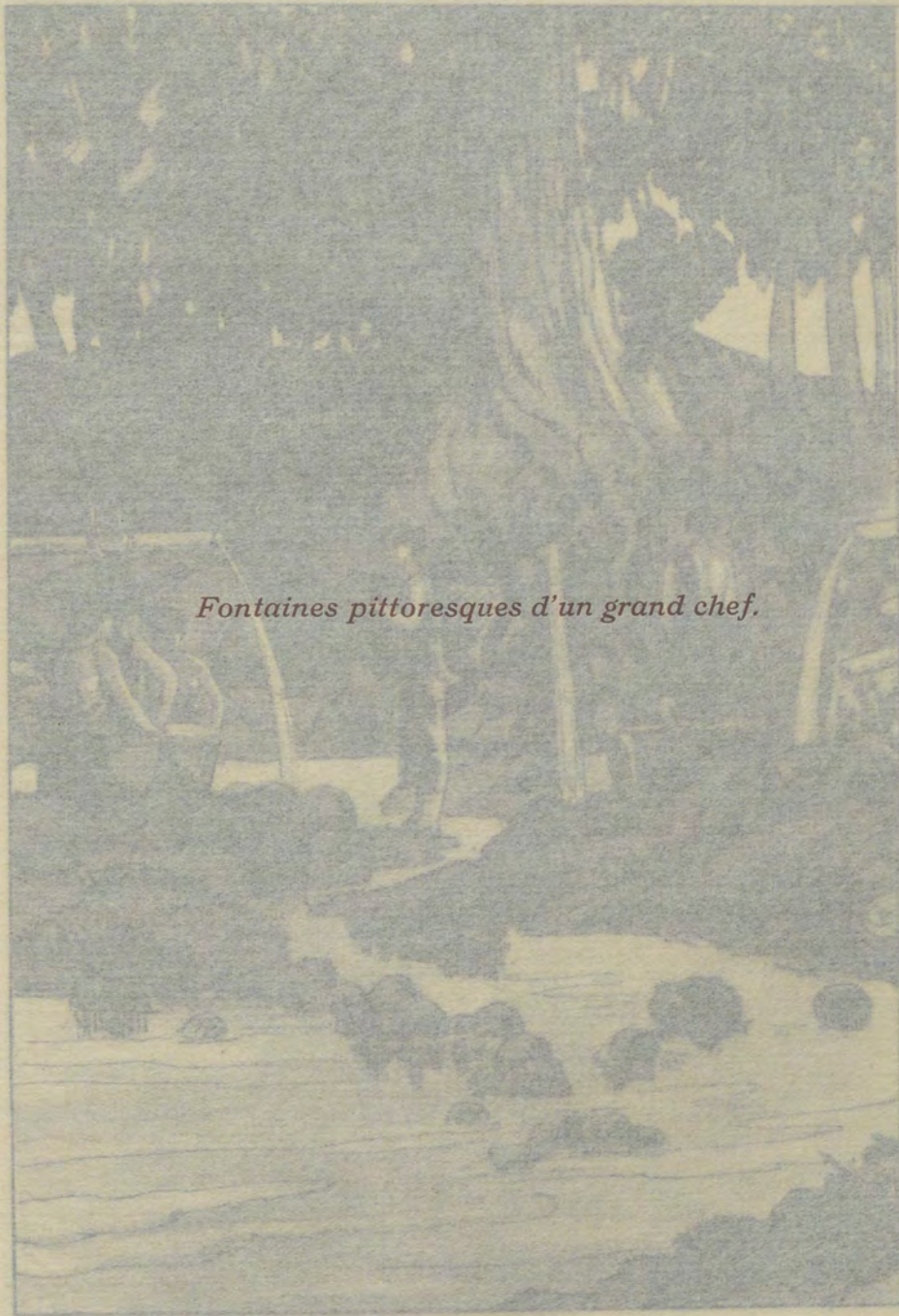
C'est impossible, c'est impossible, n'allez pas, grand-père, c'est quelqu'un de méchant, d'astucieux, qui tue sûrement et qui, même mourant, ne saurait reculer.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

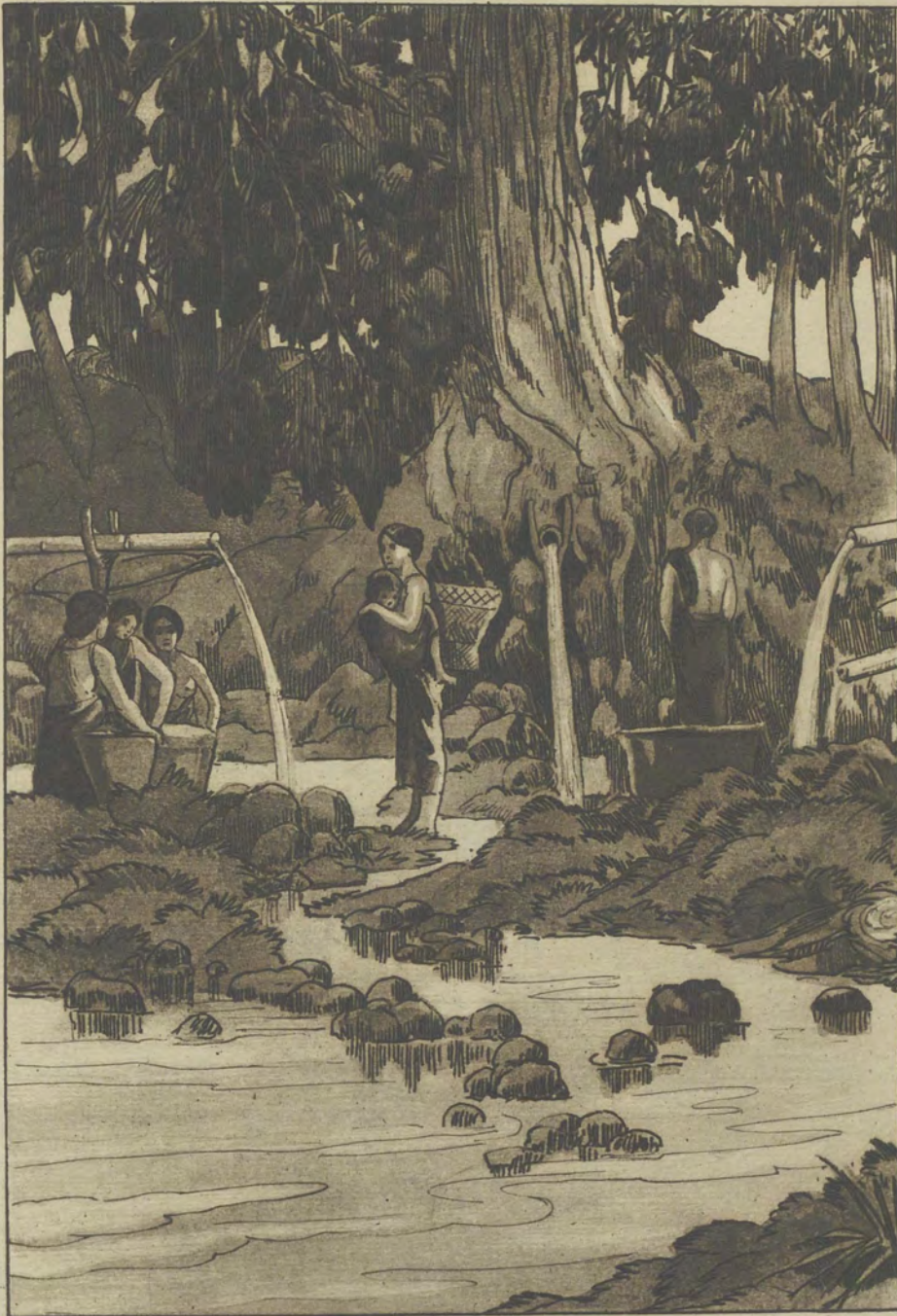
Allons, je vais provoquer ce cœur de tigre, je veux me mesurer avec ce foie d'ours et voir s'il est amer ou sans fiel.

Ils vont, ils arrivent aux fontaines. Le champ à l'orée de la forêt est proprement ratissé ainsi que le parc aux buffles et aux bœufs, il couvre le haut d'une ondulation du sol tandis que le village s'étage du haut en bas en pente douce. On y voit des buffles noirs comme des aubergines mûres, des bœufs rouges comme l'aubergine non mûre, grouillants comme les nappes de fourmis noires et de fourmis rouges. Au-dessus sont les fontaines dont les tubes sont liés avec du fil de cuivre et du fil de fer, fontaines pittoresques d'un grand chef. On voit sa palissade. L'entrée de l'enceinte est en treillis dans le bas et en fer dans le haut. Ce fut une palissade édiflée par ses aïeux. Arrivés à la maison de H'Ni, le garçon Seigneur Vautour enjambe la banne, saute sur l'avancée et va s'accroupir les bras croisés sur les genoux sur le plateau des joueurs de gong.

Voyant cela, H'Ni vient sur le devant.



Fontaines pittoresques d'un grand chef.



H'NI

Quelle affaire vous amène ?

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Je viens faire visite à mon allié Y Damsan, ô femme de mon allié, où est-il actuellement ?

H'NI

Il est entraîné de jouer à la toupie.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Appelez-le ici, je voudrais causer avec lui.

H'NI

A quoi bon l'appeler, il ne viendra pas.

Et pour le visiteur, H'Ni fait cuire une poule couveuse, fait cuire une poule pondeuse et vanne le riz pour le rendre luisant. Sitôt le riz cuit, elle vide la marmite, la marmite vidée elle l'invite à manger ; dès qu'il a mangé, elle lui apporte le vin de riz. La jarre apportée, elle l'invite à boire et ils boivent tous deux, H'Ni et le Seigneur Vautour, ainsi jusqu'à ce que le déclin du soleil éclaire les pannes ouest.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

O femme de mon allié, je m'en vais, ô femme de mon allié, si j'avais pu le voir, je serais resté.

H'NI

Restez, vous coucherez avec nous, ô allié.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Non, non, femme de mon allié, si mon allié était là je coucherais volontiers.

Ainsi il se lève pour partir. Il oublie à dessein sa pipe sur le plateau des joueurs de gong, monte dans la banne de l'éléphant et arrivé à la porte de l'enclos il dit : « J'ai oublié ma pipe. » Il revient en arrière.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

O femme de mon allié, apportez-moi ma pipe.

H'NI

Hé enfants, hé enfants, allez remettre la pipe à l'allié.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Non, non, je ne veux pas que ce soit un autre que vous qui me l'apporte.

HN'I

Tenez, voilà votre pipe, ami.

Elle la lui tend. Il feint de ne pouvoir l'atteindre, elle s'approche plus près, il la saisit par le poignet, l'enlève et la dépose dans la banne ; aussitôt l'éléphant repart.

HN'I

O petite sœur, ô petite sœur, va dire à ton beau-frère qu'on m'a capturée dans la maison, qu'on m'emporte dans

un autre village. Cours, abandonne tout, enfants, hommes, femmes, cours.

Ainsi H'Bhi va courant, la salive coule de sa bouche, elle l'essuie de sa main, la morve lui coule du nez, elle l'essuie d'un coup de main.

DAMSAN

Qu'as-tu à courir ainsi, ô petite sœur, quoi d'urgent, ô petite sœur ?

H'BHI

Bo'eh, on a capturé dans la maison, ô beau-frère, on a capturé ma sœur aînée.

DAMSAN

Qui a fait cela ?

H'BHI

On dit que c'est le Seigneur Vautour.

DAMSAN (s'efforçant de paraître indifférent)

S'il veut la prendre, qu'il la prenne, s'il n'en veut pas qu'il la laisse. Il est certain que les épouses de chef, chacun veut les prendre. (A ses beaux-frères): Ainsi, garçons, retournons au village, allons.

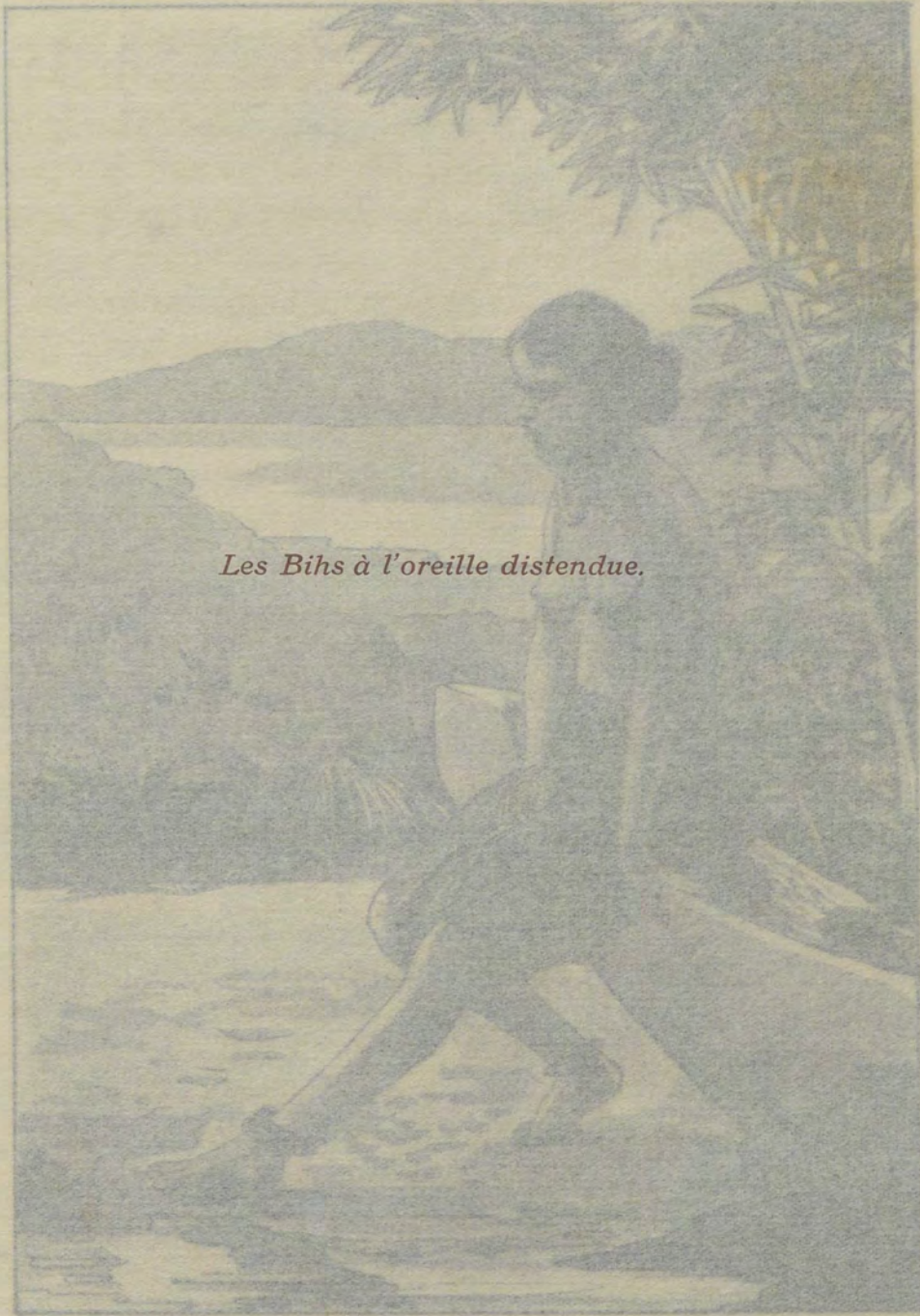
Ils s'en vont. Arrivés à la maison :

DAMSAN

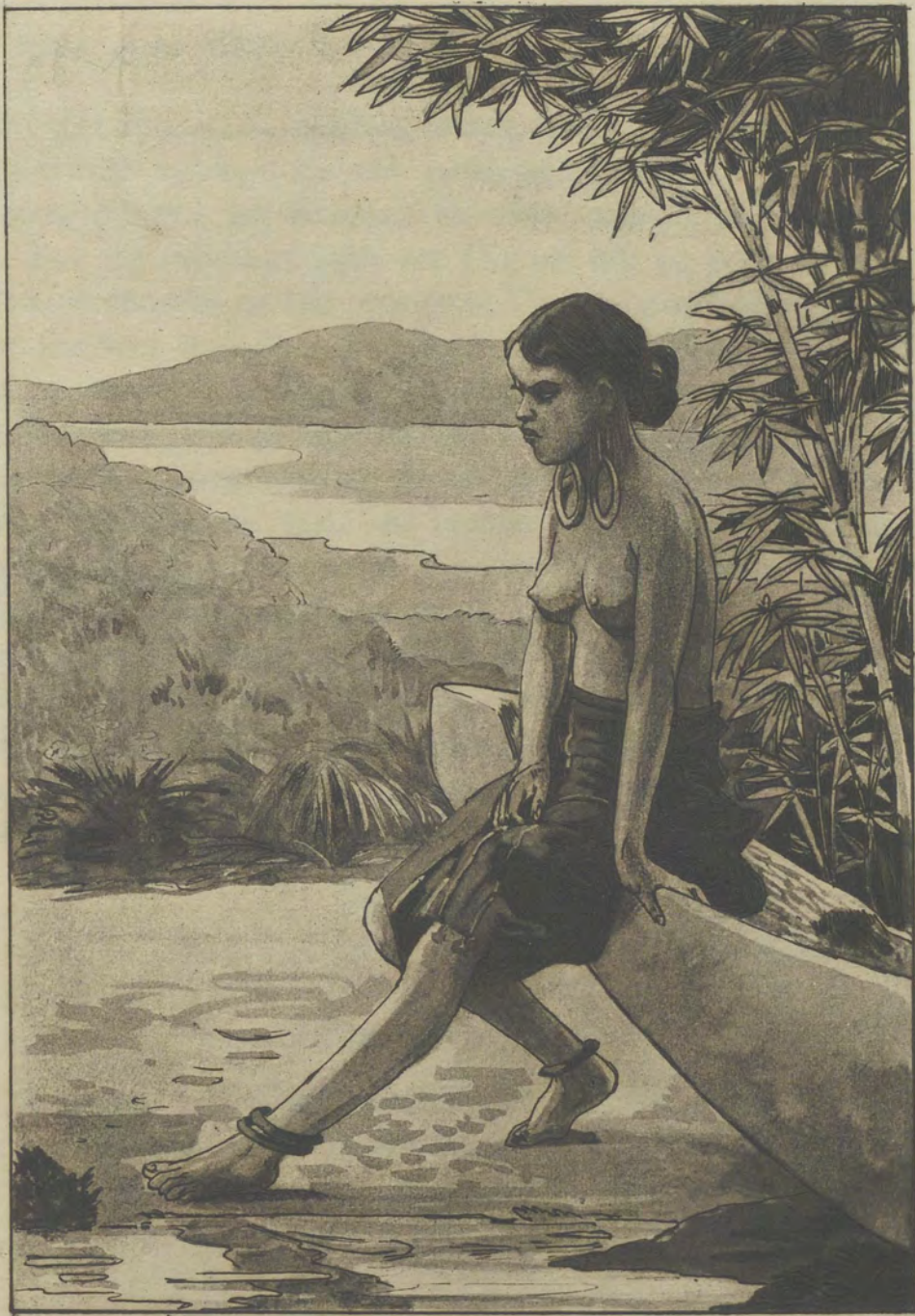
Eh bien, garçons, que faisons-nous ? du vin pour obtenir l'aide des génies, le sacrifice d'un porc pour qu'ils nous envoient de bons présages par les oiseaux mlang. Apportez la jarre

che Tao ; tuez le buffle taché de blanc au front que les génies me donnèrent autrefois. O garçons, allez déterrer au pied du lilas le baume qui rend invincible, allez déterrer au pied de la touffe de bananiers le baume qui rend invulnérable ; l'élixir qui permit à mon aïeul de battre, de mettre en pièces, de vaincre les M'Nongs et de piller tous leurs biens. Frappez Danbhur, le tam-tam génie aux cymbales de cuivre, entourez-le de sa corde, suspendez-le ce tam-tam que, d'en haut, m'envoya l'Ancêtre céleste. Que les Bihs tremblants l'entendent et apportent des buffles ! Que les Laotiens l'entendent et terrifiés accourent offrir des éléphants, que les pauvres, que les riches, entendant son grondement terrible se hâtent d'apporter des porcs, se hâtent d'apporter des jarres ! Que tous tremblent de peur et se demandent : Sur quelle nappe d'eau le grand chef va-t-il jeter son filet, est-ce sur une petite ou sur une grande étendue d'eau qu'il le lancera.

O, Y Suh, ô Y Sah, Y Lah et Y Puy, vous qui savez régler une affaire, apportez l'apaisement dans le cœur d'un grand chef. Que l'on rompe par brassées les bracelets de cuivre, que l'on rassemble les hottes de riz, que l'on convoque tous nos parents, toutes nos tribus, depuis les Bihs à l'oreille distendue, aux M'Nongs à la large bouche. Que l'on rassemble lances et arbalètes, lesalebasses d'eau, que l'on porte sur le dos. Appelez tous ceux qui doivent combattre avec nous, car nous allons investir les terres d'un grand chef. Appelez les chefs qui portent au cou le collier en crocs de tigre, les chefs M'Nongs qui portent au cou les colliers faits de crocs



Les Bihs à l'oreille distendue.



de serpent ; convoquez-les de l'est à l'ouest, et vous, ô milliers d'oiseaux Ngiek, tourterelles aux ailes diaprées, mes serviteurs, venez tous, nous allons combattre.

Ils vont, multitude semblable aux hordes de daims. Leur foule s'écoule comme du sol jaillissent les fourmis ailées ; grouillante comme les fourmis termites, comme les fourmis noires. Sur un éléphant mâle est fixé un bât en rotin, et sur un éléphant femelle un bât recouvert. Des garçons joufflus sont montés sur leur tête. Ils vont. Cent marchent devant et mille marchent derrière, au milieu Damsan se dandine. Ses serviteurs l'escortent, leurs groupes innombrables couvrent la région.

Ils arrivent aux sources, ils arrivent à la palissade. Une première enceinte est faite de bambou lé, une seconde de bambou meuô. Aux deux angles opposés sont les portes. Arrivés à l'enceinte, ils enfoncent une porte. Entraînés par les battements rapides des petits gongs khok et h'lang dont le son est semblable au tintement du cri de la petite grenouille d'eau, ils avancent. Le chant du gong enfle le cœur du fils du grand chef et des siens, de ce grand chef qui porte double turban et gibecière. Il provoque son ennemi :

DAMSAN

O ami, ouvre-moi ta porte car il fait chaud, le soleil me brûle le visage.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

O enfants, entendez-vous cette poule qui caquette, un enfant qui pleure sans doute. Jeunes gens, allez donc au dehors forger et aiguïser vos lances.

O enfants, allez donc voir si l'on a ouvert la porte et barricadez-la solidement, si ces gens sont mal intentionnés.

DAMSAN

O Y Suh, ô Y Sah, apportez promptement vos haches, vos haches incrustées et bien trempées qui mangent la forêt et détruisez-moi cela, creusez au-dessous, frappez en haut, piquez, abattez la palissade.

Et la foule, semblable aux hordes de daims, grouillante comme une coulée de fourmis noires pénètre dans le village.

DAMSAN

O, ami, descends sur le sol et viens te battre.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

O ami, ô ami, monte dans ma maison, je te ferai le sacrifice d'un buffle.

DAMSAN

Pourquoi le sacrifice d'un buffle? en me ravissant ma femme, tu as coupé une cuisse de mon corps, tu m'as arraché le cœur du ventre. (Aux assaillants) : Prenez l'avancée de sa maison pour y tailler des écuelles, prenez l'échelle pour allumer le feu qui consumera la maison de mon ami.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Laisse, ami, laisse, attends que je descende, ne me perce pas avant que je ne sois descendu.

DAMSAN

Pourquoi te frapperais-je avant que tu sois descendu, tes porcs ne sont-ils pas tous à l'extérieur (Je ne te prends pas en traître).

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Ne frappe pas avant, je vais à toi.

DAMSAN

Pourquoi frapperais-je avant que tu n'arrives, j'ai rencontré tes buffles et je ne les ai pas percés.

Le Seigneur Vautour descend.

DAMSAN

Agite ton bouclier, avant tout.

Ainsi il agite et les plaques d'airain du bouclier font le bruit des graines de l'arbre Eian dans leur coque sèche.

DAMSAN

Il n'y a que toi pour brandir ainsi un bouclier, tu plaisantes sans doute.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Hé bien et toi ?

DAMSAN

Moi, chien noir, regarde !

Alors, Damsan agite son bouclier au ras du sol d'abord, tandis que vibre au bout de son autre bras la virole de cuivre

de sa lance, ensuite il agite haut son bouclier et bas sa lance. Trois fois il fait le tour de la montagne et ses pieds en trois endroits ont foulé, écrasé, arraché trois ères de paillette.

Clopin-clopant, le Seigneur Vautour le poursuit, sept fois Damsan l'évite, sept fois par ses feintes il pare ses coups de lance, l'éclat du fer, comme une étoile filante, a jailli sur sa cuisse et... la pointe va percer un porc châtré.

DAMSAN

Pourquoi as-tu percé ce porc châtré? et ma cuisse à moi qu'en fais-tu, eh bien regarde-moi!

Sept feintes à droite, sept feintes à gauche, sept étoiles filantes se dirigent vers l'adversaire. Un coup de pointe l'atteint qui lui perce la cuisse de part en part.

DAMSAN

Pourquoi ta cuisse est-elle percée?

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Ce n'est pas une blessure, ce rouge que tu vois est la frange de la ceinture de notre femme.

Mais il va clopin-clopant comme un poulet à la patte cassée. Il se traîne comme un poulet qui a l'aile brisée, il lance sa plainte vers l'ouest, il lance sa plainte vers l'est, il se réfugie derrière une écurie à porcs, mais Damsan détruit l'écurie à porcs, il se réfugie derrière un oranger, Damsan brise l'oranger et le Seigneur Vautour fuit toujours, il fuit, trois fois il va vers l'ouest, trois fois il va vers l'est, il trébuche sur une entrave

de buffle qui le fait choir, il fuit encore, il s'embarrasse dans des harnais d'éléphant, il ne lui est plus possible de fuir encore, il fléchit, il tombe. Au même instant Damsan bondit sur lui et met le pied sur la jambe blessée.

LE SEIGNEUR VAUTOUR

Grâce ami, grâce je te ferai le sacrifice d'un buffle.

DAMSAN

Pourquoi te ferais-je grâce quand tu es déjà blessé, quand ta cuisse est déjà percée, quand ton sang inonde le village? Je jeterai ta tête dans la paillette où les fourmis blanches, les fourmis noires te rongeront la mâchoire, et t'assailleront toi le grand chef féroce qui a pris mon cœur pour l'emporter par de là la grande montagne, toi qui, en me ravissant ma femme m'a pris une partie de moi-même, toi qui m'as arraché le cœur du ventre. Partout où l'on puisse porter les regards dans tout le pays rhadé, dans la montagne chez les M'Nongs, ou dans les bas-fonds chez les Bihs, partout, à l'ouest et à l'est, il n'y a personne de semblable à toi.

Il dit et lui tranche la tête.

DAMSAN (aux serviteurs)

O enfants, ô enfants, prenez cette tête et plantez-la à l'entrée du village, abandonnez la mâchoire au dehors pour que les fourmis blanches et les fourmis noires la rongent. (Aux serviteurs du Seigneur Vautour): O oiseaux ngiek, tourterelles moirées, ses serviteurs, tous venez avec moi.

LES SERVITEURS

Comment ne pas aller ? Notre Seigneur est mort.

Que ceux qui sont en droit de l'appeler grand-père le désignent ainsi. « Attendez, grand-père, nous allons avant tout épousseter les cendres de nos foyers. »

Que ceux qui sont en droit de l'appeler oncle l'appellent ainsi. « Attendez oncle, nous allons avant tout balayer nos maisons. »

DAMSAN

Allons partons, sinon, dites-moi qui veut que l'on abatte des arbres pour faire des entraves et des cangues.

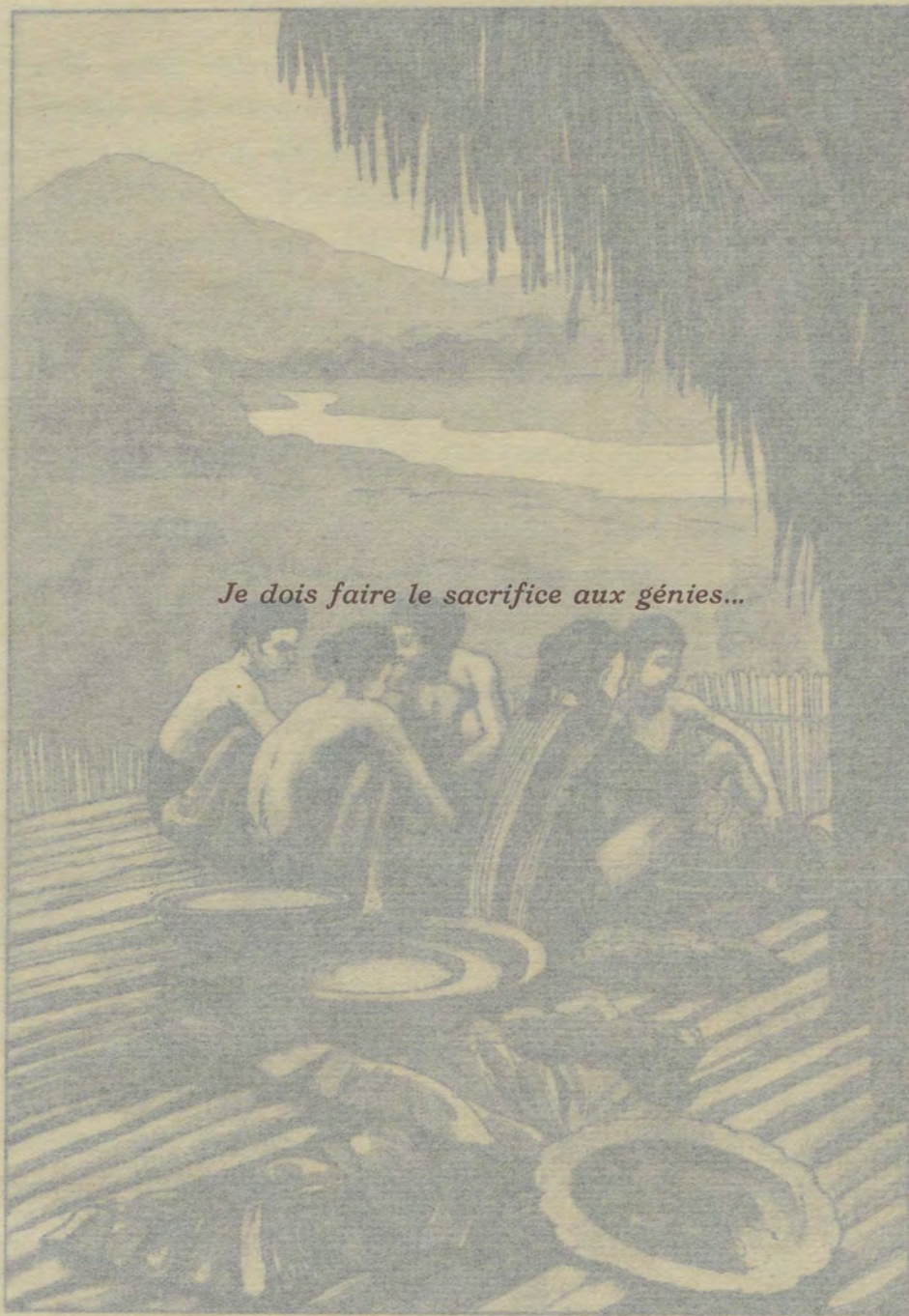
LES SERVITEURS DE DAMSAN

Nous les avons déjà coupés, grand-père, et les avons portés jusqu'à l'esplanade dans leur village.

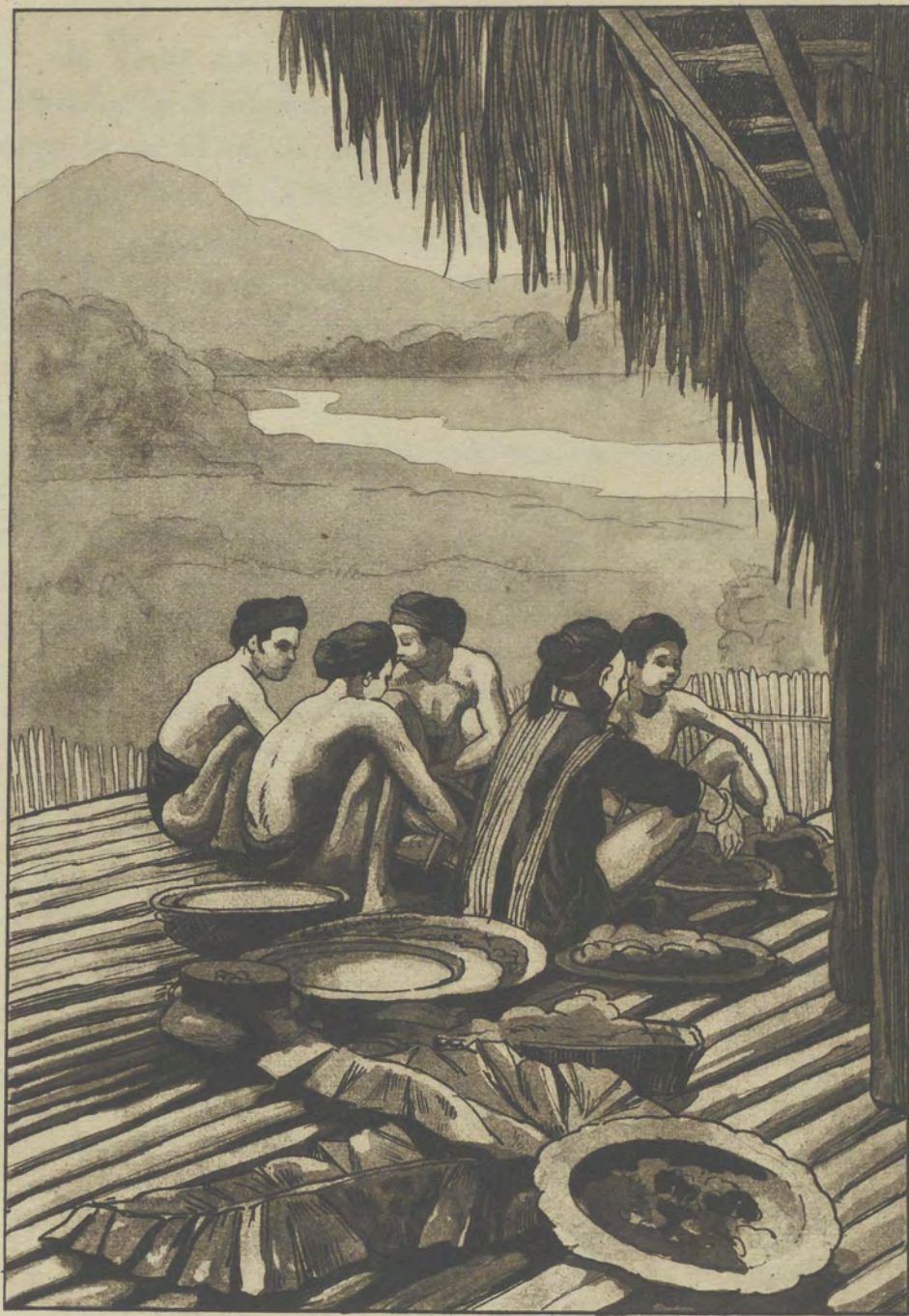
DAMSAN

Pourquoi donc couper les cangues, pourquoi préparer des entraves, je veux seulement faire abattre les piliers de cette maison.

Ils vont, arrivés au village ils préparent cinq jarres de vin de riz, une bufflesse stérile pour les mânes des ancêtres, pour invoquer les esprits des grands chefs défunts pour que leurs âmes ne soient pas irritées, pour que les esprits leur soient favorables, pour qu'ils ne les abandonnent pas dans toutes les circonstances difficiles.



Je dois faire le sacrifice aux génies...



DAMSAN

Je viens de vaincre quelqu'un avec mes gens, je viens d'envahir le territoire d'un grand chef et je dois faire à mon corps le sacrifice de sept jarres et de sept buffles. A mon esprit gardien je dois offrir sept jarres de vin de riz et sept bœufs ; aux génies je dois offrir sept jarres et faire le sacrifice de sept porcs châtrés, car je veux devenir puissant, car je veux devenir grand, car je veux qu'il n'y ait personne de plus puissant que moi, personne de semblable à moi.

Et sans discontinuer, les habitants montent dans la maison pour participer à cette grande fête. Sans cesse des gens descendent après avoir épuisé les jarres de vin de riz, lorsque toutes les jarres sont épuisées, les habitants des autres maisons regagnent leur logis.

CHAPITRE VI
LE RAY

Ainsi Damsan reste un jour, repose une nuit, demeure un soir, un matin et dit :

« O ! petits frères éperviers et vous génies du village mes frères, il faut aller travailler. Allons faire le ray. Déjà la disette se fait sentir, nous manquons de tabac et n'avons plus de tubercules éning et de tubercules kenh. Allons, enfants, partons préparer le ray. »

Ainsi ils vont tous. Ils choisissent une forêt à abattre pour faire le ray, un ray qui couvre le flanc de sept montagnes. Ils abattent les arbres et les arbres abattus ils allument le feu qui doit les consumer.

DAMSAN

Allons ! que ceux qui binent la terre binent sans relâche, que ceux qui ratissent, ratissent sans cesse.

LES SERVITEURS

Boeh ! c'est déjà fait, grand-père. Nous avons déjà pioché, nous avons déjà ratissé et sarclé, nous attendons que tombe la pluie nouvelle pour semer.

DAMSAN

Attendez-moi, ô enfants, je vais chez l'Ancêtre céleste, je vais lui demander de la semence de paddy.

O Ancêtre ! O Ancêtre ! envoie-moi un support de jarre pour m'élever jusqu'à toi.

Et aussitôt l'Ancêtre céleste fait descendre un support de jarre en or. Damsan s'y installe et le support l'élève aussitôt, il arrive.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Quelle affaire t'amène, ô petit-fils ? Dans quel embarras te trouves-tu ?

DAMSAN

Je ne suis nullement dans l'embarras, ô Ancêtre, je viens te demander de la semence de paddy.

Et l'Ancêtre céleste lui remet de la semence de paddy, un grain de chaque espèce, de chaque espèce un grain.

DAMSAN

O Ancêtre, cela ne me suffit pas pour semer.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Pourquoi cela ne te suffit-il pas ? Sème une espèce différente à chaque angle du ray, à chaque angle du ray sème un grain de chaque espèce. Cela ira ainsi, ô petit-fils.

Et Damsan redescend.

DAMSAN

O milliers d'oiseaux ngiek, ô tourterelles aux ailes diaprées, mes serviteurs, venez tous. Voici de la semence de paddy. Que cent d'entre vous tracent les sillons, que deux mille munis de plantoirs piquent les trous.

Et l'on voit les gens affairés aller et venir occupés à déposer la semence dans les trous, des gens noirs comme le nuage d'orage, des gens bronzés comme le fil noir, grouillants comme des fourmis noires, comme des fourmis termites.

LES SERVITEURS

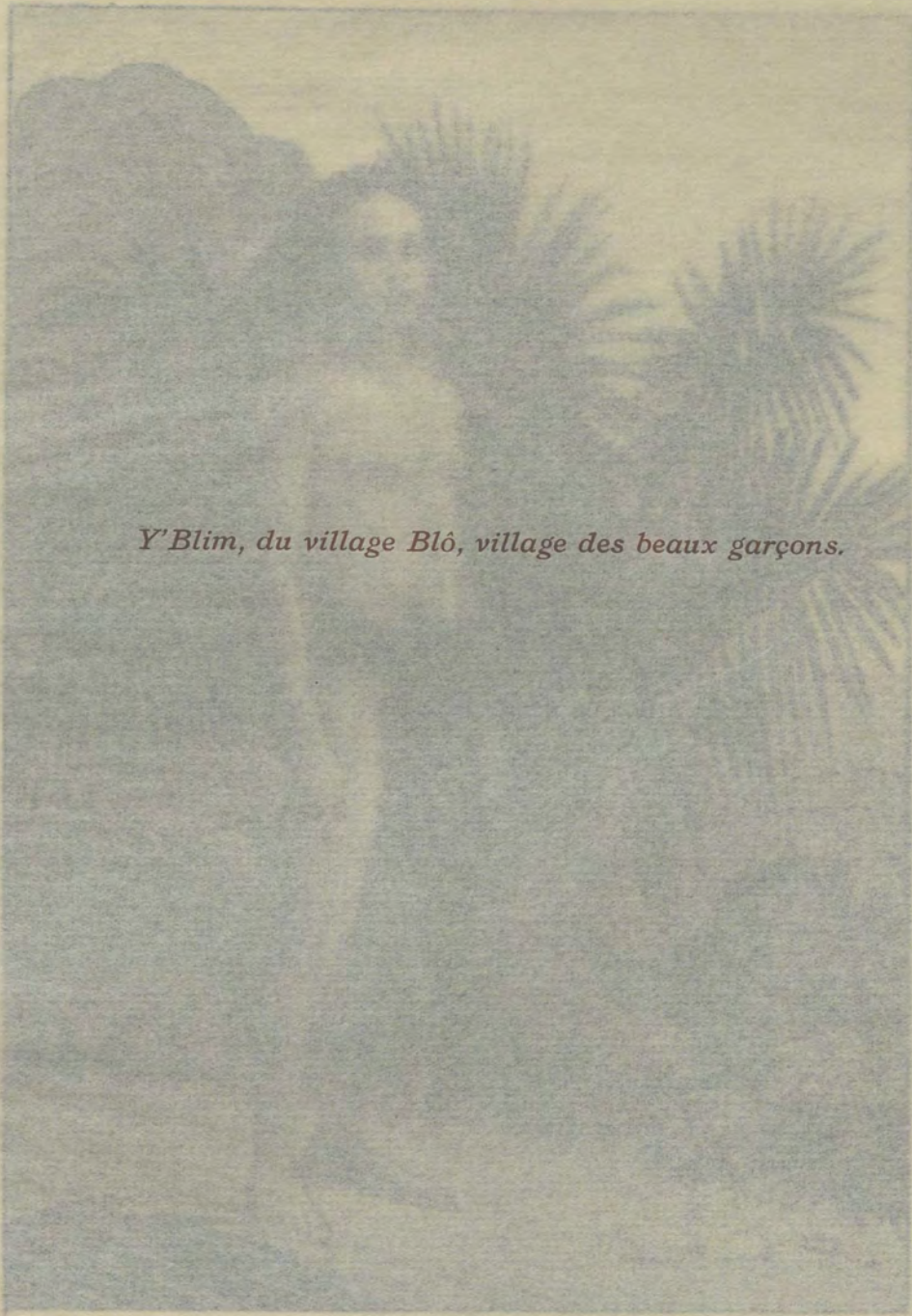
Bo'eh ! nous avons déjà semé, ô grand-père.

DAMSAN

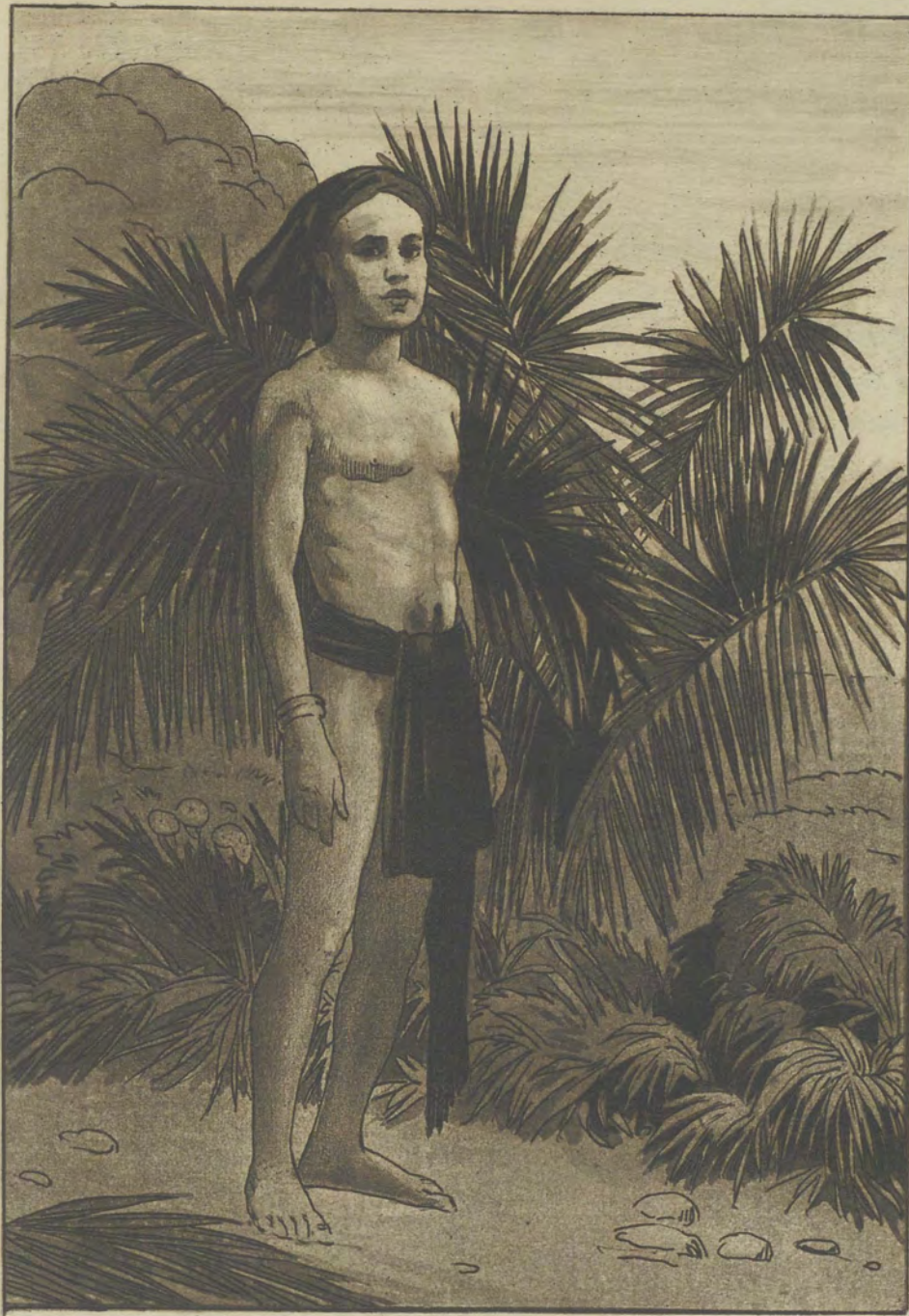
Et maintenant construisons la cabane du ray.

La cabane construite, Damsan vient y demeurer pour tendre des pièges, pour le défendre contre les animaux de la forêt, pour le protéger contre les sangliers et les cerfs, pour effrayer les paons et les poules sauvages, les oiseaux pillards, les oiseaux ngiek et les tourterelles, tandis que H'Ni et H'Bi, assises sur la porte, tissent et cousent des vêtements.

CHAPITRE VII
DEUXIÈME ENLÈVEMENT



Y'Blim, du village Blô, village des beaux garçons.



Ainsi Damsan reste un jour, repose une nuit, demeure un soir, un matin et dit :

« O Y'Blim du village Blô, ô Y'Blô du village Blang, du village où les gens sont habiles à escalader les arbres, gens du village Hoh, du village Hun, village des beaux garçons, allez chercher les éléphants. »

Y'BLIM-Y'BLO

Que voulez-vous faire des éléphants, beau-frère ?

DAMSAN

Je veux ceci : Le matin nous irons pêcher à la ligne, nous pêcherons le soir au filet, car je suis las de manger à la maison de la viande de bœuf et de la viande de buffle. Je veux maintenant manger des crabes et des crevettes d'eau.

Y'BLIM-Y'BLO

Allons prendre les éléphants :

O Jut, qui mange du bambou lé, ô Dé qui mange du bambou meuô, votre maître Damsan va pêcher.

DAMSAN

Allons, apportez-moi les bâts.

Il fixe sur l'éléphant mâle une banne en rotin et sur l'éléphant femelle une banne faite de lianes êtiang, Damsan monte. Ils partent, ils vont, foule semblable aux hordes de daims grouillante comme les nappes de fourmis noires et de fourmis termites. Ils arrivent à la rivière.

DAMSAN

O enfants, ô enfants, débâtez les éléphants et rentrons dans l'eau.

Ils rentrent dans l'eau. Ils couvrent la berge de crabes tués, des crevettes, des caïmans pris dans leur trou, des serpents praoju et praojuang qu'a fait fuir l'eau troublée.

.
En ce temps-là, la renommée faisait connaître au Seigneur Fer que H'Ni est une femme très belle, que les génies firent riche, une femme splendide que les génies firent puissante. Il délègue un de ses serviteurs pour l'aller voir. Le serviteur de retour, il lui demande :

« Est-elle vraiment aussi belle qu'on le dit, ô enfant ? »

LE SERVITEUR

Plus belle, ô grand-père. Sous ses paupières mi-closes son regard luit comme dans le ciel, la nuit, brille la lune naissante. C'est la plus belle des femmes, elle seule sait avec grâce se draper dans sa jupe, elle seule a le mollet aussi rond, par la fente de sa jupe que le vent fait s'entr'ouyrir la blancheur de sa cuisse jaillit comme un éclat de lumière, éblouit comme l'éclair. Dans le village, tous les habitants l'admirent.

SEIGNEUR FER

O enfants, vite, bâtez un éléphant.

L'éléphant bâti, il monte dans la banne et part. C'est un homme superbe que le Seigneur Fer, un homme que les génies firent puissant. Les entraves et les cangues des ses ennemis vaincus encombrant l'entrée de son village, les poils qui garnissent ses mollets sont si touffus qu'ils demeurent droits comme si on les avait retroussés, les poils dont ses cuisses sont recouvertes semblent y avoir été plaqués. Ses cils sont effilés comme si on les avait taillés et durcis pour l'empêcher de sourciller. L'éclat de ses yeux, comme allumés par l'alcool d'une jarre entière, est si puissant qu'un buffle adulte n'oserait traverser la route devant lui.

Ils arrivent aux fontaines où se baignent de jeunes hommes de jeunes femmes et des enfants, ils demandent à ces derniers :

SEIGNEUR FER

O enfants, ô enfants, à qui appartiennent ces fontaines, qui est la mère bécassine, qui est le nœud de la liane edjung de la liane Mnieng (quel est le chef ?)

LES ENFANTS

Il n'y a pas ici de plantes mdok, il n'y a pas de plantes kok, il n'y a que la plante Ebua, il n'y a ici d'autre chef que nous.

SEIGNEUR FER (furieux s'adresse aux femmes)

Femmes au sexe enflé qui êtes près du mortier à décortiquer, femmes à la matrice pendante qui tenez le pilon

à riz, je vous le demande, quel est le propriétaire de ces fontaines, quel est l'oiseau précieux, la liane utile, quel est le chef de ce village ?

LES FEMMES

Vous ne connaissez donc pas le garçon Damsan, lui qui est plus réputé que les génies, plus connu que la montagne, lui dont la renommée s'étend de l'ouest à l'est, lui dont le corps ne descend jamais l'échelle, lui qui a tous les esclaves et les buffles qu'il désire ?

SEIGNEUR FER

Évidemment ce doit être un grand chef qui porte le double turban et la gibecière.

Arrivé à l'esplanade du village, il demande à des enfants :
« O enfants, où donc est la maison du chef Damsan ? »

LES ENFANTS

La plus petite des maisons est une maison de riche, une maison de grand chef. La maison dans laquelle il y a de nombreux jeunes hommes et de nombreuses jeunes filles, la maison où l'on fait manger les porcs dans des gongs renflés, dont la terrasse arrière est écarlate par la quantité d'écheveaux de filets de coton rouge que l'on y fait sécher, dont la terrasse avant est jaunie par les filets de coton jaune, la maison dans laquelle on manipule du matin au soir les tapis de bâts d'éléphant en écorce de kchil, cette maison-là est certainement une maison de pauvre.

SEIGNEUR FER

Maudit soit le sexe de vos mères, gamins qui vous moquez d'un grand chef.

Le Seigneur Fer arrive à la maison de Damsan ; elle atteint la longueur de l'onde sonore d'un gong renflé, la terrasse est plus longue que la foulée d'un cheval au galop. Des jeunes filles décortiquent le riz et le choc des pilons dans le fond des mortiers fait un roulement bruyant et continu. Les plaques de bronze des boucliers flamboient comme des torches de résine. Les supports de la terrasse sont recourbés en forme de lune croissante et le sommet des escaliers est sculpté en bec de tourterelle ; ce sont bien là les ornements de la maison d'un grand chef ?

L'éléphant accoste. Le Seigneur Fer met le pied sur la marche supérieure de l'échelle et d'une seule enjambée franchit la terrasse d'un tel élan que les colonnes de la maison oscillent sept fois. Il pénètre, balançant les bras et bombant la poitrine et, jetant de côté son chapeau, il s'accroupit et demeure. Les enfants effrayés pleurent, sanglotent, la frayeur plaque leur langue à leur palais, ils emplissent la maison de leurs cris.

LES ENFANTS

O grand'mère, grand'mère, des étrangers envahissent la maison, ils sont accroupis, ils attendent ; ce sont des Bihs qui ont le cou entouré de crocs de tigre, ce sont des M'Nongs qui ont le cou entouré de crochets de serpent ; dans tout le pays rhadé il n'y a personne de semblable à eux. Leurs

mollets sont dépourvus de poils comme si ont les avait rasés, leurs cuisses sont épilées, leurs cous-de-pieds sont semblables à une nébuleuse, leur corps est nu comme le concombre cuit, semblable à l'écureuil qui se nourrit de fleurs. Leur regard est aussi puissant que celui de deux hommes, que celui de trois hommes réunis.

Aussitôt H'Ni enlève sa jupe usagée pour en prendre une neuve.

H'NI

Est-elle bien, sœur cadette ?

H'BHI

Bien, sœur aînée, bien assez, suffisamment noire et de la grandeur de deux potagers.

H'NI

Oui, cette jupe noire est ornée de la fleur des nuages, elle est sombre comme la fleur Hbé. L'Ancêtre céleste voulut me l'envoyer d'en haut, elle scintille comme un astre, lumineuse comme un éclair, elle éblouit les villageois qui l'admirent.

Elle se coiffe, elle édifie son chignon avec tant d'art qu'il demeure ferme comme la fleur Knong. Il est allongé, une mèche touffue en jaillit qui retombe jusque sur son épaule. Ses cheveux sont si épais qu'ils arrêtent les éphémères dans leur vol, ils sont si longs que, déroulés ils coulent vers le sol en cascade et font de l'ombrage comme les branches touf-

fues de l'arbre knia. Des épingles d'étain le traversent horizontalement, des épingles ciselées le traversent verticalement, immobilisant le chignon pour que le vent ne l'ébranle. Sa démarche est nonchalante, son corps ondule comme les branches chargées de fruits de l'arbre blo, la branche chargée à rompre; son corps est souple comme le sommet d'une tige que le vent fait plier. Sa jupe est si longue qu'elle est encore ici quand le corps est là-bas, elle marche majestueusement, la poitrine en avant, s'arrête sur la pointe du pied qui se pose tandis que le talon de l'autre se lève et elle demeure immobile un instant ainsi pour qu'on l'admire. Elle marche comme l'aigle plane, comme le vautour glisse dans l'air, comme l'eau coule et, lorsque lasse de marcher elle demeure debout ou s'assoit, personne ne le fait avec pareille grâce. On entend sa voix claire avant qu'elle n'ait paru.

H'NI

Quelle affaire vous amène, ô ami ?

SEIGNEUR FER

Je viens voir mon allié votre époux, où est-il ?

H'NI

Il est allé dans la forêt où coule la rivière, il est allé à la pêche avec ses serviteurs. O ami, ô ami, fumez mon tabac, il est coupé avec une hache, il est coupé au coupe-coupe, haché au sabre ; c'est du tabac qui ne peut tenir dans la pipe que la chaleur fait se dilater et qui brûle la langue, prenez vous-même.

SEIGNEUR FER

Je suis heureux de venir chez vous et d'y trouver du tabac, chez moi je ne fume que la feuille de la plante bué laquelle pousse en forêt, que la feuille de l'arbre Pang, et lorsqu'un étranger vient chez moi je n'ai pas de tabac à lui offrir.

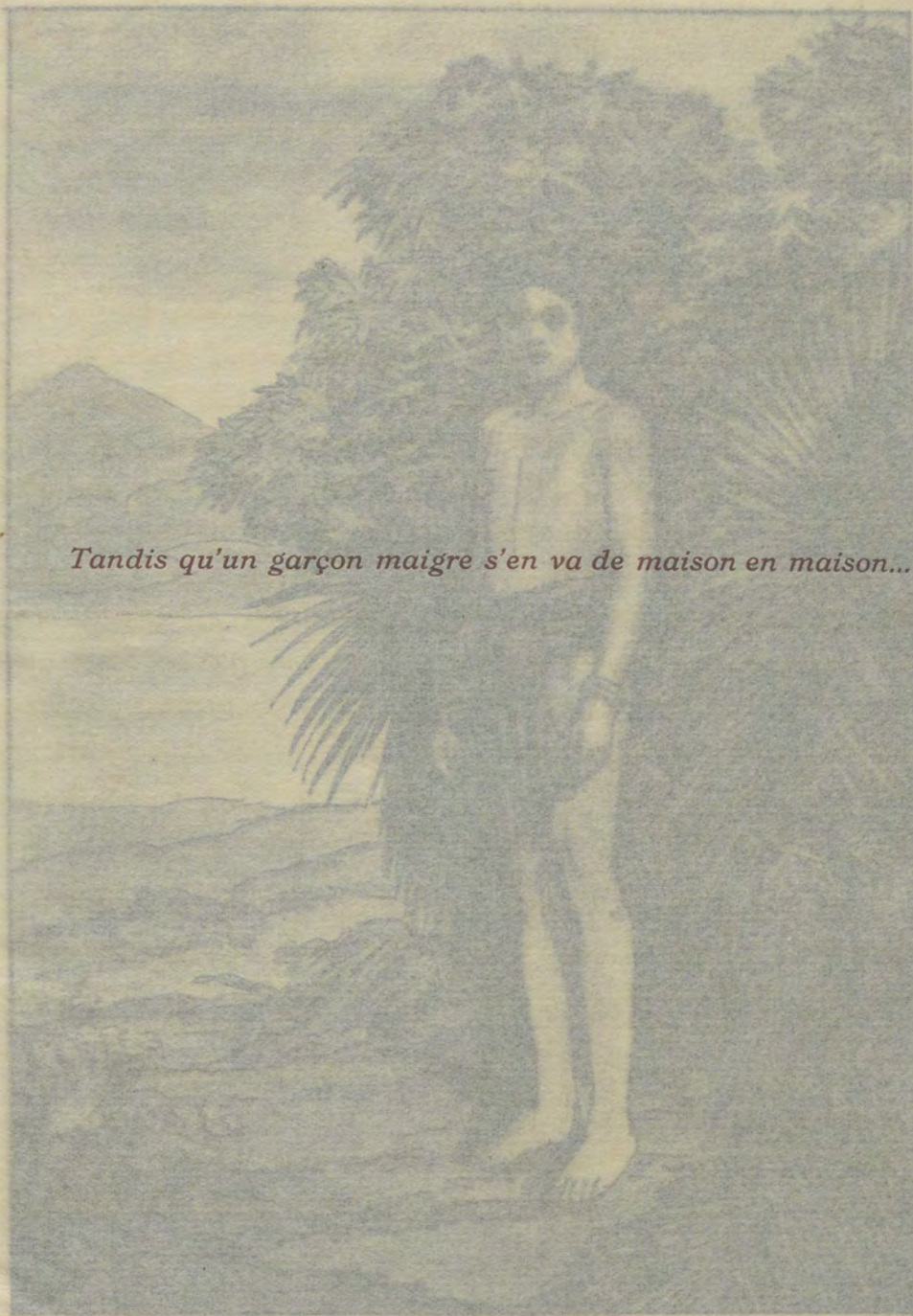
H'NI (aux domestiques)

Allez à l'arrière de la maison, prendre une poule couveuse et une poule pondeuse, blanchissez le riz épang, hâtez-vous de le faire cuire, que tout soit prêt dans le temps de cracher une fois, le temps d'épuiser le suc d'une chique de bétel ; servez dans un bol à fleurs noires, dans des assiettes ornées de la fleur et du fruit de la plante guol ; offrez-le avec empressement à l'oiseau kbuol, à l'oiseau ktuk, au grand chef qui est venu nous visiter. (Au Seigneur Fer) : O ami, ô ami ; veuillez accepter mon riz, mangez, il sent le moisi, l'eau que je vous offre est corrompue, le poulet semble abandonné par un épervier et la femme qui vous l'offre est une perruche Dhil déplumée.

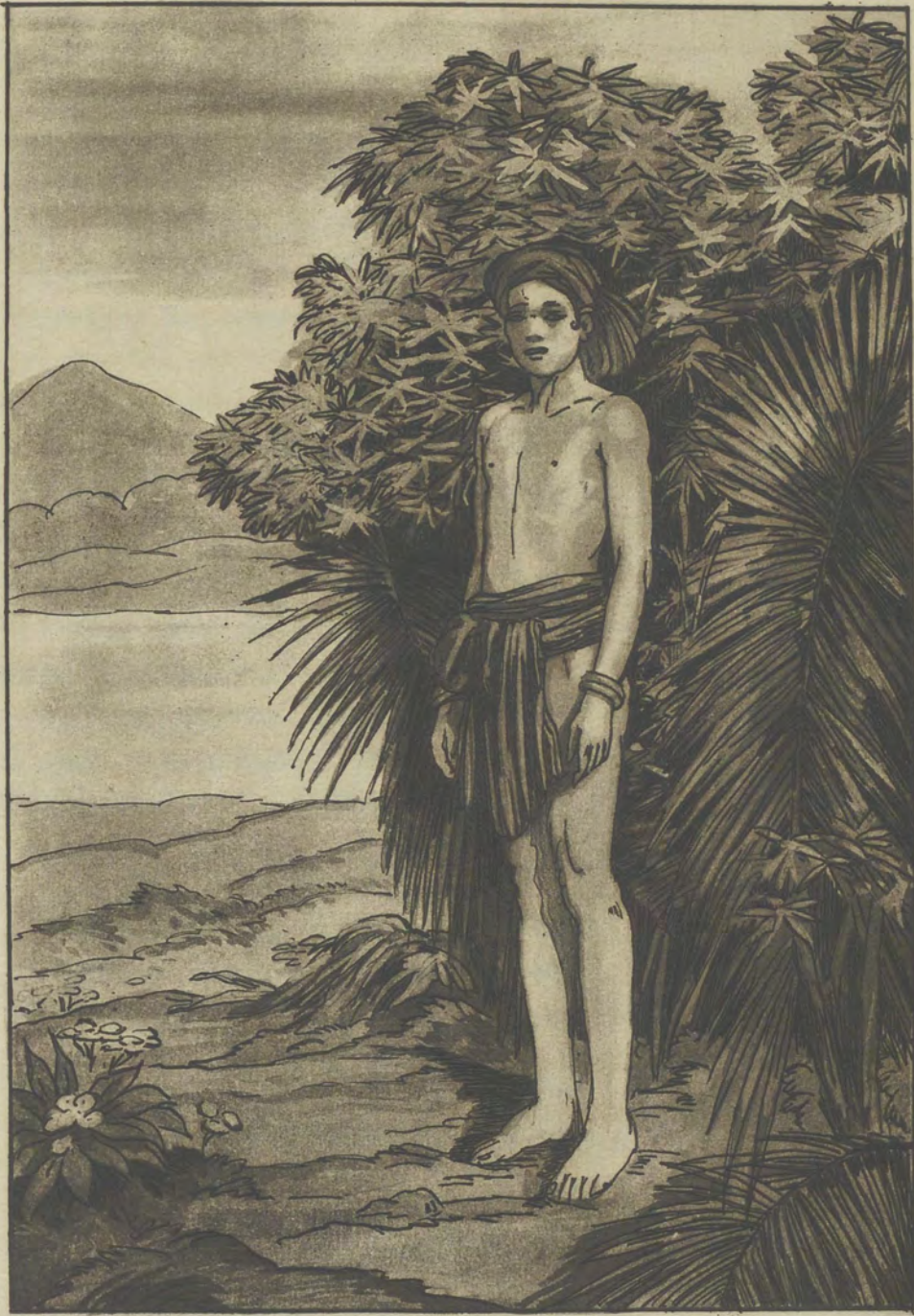
SEIGNEUR FER

C'est plus que suffisant, ô amie, lorsque je suis chez moi je ne mange pas de riz, lorsque je suis chez moi je mange un concombre en trois ans, une banane me suffit pour trois jours.

Ce disant, il engouffre dans sa bouche une poignée de riz aussi grosse que la tête d'une civette en une seule fois, la seconde fois il en absorbe une poignée aussi grosse que la tête d'un chien et cela sans la moindre gêne, sans la moindre



Tandis qu'un garçon maigre s'en va de maison en maison...



honte. Il prend à la pointe des ongles une pincée de légumes ; absorbe trois morceaux de poulet et, satisfait et repu, il repousse de la main les restes et demeure. Alors les serviteurs vont chercher la jarre noire de vin de riz, la jarre à trois oreilles, cinq hommes la portent, dix hommes la soutiennent par la base, trois vont chercher du feuillage, cinq l'enfouissent dans la jarre, tandis qu'un garçon maigre s'en va de maison en maison convier les voisins à venir boire, ensuite les serviteurs apportent les gongs : les gongs sonores, les gongs harmonieux, les gongs au son argentin, ceux que l'on enferme dans le coffre et qui rendent un son si puissant que lorsqu'il passe sous les traverses en bambou de la demeure il les fait éclater, que lorsqu'il monte jusqu'aux traverses supérieures il les fait se fêler.

H'NI

Que ceux qui frappent les gongs saisissent les mailloches, battez du tam-tam en mesure, battez comme pour votre seigneur, remplissez les grands tubes à eau. (Au Seigneur Fer) : O ami, ô ami, buvez mon vin de riz, il est sensiblement doux, légèrement acide et peut-être insipide.

SEIGNEUR FER

Cela est bien ainsi, peu importe qu'il soit doux ou acide et que la femme qui l'offre soit laide. (Ainsi il boit, ayant bu il dit) : J'ai suffisamment bu, ô amie, il est temps que je m'en aille. Il est tard, ô amie, il est temps que je retourne.

Disant cela il part, abandonnant à dessein son sabre auprès du foyer.

SEIGNEUR FER

O amie, ô amie, apportez-moi mon sabre que j'ai oublié.

H'NI

O enfants, ô enfants, allez le lui porter.

Les serviteurs vont le lui porter, mais le Seigneur Fer refuse de le prendre.

LES SERVITEURS

O grand'mère, ô grand'mère, il ne veut pas le prendre.

H'NI

Reportez-le lui, enfants, vraiment, il n'accepte pas, il ne l'accepte pas de ces jeunes gens.

LES SERVITEURS

Il veut que vous le lui portiez vous-même.

H'NI

Il m'est pénible de le lui porter moi-même.

Elle va, elle tend le sabre au Seigneur Fer qui feint de ne pouvoir l'atteindre, elle s'approche encore. Aussitôt, le Seigneur Fer la saisit par le bras, la soulève et la jette dans la banne de l'éléphant.

H'NI

O petit frère, petit frère Y'Suh, Y'Sah vous dont la langue de flamme sait dire les paroles qui absolvent, allez

raconter cette affaire à votre beau-frère, de façon que son cœur n'en souffre pas trop, allez apaiser le cœur du grand chef, allez lui dire qu'on m'a attaquée dans ma maison, qu'on m'a attaquée dans ma demeure, dans mes terres, qu'on m'a entravée, qu'on m'a attachée les membres, comme on ligotte les bœufs et les buffles, que des gens me surveillent et que, telle la perruche Hril, on m'a mis un anneau au pied.

Aussitôt, Y'Suh Y'Sah bondissent sur leurs chevaux ; l'un monte le cheval pie semblable à l'écureuil Tshia, l'autre monte la jument pommelée semblable à l'écureuil Kenh, ils vont de plus en plus vite, les pieds de leurs montures font éclater les pierres de trois montagnes, foulent, piétinent, arrachent, détruisent la paillotte de trois grandes provinces ; la violence du galop de leurs chevaux fait tinter leurs grelots comme si on les frappait, comme si on les agitait violemment avec la main.

H'NI

Avec de pareils chevaux jamais ils n'arriveront, jamais ils n'atteindront le but avec de pareilles montures. Que n'ont-ils pris le vigoureux cheval Hung, que ne montent-ils le puissant coursier Hang, au galop si rapide, au pas si allongé.

Y'Suh, Y'Sah, arrivent à l'étang où Damsan est en train de pêcher. Damsan les voyant venir leur dit en plaisantant : « O frères aînés, frères aînés, les gongs sont-ils placés au-dessus du foyer que vous voilà tout émus. Un chef puissant a-t-il pénétré dans la maison d'un chien, a-t-on violé ma propre demeure cette fois-ci ? »

Y'SUH Y'SAH

Nous n'avons pas le temps d'ajouter d'inutiles paroles en ce moment, ô beau frère.

DAMSAN

Par ta cuisse que je touche, par ton bras que je saisis, dis-moi, quelle nouvelle apportes-tu du village.

Y'SUH Y'SAH

De mauvaises nouvelles, notre sœur aînée est prisonnière on l'a enlevée, on a ligotté ses membres comme ceux des bœufs et des buffles, on la surveille comme la perruche Hril, à laquelle on a passé un anneau à la patte.

DAMSAN

Quel est cet audacieux ? Qui a osé passer par-dessus le plus haut des sommets, il ne connaît donc pas Damsan celui-là ? Il ne sait donc pas que je suis un grand chef, le plus puissant parmi ceux qui portent le double turban et la gibecière, il ne sait donc pas que les génies eux-mêmes me connaissent, que je suis réputé plus que la montagne, que nulle princesse, que nul seigneur ne m'ignore, qu'il n'y a personne d'aussi puissant que moi, qu'il n'y a personne de plus fort, de plus riche, de plus valeureux parmi les chefs dont le front est ceint du double turban et qui portent la gibecière ? Ne sait-il pas que c'est moi qui achète tous les gongs renflés, tous les gongs plats et qui paie toutes les dettes des esclaves hommes et femmes. Quel est celui qui a osé braver le foie de tigre, qui

a osé égaler le foie d'ours, quel est celui qui a osé me braver moi. Quel lâche ose se mesurer au vaillant ?

Y'SUH Y'SAH

On raconte que c'est le Seigneur Fer, un grand, un grand chef puissant aux deux turbans et à la gibecière.

DAMSAN

O milliers d'oiseaux Ngiek, tourterelles aux ailes diaprées, mes serviteurs tous ici, abandonnez tout, cela suffit ; on nous a attaqués sur nos terres, dans nos villages, rentrons chez nous, faisons demi-tour, retournons au village. Ici abandonnons nasses et filets sur la rive, laissons ici les vieillards, que les chefs de villages et les hommes valides viennent avec moi chercher qui a traîné le mortier par sa base, qui a tiré les pilons, qui m'a pris ma femme, qui a enlevé son corps comme on enlève sur la poutre une courge qui sèche, qui a pris ma femme sur mes propres genoux. Allons suivons les traces, les empreintes des pieds des chevaux, les crottins d'éléphants nous dirons la route des porteurs de boucliers et de sabres.

Ils partent, leur foule semblable aux hordes de daims grouille comme des fourmis termites et des fourmis noires. Ils atteignent l'esplanade, ils entrent dans le village.

DAMSAN

O enfants, ô enfants, apportez des jarres, amenez des buffles ; faisons le sacrifice de cinq jarres d'alcool et d'une bufflesse stérile pour nos morts, le sacrifice de sept jarres et

d'un buffle pour mon corps, je vais à la recherche de qui a enlevé ma femme.

O Y'Suh, ô Y'Sah, vous dont la parole ardente sait aplanir les difficultés, vous qui savez venir en aide au grand chef, allez appeler les Bihs à l'oreille distendue, les M'Nongs à la large bouche, convoquez ceux de l'est et ceux de l'ouest, ceux qui portent le turban si long que l'extrémité en retombe sur leur épaule, semblable à la queue du singe Hwa, que les arbalètes soient aussi nombreuses que les fourches des branches d'un gros arbre, appelez-les tous, je ne saurais dire combien d'hommes, mais que leur foule couvre la terre, depuis les hommes noirs comme le nuage orageux jusqu'aux hommes bronzés comme le fil noir ; que leur foule grouille semblable aux nappes de fourmis termites et de fourmis noires. O frère aîné ! toi qui vêts une veste de fer, ô frère cadet ! toi qui vêts une cote de mailles, vous qui êtes des garçons adroits, prenez tous les boucliers et les sabres et venez avec moi.

LES GUERRIERS

Où voulez-vous aller, beau-frère ?

DAMSAN

Je vais guerroyer, je vais faire des captures, je vais envahir les terres d'un grand chef.

LES GUERRIERS

Pourquoi n'irions-nous pas ? Allons partons !

Ainsi ils vont, les hommes noirs comme les nuages d'orage, les hommes bronzés comme le fil kbua, ils vont nombreux

comme les fourmis termites, comme les fourmis noires. Ils arrivent aux sources, ensuite à proximité de l'endroit où s'élève le village, le ray à l'orée de la forêt est proprement ratissé, il couvre le haut d'une ondulation du sol tandis que le village s'étale sur une pente plus douce ; on y voit des buffles noirs comme l'aubergine mûre, des bœufs rouges comme l'aubergine non mûre, les maisons y sont dispersées comme des grains de sable dont on aurait jeté une poignée. Aux fontaines l'eau coule sur des pierres plates et polies. C'est là vraiment le village d'un grand chef. Une double palissade l'entoure, le bas en est fait de pieux entrecroisés, le haut est en fer. Au sud elle est bardée d'épines de la liane gung, au nord, d'épines de l'arbre Ngue ngieng. L'extérieur est parsemé de lancettes si serrées qu'une petite aubergine lancée y serait transpercée avant d'avoir pu toucher le sol, les fléchettes y sont aussi nombreuses que les grains de sable, aussi touffues que la fourrure d'un chien, au point qu'un écureuil bondissant serait arrêté dans son élan par les innombrables traits qui le perceraient. La palissade est faite de une et de deux rangées de bambou lé, de une et de deux rangées de bambou meuô, la porte est construite avec trois épaisseurs de forts poteaux.

De l'extérieur, le garçon Damsan voit le Seigneur Fer manger et boire comme à l'occasion d'une grande réjouissance, comme au jour de la grande fête de la nouvelle année. On a fait des hécatombes de porcs et de buffles. Les grands gongs résonnent ; le gros tam-tam gronde, le petit gong kna chante sous les mains habiles qui le font vibrer, les éléphants mâles et femelles se succèdent sans arrêt autour de la terrasse. Les

gongs renflés, les grands gongs plats n'ont pas été dépendus depuis plusieurs nuits. Dans l'intérieur de la maison les lanières de viandes de bœuf et de buffle suspendues pour sécher au-dessus du foyer obstruent la lumière ; les bols de cuivre couvrent le parquet et il ne reste plus de place pour en déposer un seul. Le garçon Damsan pénètre dans la maison, s'insinue dans la foule, regarde, écoute et repart. En traversant l'avancée, il fracasse au passage, d'un seul coup de coupe-coupe, les grands tubes de bambou remplis d'eau qui s'effondrent à grand bruit. Inquiet, le Seigneur Fer se tourne vers l'entrée et dit : Veillez bien, ô enfants ! veillez bien l'ennemi Damsan.

Les serviteurs sortent et regardent du haut de l'avancée : « Bo'eh, grand chef, l'ennemi est là sûrement, on a fracassé les grands tubes à eau. »

DAMSAN

Hé mon allié, hé mon allié, ouvre la porte, le soleil darde ses rayons sur mon visage.

LE SEIGNEUR FER

Allez voir, allez voir, enfants. Si ce sont de paisibles étrangers, ouvrez la porte, si ce sont des étrangers hostiles, barriadez-la solidement.

Ainsi les serviteurs vont voir : « Bo'eh, grand chef, ce sont des ennemis certainement. »

LE SEIGNEUR FER

Les ennemis, que font-ils, que sont-ils ?

LES SERVITEURS

Ils portent une serviette nouée à la ceinture, un turban ourlé entoure leur tête, comme sont les serviteurs de chef. Leurs boucliers frémissent, ils sont ronds comme la tête de la chouette. Leurs sabres étincellent comme le soleil. Ils ont posé leurs armes, leurs corps sont aussi nus que le concombre. Ils sont immobiles comme l'écureuil musqué ; ma vue se trouble, j'y vois double ! j'y vois triple !

DAMSAN

O mon ami débarre ta porte.

LE SEIGNEUR FER

Ici, ici chien noir, viens manger les fonds de marmites du riz cuit par les femmes de ma maison.

DAMSAN

Poussez, enfants, poussez ferme la palissade.

Aussitôt, tous les assaillants poussent ensemble mais ils ne parviennent pas à l'ébranler, ses beaux-frères poussent à leur tour et ne réussissent pas mieux.

DAMSAN (à ses beaux-frères)

O Y'Suh, ô Y'Sah à la parole ardente, vous qui savez aplanir les difficultés auxquelles se heurte un grand chef, faites encore un effort et abattez cette palissade.

Y'SUH Y'SAH

Bo'eh ! beau-frère, nous ne pouvons, battez-nous à nous rendre malades, frappez-nous à mort, abandonnez-nous s'il le

faut, mais ne nous ordonnez pas d'abattre cette palissade, nous ne le pouvons.

DAMSAN

O frère aîné vêtu d'une cuirasse, ô frère cadet vêtu d'une cotte de mailles, superbes jeunes gens qui jeunes êtes déjà chefs puissants, abattez cette palissade.

LES FRÈRES

Nous essayons en vain, c'est à en mourir de honte tuez-nous, abandonnez-nous comme une chose que l'on égare, nous ne pouvons abattre cette palissade.

DAMSAN

Pourquoi ne pouvez-vous pas, maudits gamins dont les excréments ne rempliraient pas un tube de bambou lé, dont les testicules mis en bouillie ne rempliraient pas un tube de bambou meuô, vous qui ne sauriez tenir tête à des enfants, vous qui êtes indignes d'être de jeunes guerriers, il faut donc que j'y aille moi-même.

Il pousse, et aussitôt la palissade s'effondre ; par la brèche la foule des assaillants pénètre compacte et semblable aux hordes de daims, semblable à une coulée de fourmis termites et de fourmis noires.

L'avant de la terrasse du Seigneur Fer est taillé en forme de lune croissante, le sommet de l'escalier est sculpté en bec de tourterelle, insignes de la maison d'un grand chef. Cet escalier d'une seule pièce s'étale comme une natte ; sans arrêt des gens montent et descendent, sans arrêt montent et descendent

des porteurs de jarres et le large escalier permettrait encore le passage à deux fois plus de monde et sans les gêner, à un plus grand nombre encore de porteurs de jarres.

DAMSAN (A Seigneur Fer)

O mon ami, ô mon ami, descends donc, nous te couperons proprement la tête.

SEIGNEUR FER

O mon ami, ô mon ami, je ne puis, mes mains sont occupées par les seins de ta femme.

DAMSAN

O mon ami, descends donc, pourquoi ne descends-tu pas ? je vais prendre ta terrasse pour en faire des écuelles, avec ton échelle je ferai les fibres du briquet qui me servira à flamber ta maison, ô mon allié.

LE SEIGNEUR FER

« Assez ami, assez, je descends. »

Et il prend son bouclier et son sabre (il feint d'avoir peur).
« O ami ne me tue pas sitôt que je serai descendu. Je descends, mais j'ai peur que tu me tues aussitôt descendu. »

DAMSAN

Pourquoi te tuerais-je aussitôt descendu. Pas plus qu'une truie sur le sol je ne te tuerais.

SEIGNEUR FER

J'ai peur que tu me tues aussitôt descendu.

DAMSAN

Pourquoi te tuerais-je aussitôt descendu. Pas plus qu'un buffle sur la route je ne te tueraï.

Le Seigneur Fer paraît, son bouclier est rond comme la tête de la chouette, son sabre est semblable au silure ; sa démarche est celle d'un génie. Des franges multicolores ornent sa ceinture, à sa veste brillent plusieurs rangées de boutons. Il va de l'avant à l'arrière de la maison, la tête baissée, l'air soucieux il descend l'escalier en s'arrêtant à chaque marche. La foule compacte comme le brouillard du matin attend anxieuse.

DAMSAN

Agite ton bouclier, ô mon allié.

Et le Seigneur Fer agite son bouclier et commence les pas et voltes de combat.

DAMSAN

Kroh, kroh, ton bouclier fait le bruit du fruit sec de l'éian. En l'agitant si mal, qui imites-tu ?

LE SEIGNEUR FER

Qui j'imite ? Mon oncle maternel, j'imite.

DAMSAN

Pourquoi ton oncle maternel faisait-il ainsi ?

LE SEIGNEUR FER

Et aussi mon oncle paternel lorsque tous deux combattaient.

DAMSAN

Allons ami, agite ton bouclier.

Il attaque, il brandit son bouclier en une attaque en avant, il franchit l'espace d'un canton de paillettes, en une feinte en arrière, il franchit une ère de bambou meuô, il évolue vers l'ouest, il évolue vers l'est. Et Seigneur Fer en sautillant le suit hâtivement sur le terrain ouest, hâtivement sur le terrain est. Au moment propice il envoie son sabre et tranche un lasso en peau de buffle.

DAMSAN

Pourquoi donc tranches-tu ce lasso en peau de buffle, et mon jarret à quoi le réserves-tu ?

C'est alors que de loin H'Ni lui lance une chique de bétel. Avec sa bouche il la happe au passage. Il mâche le bétel. Le bétel mâché, il sent croître son ardeur. Il brandit son bouclier très haut à bout de bras et le bruit des plaques d'airain est semblable au rugissement de la bourrasque, il agite son bouclier au ras du sol et le déplacement d'air fait un tourbillon qui brise et renverse une hutte de ray, et l'anneau de cuivre de son sabre vibre et l'anneau de bronze carillonne.

DAMSAN

Hé mon allié, fuis donc, je te poursuis.

Agiles ils évoluent sur le terrain de l'ouest, agiles ils évoluent sur le terrain de l'est. Damsan lance son coup de sabre,

atteint Seigneur Fer au mollet et ne voit pas de blessure. Surpris et las, il ferme les yeux, il somnole tout en poursuivant, il entend comme en rêve et voit l'Ancêtre céleste.

DAMSAN

Bo'eh ! grand-père, je meurs, j'ai frappé et l'arme n'a pas pénétré.

L'ANCÊTRE CÉLESTE

C'est cela même, petit-fils, mais prends un court pilon à riz et frappe à hauteur de l'oreille.

Il reprend conscience, saisit au passage un pilon à riz et lance son coup à hauteur de l'oreille Ghang, rrrang ! l'armure se brise avec fracas. Son ennemi fuit aussitôt, tourne autour d'une étable à porcs, Damsan disperse l'étable à porcs, il se réfugie derrière une étable à buffles, Damsan broie l'étable à buffles, en un grand bruit son adversaire s'effondre.

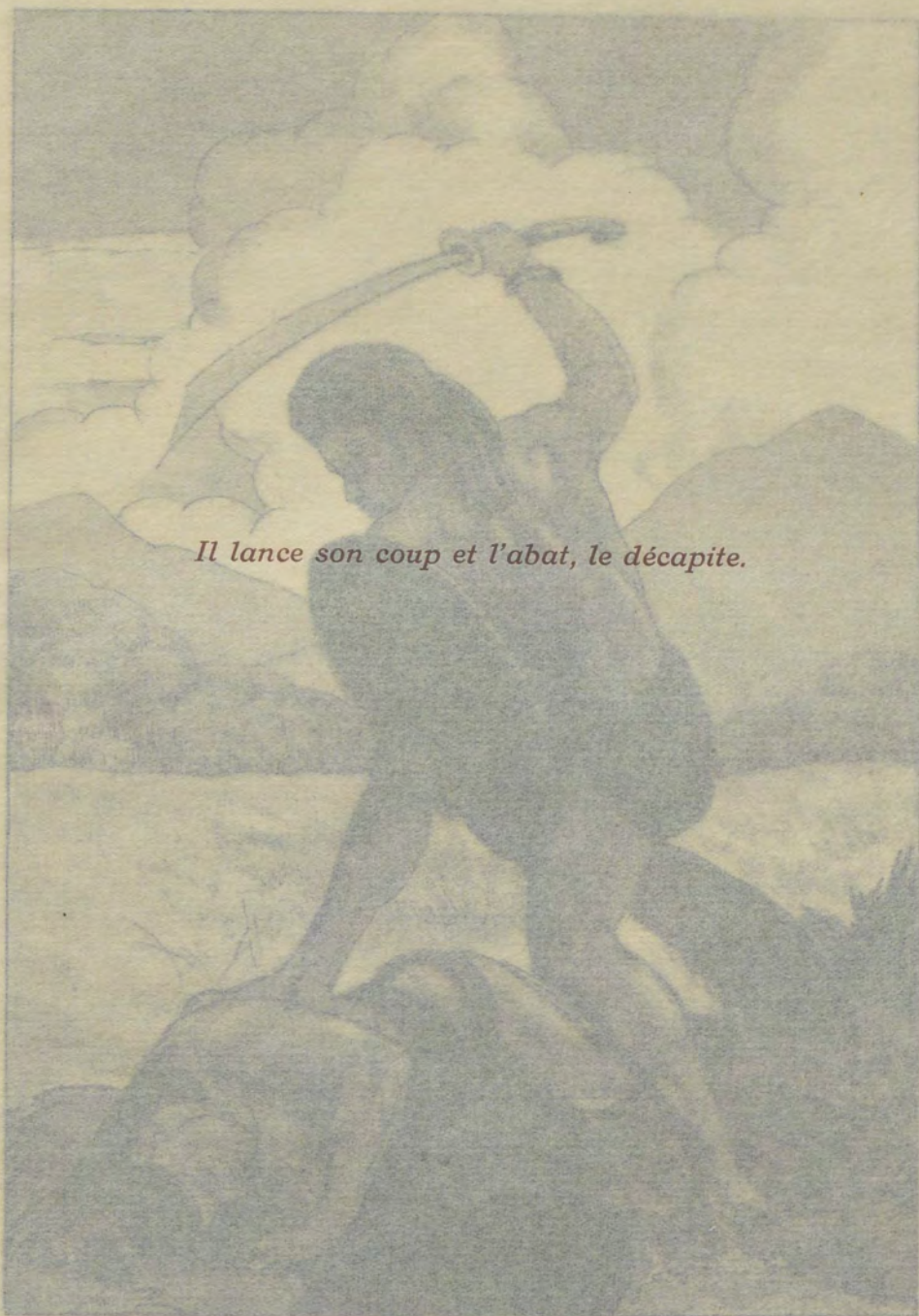
SEIGNEUR FER

O ami, ô ami, épargne-moi, je te ferai le sacrifice d'un porc, je te donnerai des éléphants.

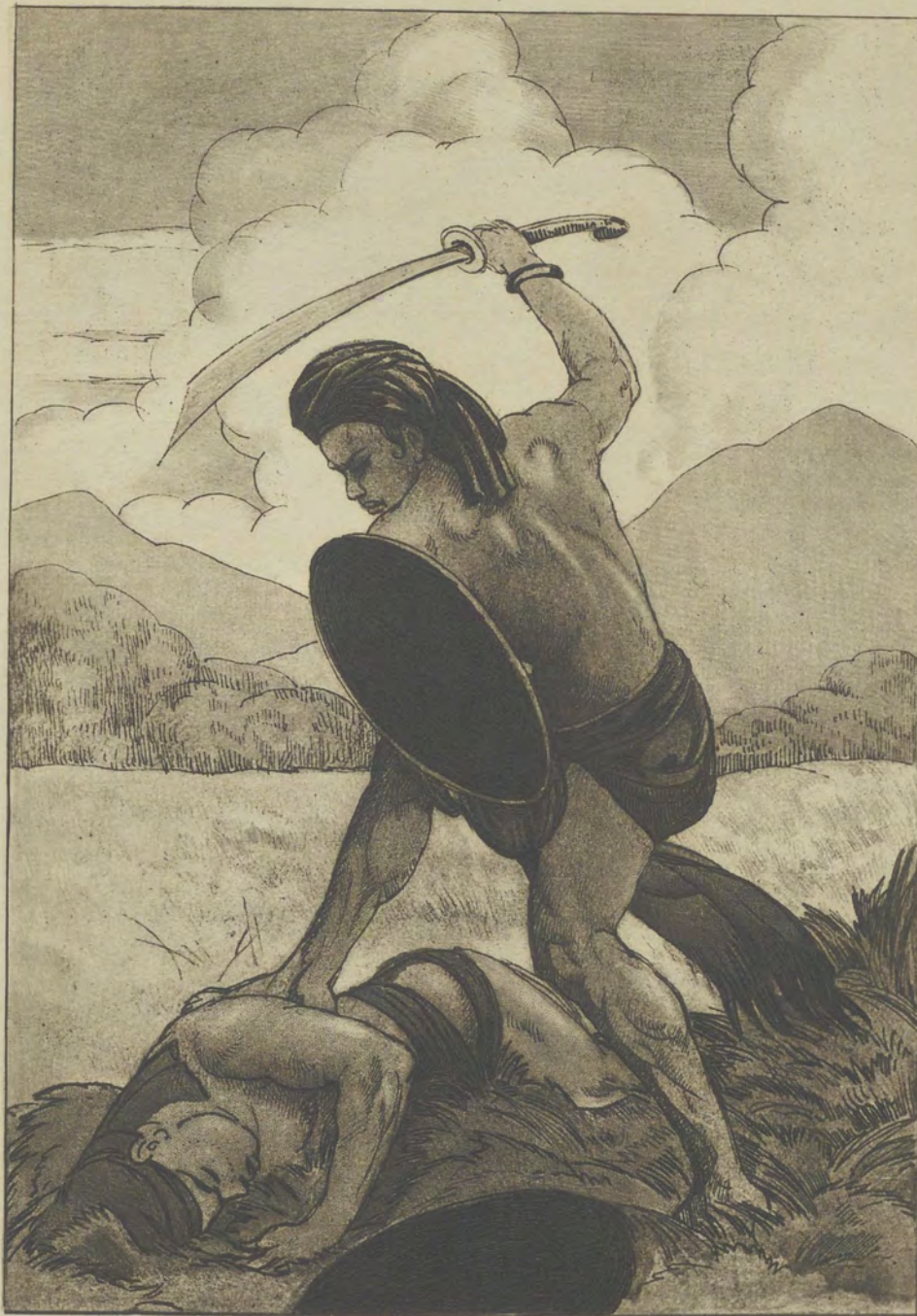
DAMSAN

Quoi ? tu me feras le sacrifice d'un buffle quand tu as enlevé ma femme presque entre mes jambes. Je te perce.

Il lance son coup et l'abat, le décapite et expose la tête au bout d'une pique sur la route.



Il lance son coup et l'abat, le décapite.



DAMSAN

O milliers d'oiseaux ngiek, tourterelles moirées, ses serviteurs, venez tous votre maître est mort, venez avec moi.

Il va de maison en maison heurtant à chacune d'elle, et les habitants sortent en foule.

LES HABITANTS

Pourquoi n'irions-nous pas, notre chef est mort, son corps est déjà en putréfaction, attendez, attendez, ô oncle, laissez-moi prendre de la viande de porc avant.

DAMSAN

O milliers d'oiseaux ngiek, tourterelles aux ailes diaprées, ses serviteurs, tous venez.

LES HABITANTS

Pourquoi n'irions-nous pas? L'herbe, les lianes, la paillette envahissent déjà le village et notre grand chef est mort.

Ils s'en vont, retournent au village aussi nombreux que les daims d'une horde, grouillant comme des fourmis termites, comme des fourmis noires.

Ils arrivent au village.

DAMSAN

O enfants, ô enfants, allez chercher les jarres de vin de riz, des bœufs et des buffles. Cinq jarres de vin de riz et cinq bufflesses stériles pour remercier nos morts de m'avoir permis de vaincre un ennemi, de capturer ses gens, de fouler

son territoire. Faisons pour les génies le sacrifice de sept jarres et de sept buffles, de sept jarres et de sept bœufs, de sept jarres et de sept porcs, de sept jarres et de sept porcs châtrés. Ainsi les génies me seront favorables, ainsi ils nous protégeront, ainsi ils nous feront aussi grands que le grand fleuve, aussi grands que les grands arbres, personne ne sera semblable à nous, personne ne nous égalera. O frères cadets dans la maison, génies du village, mes parents, venez ici, nous allons manger et boire en une grande réjouissance, une fête aussi importante que celle de la nouvelle année. Frappez des gongs, faites gronder le tam-tam, que sous vos mains habiles le petit gong knah ko'k chante harmonieusement, que les éléphants demeurent autour de la terrasse, que les grands gongs demeurent constamment suspendus, que les lanières de viande obstruent la lumière, que les bols de cuivre encombrant la maison.

LES DOMESTIQUES

Quels gongs faut-il frapper, ô grand-père ?

DAMSAN

Frappez les gongs harmonieux, frappez les gongs au son argentin, prenez dans la hotte les grelots sonores, que leur tintement emplisse la maison, que le flot d'harmonie brise les traverses inférieures, qu'il s'élève et fasse éclater les traverses supérieures pour s'épandre au loin. La femelle du rhinocéros, la femelle de l'éléphant, occupées à allaiter leurs petits, écoutent attentives. Les grenouilles sous la maison, ou au milieu de l'esplanade cessent de coasser ; tous écoutent les échos de

cette grande fête, de cette fête aussi importante que celle de la nouvelle année.

Les gens disent que la génération même de leurs oncles n'en a vu de pareille, ils disent que le garçon Damsan est le chef le plus puissant qui a le plus de gongs renflés et de gongs plats, le plus d'éléphants, le plus d'esclaves, le chef aussi puissant qu'un génie, connu comme la montagne, connu de l'est à l'ouest, le grand chef aux deux turbans et à la gibecière.

On boit du matin au soir et du soir au matin, sans savoir quand finit le jour, sans savoir quand finit la nuit ; au-dessous de la maison la terre est tellement détrempée par l'eau des jarres épuisées, que les anguilles et les vers de terre surgissent du sol comme aux jours de grandes pluies, que les cobras sont noyés dans leur trou. Les jarres épuisées sont aussitôt remplacées et le bruit des conversations est semblable au grondement d'un torrent. Le garçon Damsan ne cesse de boire sans en être indisposé, ne cesse de manger sans être rassasié, ne cesse de parler sans être fatigué et sans épuiser jamais le sujet de ses discours. Personne n'est semblable à lui ; de l'ouest à l'est personne ne l'égale.

CHAPITRE VIII
LE SACRILÈGE

Le garçon Damsan demeure un jour, repose une nuit, reste un soir, demeure un matin et dit :

DAMSAN

O Y'Suh, ô Y'Sah, vous dont la parole ardente sait apaiser les conflits, vous qui savez venir en aide au grand chef, ô Y'Blim du village Blô, ô Y'Blô du village Blang, Su du village Hoh, pays des beaux jeunes hommes, venez tous.

Y'SUH Y'SAH

Pourquoi nous appelles-tu, ô grand oncle, ô grand oncle pourquoi nous veux-tu ?

DAMSAN

Je ne vous appelle pas pour une expédition lointaine, je ne vous appelle pas pour une affaire quelconque. Nous allons abattre des arbres M'Ruah, des arbres Ktu pour faire des arcs et des crosses d'arbalète, nous allons chercher du rotin en pays M'Nong.

Y'SUH Y'SAH

Pourquoi n'irions-nous pas ? Quelle forêt allons-nous explorer, quelle route allons-nous prendre ?

Ils partent, cent l'accompagnent, mille l'accompagnent, portant sur l'épaule haches et coupe-coupes. Du matin au soir, du soir au matin, ils explorent la forêt épaisse, ils explorent la forêt clairière.

DAMSAN

Bo'eh ! enfants, prenons cette forêt-ci, fauchez, coupez, abattez. Mais, quel est cet arbre ?

LES SERVITEURS

Cet arbre est l'arbre S'muk, l'arbre S'mun, celui dont on ne peut voir ni le pied ni la tête, l'arbre génie, par qui H'Ni et H'Bhi furent riches et puissantes. C'est l'arbre que l'on voit à l'est de leur maison, il y en a un autre à l'ouest de leur terrasse. C'est l'arbre génie, l'arbre qui fit puissantes H'Ni et H'Bhi.

Son pied plonge dans l'eau du ravin, son tronc jaillit du gouffre pour en atteindre les bords ; aucun arbre n'est aussi touffu, aussi feuillu. Il faut marcher un an pour en faire le tour, il faut un mois pour parcourir l'une de ses branches et en atteindre l'extrémité. Chacune de ses feuilles a la longueur de la foulée d'un cheval au galop. Son pied s'enfonce dans l'eau du gouffre, son tronc s'élance et en atteint les bords, sa tête domine celle de tous les autres arbres pour s'élever jusqu'au ciel. Son pied s'enfonce dans le gouffre, son tronc jaillit vers le ciel, c'est l'arbre précieux, l'arbre éternel, l'arbre de toujours. L'Ancêtre céleste en a planté les racines et buté le tronc ; sa croissance fait éclater la terre, sa nature est de grandir toujours. Arbre touffu, arbre à l'immense ramure, arbre qui sait

céder au vent et se redresser plus fort, arbre de l'abîme, arbre du gouffre, arbre dont on ne peut savoir de quel côté il tombera quand on veut l'abattre, arbre génie.

DAMSAN

Hé bien, abattons-le. Que ceux dont les haches sont ébréchées et les coupe-coupes émoussés aillent les reforger et les aiguïser.

H'Ni et H'Bhi au village attendent Damsan en vain, elles désespèrent de le revoir, elles le croient perdu à jamais. Elles l'ont attendu durant toutes les lunes d'une année.

H'NI et H'BHI

O Y Dhing, ô Y Ling, allez chercher les éléphants.

LES DOMESTIQUES

O Y Jut qui mange du bambou lé, ô Y Dé qui mange du bambou meuô, tes maîtresses H'Ni et H'Bhi veulent aller à la recherche de Damsan qui est parti récolter des lianes de rotin guol et des bananiers sauvages. Depuis lors bien des lunes ont décru, une autre année est venue, de nouvelles cigales ont chanté un chant nouveau.

H'NI et H'BHI

O milliers d'oiseaux ngiek, tourterelles diaprées, ô tous mes serviteurs, allons à la recherche de Damsan, peut-être

erre-t-il en forêt, égaré, perdu dans les marais depuis les lunes d'une année entière.

LES DOMESTIQUES

Partons, grand'mère.

Ainsi elles vont, deux domestiques les précèdent, ainsi que trois autres qui savent dire la loi; cent autres les suivent, avec tous les parents dans le village au nombre de mille. Elles vont, elles s'engagent dans la forêt profonde, dans la forêt épaisse, au hasard, indécises comme vont les feuilles emportées par le vent. Elles reposent la nuit. Elles repartent le jour. Elles atteignent enfin le campement de Damsan. Elles voient frémir l'arbre qu'il veut abattre.

H'NI et H'BHI

O époux, ô époux, pourquoi fais-tu cela ? Cet arbre est un S'muk semblable à celui qui est à l'est de notre maison, semblable à celui qui est à l'ouest de notre terrasse, cet arbre qui fut notre aïeul depuis l'antiquité, qui fut notre aïeul depuis toujours, quelle grêle de coups de hache s'abat sur lui ! O Damsan ! tu vas nous faire mourir, fais-lui l'offrande d'un cœur de bœuf sur un plateau, d'un cœur de buffle dans une coupe, fais les libations avec une jarre tuk et une jarre tang de vin de riz. Tu oses demeurer ? nous, nous partons.

Et H'Ni et H'Bhi observent Damsan. Pour abattre cet arbre lui et les hommes de sa suite se réjouissent comme pour

la fête de l'année nouvelle, ils boivent le vin de riz et consomment la chair d'un porc et d'un buffle.

DAMSAN

O enfants, ô enfants, creusez au-dessous comme les porcs fouillent le sol, accordez vos efforts, frappez-le comme les chèvres se choquent, frappez tous ensemble, que l'éclat de vos haches soit plus éblouissant que celui de l'éclair dans la nuit.

LES SERVITEURS

O grand-père, grand-père, son pied plonge dans l'eau, son tronc s'élanche hors du ravin, voudra-t-il s'abattre, ne le voudra-t-il pas ? son pied dans l'eau et sa tête dans le ciel. Il oscille, il veut tomber.

DAMSAN

Oui l'arbre chancelle, il veut s'abattre, mais il n'est pas suffisamment entaillé dans le bas, creusez cet endroit-là comme les porcs fouillent le sol, frappez-le ensemble, frappez-le comme les chèvres se choquent, que le fer de vos haches étincelle comme l'éclair dans la nuit.

A l'aide de chandelles de cire et de torches de résine, Damsan éclaire la blessure profonde dans laquelle plongent les haches pour abattre le colosse.

L'arbre oscille lentement, l'arbre frémit de sa base aux plus petites branches de sa ramure. H'Ni et H'Bhi affolées tournent en rond autour de l'arbre et l'arbre lentement tourne au-dessus d'elles. « Fuyez ! » leur crie Damsan. Elles fuient

vers l'ouest, l'arbre se penche à l'ouest, elles fuient vers l'est, l'arbre se penche vers l'est, elles fuient dans la direction du pays des M'Nongs et l'arbre penche dans la direction des M'Nongs, elles fuient dans la direction du pays des Bihs et l'arbre penche dans la direction du pays des Bihs, elles fuient dans la direction du pays des Adhams et l'arbre penche dans la direction du pays des Adhams. Damsan leur crie : « O H'Ni, ô H'Bhi, fuyez par la route du village. » H'Ni et H'Bhi échelonnées fuient éperduement par la route du village, elles ôtent leur veste, elles relèvent leur jupe qui les gêne, l'arbre les suit.

H'NI

O sœur aînée je n'en puis plus.

H'BHI

Soutenons-nous, accordons nos pas.

La traîne de leur jupe se déroule et tous les objets qu'elle enserrait, l'étui à chaux, les noix d'arec, le bétel s'éparpillent sur le sol. Plus elles s'approchent du village, plus l'arbre penche sur elles, comme elles atteignent leur maison un grondement terrifiant emplît l'air et couvre la terre. L'arbre s'abat, abat d'autres arbres qui en abattent d'autres et ainsi jusqu'au pays lointain la grande forêt est abattue. L'air fouetté par les branches fuit en un ouragan qui soulève tout sur son passage, arrache les robes, les vestes de H'Ni et H'Bhi, les laisse nues, haletantes, abattues, mortes, l'une au milieu de la maison, l'autre en travers de la porte de son alcôve.

Et les enfants sans arrêt accourent regarder les grandes

sœurs abattues par l'arbre et qui demeurent sans souffle comme des noyées, comme ceux auxquels la forêt a ravi le souffle.

LES ENFANTS

Mortes! Mortes! C'est bien vrai elles sont mortes nos sœurs aînées et maintenant nous voilà seuls.

Le garçon Damsan arrive en courant, son chignon s'est déroulé, il le laisse tel, son turban est déroulé, peu lui importe. Il a ramassé au passage les jupes et les vestes qui gisaient sur le sol, il court et courant se lamente. Il arrive à la maison, voit H'Ni étendue au milieu, il la prend et la porte au fond de la maison, il voit H'Bhi étendue en travers de la porte de son alcôve, il la prend également, il les tient toutes deux. Sur l'une de ses cuisses repose la tête de H'Ni et sur l'autre la tête de H'Bhi. Il aperçoit les serviteurs qui préparent les funérailles.

DAMSAN

O milliers d'oiseaux ngiek, tourterelles aux ailes diaprées, mes serviteurs, pourquoi vous hâtez-vous de sculpter les statues mortuaires et de creuser des cercueils. Laissez cela, je vais m'absenter, attendez mon retour. Je vais consulter les génies de la terre et de l'eau, l'Ancêtre céleste qui est généreux, l'Ancêtre céleste qui est compatissant, pour qu'il me rende celles qui cuisaient mon riz, qui préparaient mes aliments, qui tissaient mes vêtements. O petits éperviers, ô habitants du village, ô mes parents, remplissez de gongs l'avant de la maison, rem-

plissez de gongs plats toute une travée, aidez-vous pour veiller les mortes; H'Ni, H'Bhi, mortes comme la plante de paddy que l'eau recouvre, mortes comme l'herbe sèche, les revenants, les sorciers les ont prises. Conviez tout le monde, donnez à manger et à boire comme pour la fête de l'année nouvelle, que cela se dise jusque chez les génies, que cela se sache jusque sur la montagne, que la nouvelle se répande de l'est à l'ouest, qu'elle parvienne aux Laotiens et qu'ils amènent des bœufs, qu'elle parvienne jusqu'à la tribu des Blos et à la tribu des Epan et qu'ils apportent des porcs et des jarres de vin de riz, frappez des gongs renflés et battez du tam-tam, que des mains exercées fassent chanter l'harmonieux petit gong knah ko'k, que les éléphants mâles et femelles ne cessent de se ranger autour de la terrasse, que les gongs renflés et les gongs plats ne cessent d'être suspendus.

Y'SUH Y'SAH

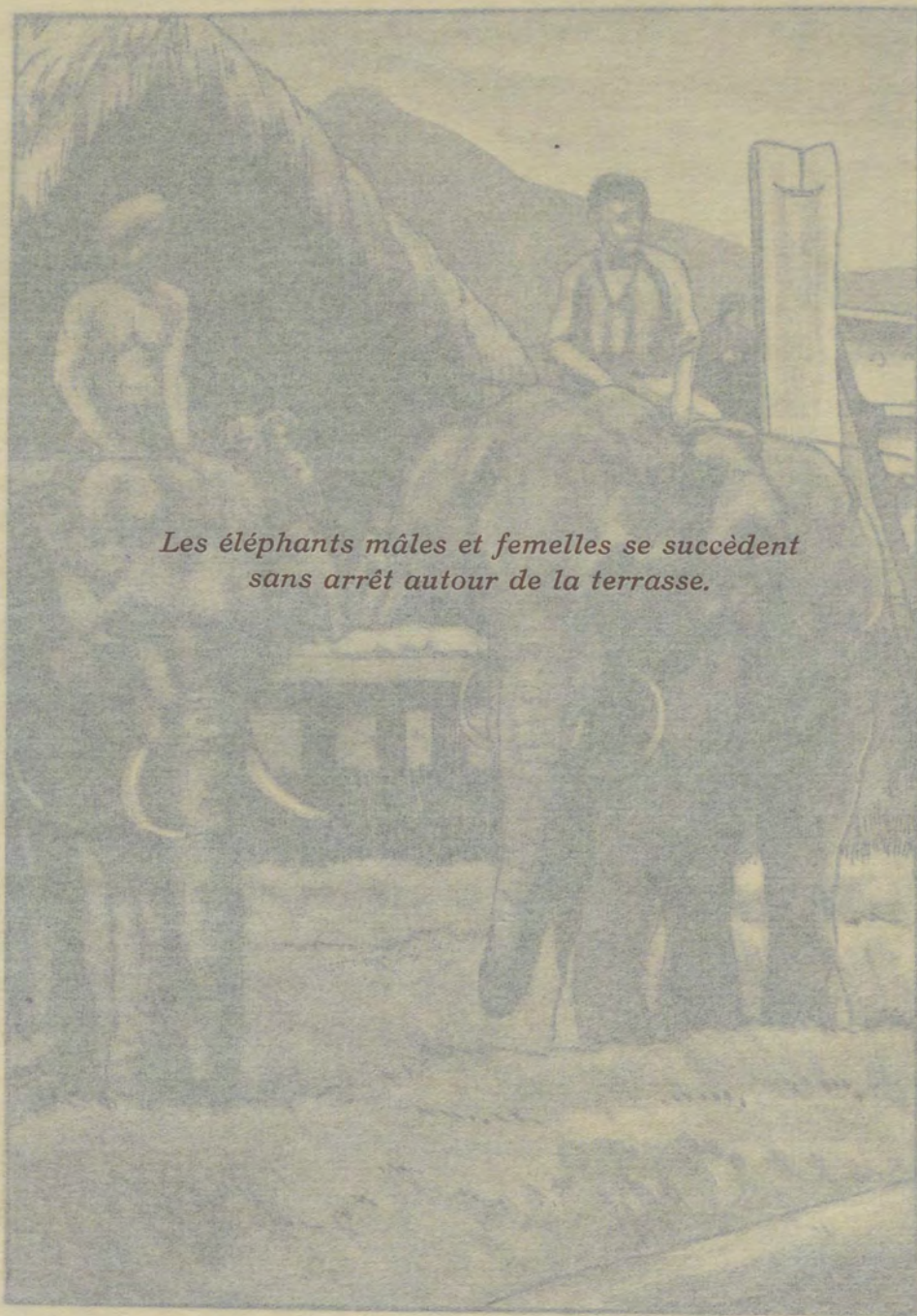
O beau-frère, ô beau-frère où allez-vous ?

DAMSAN

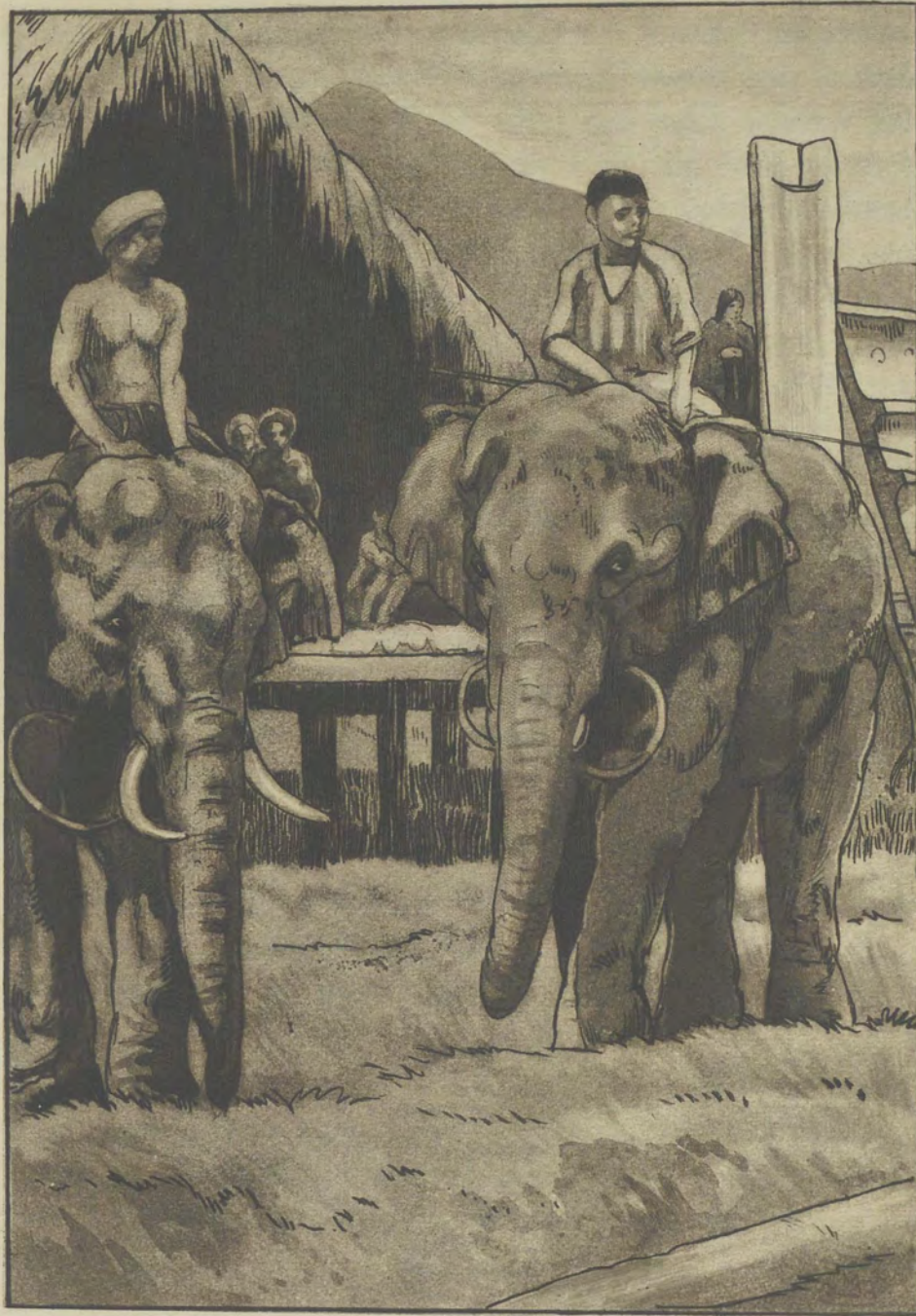
Je vais dire ma peine au génie de l'eau, je vais pleurer ma douleur au génie de la terre, je vais là-haut trouver l'An-cêtre céleste.

LAMENTATIONS DE DAMSAN

O grand-père, ô grand-père, ouvre ta porte close, ouvre ta porte de fer, regarde bien, porte tes regards sur le garçon Damsan, vois ses larmes abondantes, elles remplissent un bol à fleurs, elles remplissent un bol à couvercle, regarde, mes



*Les éléphants mâles et femelles se succèdent
sans arrêt autour de la terrasse.*



larmes coulent nombreuses jusqu'à la natte qu'elles arrosent ;
ô grand-père, ô elle est morte vraiment ma femme qui cuisait
mon riz, ma femme qui apprêtait mes aliments, ma femme
qui tissait mes vêtements. C'est vous qui jadis m'avez fait
demeurer chez elle, c'est vous qui en avez fait mon épouse,
qui avez accordé les gongs, qui avez fondu dans le même creuset
la laque et la résine, c'est vous qui avez mis la bride au cheval
fougueux, vous qui avez passé le lasso au nez du buffle in-
dompté ; tous deux, l'homme et la femme vous nous avez
contraints. Moi je ne désirais pas cela, je n'acceptai pas et vous
m'avez menacé de me faire l'esclave de H'Ni et H'Bhi, l'esclave
qui balait les crottins de ses chevaux, de ses bœufs et de
ses éléphants. C'est vous qui m'avez promis si je consentais
à venir chez H'Ni et H'Bhi, de devenir un grand
chef ayant beaucoup de gongs renflés et de gongs plats.
Et maintenant que j'ai les gongs renflés et les gongs
plats, maintenant que j'ai des esclaves hommes et femmes
dites qui cuira mon riz, qui préparera mes aliments, qui
tissera mes vêtements ?

L'ANCÊTRE CÉLESTE

O petit-fils, ô petit-fils, prends le suc de la fleur de l'arbre
Kpo et le suc de la fleur de l'arbre Kpul macérées depuis
trois ans, frictionne-les avec pendant trois matins.

DAMSAN

Pourquoi ferais-je cela inutilement, la mort les a déjà prises,
elles ne peuvent se relever, leur corps est décomposé, comment
pourraient-elles revivre ? Comment pourraient-elles revenir à

la vie comme je le désire avec leur figure de jadis avec leur corps d'autrefois qu'elles savaient avec tant de grâce enserrer dans leur jupe ?

L'ANCÊTRE CÉLESTE

Tu prendras ensuite de l'ail que tu mâcheras et leur souffleras dans l'oreille, mâche aussi la racine de la plante éia et projette-la sur la terrasse, alors elles reviendront à la vie, elles seront vivantes. H'Ni et H'Bhi, qui maintenant sont étendues mortes, décomposées comme le riz que l'eau recouvre, mortes comme l'herbe sèche, mortes comme si les sorciers et les revenants leur avaient ravi le souffle.

Damsan revient échevelé, désireux de mourir aussi, il regrette les mortes, il est inconsolable. Il revoit la maison, il revoit le village, il revoit ceux qui frappent les gongs et qui frappent le tam-tam, il entend chanter le petit gong knah hlong, il voit les éléphants qui, sans arrêt, se succèdent autour de la terrasse, il voit la multitude des voisins manger et boire comme pour la fête de l'année nouvelle, il voit ceux qui sont venus veiller les mortes et aider pour la cérémonie funèbre, il voit la multitude de ceux qui, de nuit et de jour, ne cessent d'arriver, si nombreux qu'au-dessus d'eux le blanc reflet de leurs lances et des lames de leurs sabres est semblable à celui d'une vaste étendue de paillottes en fleur et il se demande si c'est bien vrai que ce soient là des préparatifs mortuaires.

DAMSAN

Ma femme est morte comme le paddy fauché, son corps

est mort que les génies me donnèrent pour être un chef puissant, un grand chef au double turban et à la gibecière ; j'ai suivi les conseils de l'Ancêtre céleste et moi, feuille de banian, je me suis attaché à la feuille de banian. Donnez-moi le pouvoir de l'Ancêtre céleste pour que ma femme revive, qu'elle ressuscite pour manger le foie de bœuf dans un plateau, le foie de buffle dans une coupe, pour qu'elle boive le vin de riz d'une jarre tuk, le vin de riz d'une jarre tang au tube unique.

O H'Ni, ô H'Bhi pourquoi dormir, levez-vous. Pourquoi ne vous éveillez-vous pas, pourquoi le sommeil de l'oubli persiste-t-il dans vos yeux ? Voyez, les jarres tuk et les jarres tang se succèdent sans arrêt, sans relâche les buffles et les bœufs sont conduits à l'abattage, des bœufs à pleine écurie, des buffles par cinquantaines. O sœurs, ô sœurs réveillez-vous, les poulets sont là par pleines cages, les bœufs par troupeaux et les buffles par cinquantaines !

Ainsi H'Ni et H'Bhi s'éveillent. D'abord elles tressaillent puis s'éveillent en sursaut, se lèvent brusquement, en hâte se lavent les mains dans des marmites à eau et la figure dans des bols en bronze.

H'NI et H'BHI

O frères aînés, ô frères aînés pourquoi ces larmes, cessez ces pleurs, pourquoi ces lamentations à notre sujet, vous paraissez avoir pleuré sans cesse, pleuré sans relâche de jour et de nuit, de nuit et de jour. Nous dormions, nous avons dormi plus que d'habitude, plus qu'il n'est possible de dormir mais

pourquoi ces tentures, pourquoi ces étoffes précieuses tout
autour de nous ?

DAMSAN

Elles vivent, ô enfants ! Elles vivent !

Allez chercher des bœufs et des buffles, allez chercher
des jarres de vin de riz. Faites chanter les gongs, faites gronder
le tam-tam. Que des mains habiles fassent vibrer le petit gong
knah keuk au son argentin. Frappez Dam Bur le tam-tam
génie dont le grondement couvre celui du tonnerre. Frappez !
Car elles vivent H'Ni et H'Bhi qui me furent données par
l'Ancêtre céleste pour devenir un grand chef puissant portant
double turban et la gibecière.

CHAPITRE IX
LA MORT DE DAMSAN

Ainsi il demeure un jour, repose une nuit, reste un soir,
un matin.

DAMSAN

O H'Ni, ô H'Bhi, je pars, ne soyez pas inquiètes à mon
sujet.

H'NI

O Nué, ô Nué, où vas-tu encore ?

DAMSAN

Je m'en vais dans la région lointaine, je m'en vais dans
la forêt sans fin, je me reposerai la nuit, je marcherai le jour.

H'NI

O Nué, ô Nué, pourquoi donc veux-tu partir encore ?
Si tu veux des gongs renflés n'en as-tu pas à la maison, si
tu veux des gongs plats n'en as-tu pas à la maison par cen-
taines ?

DAMSAN

Pourquoi voudrais-je des gongs renflés, pourquoi vou-
drais-je des gongs plats. On dit des génies à la montagne, de
l'ouest à l'est que le « Précieux Soleil » est une femme splen-

dide, au mollet rond, qui revêt une jupe éblouissante et qui atteint la perfection. Je la veux. Ne sois pas inquiète, je marcherai dix jours, je dormirai cinq nuits, je chercherai tout une lune.

Il part, il arrive chez son ami Tang Mang.

TANG MANG

O frère aîné, ô frère aîné, ainsi quelle affaire t'amène ?

DAMSAN

Bo'eh ! petit frère j'ai envie de légumes et je viens me reposer. J'ai envie de riz et je viens en manger, j'ai envie de vin et de riz et je viens en boire, j'ai envie de la liane pampil et je viens la cueillir, j'ai envie de viande de bœuf et de viande de buffle et je viens en manger.

TANG MANG

Voici du riz cuit, voici un poulet rôti, voici la jarre de vin et maintenant causons de ton affaire. Pour quelle affaire pars-tu ainsi en hâte, ô frère aîné ?

DAMSAN

Pourquoi me hâterais-je, ô petit frère ? Je veux aller prendre le « Précieux Soleil ». Tu demeures près de la forêt que l'on doit traverser, tu connais la piste que suivent ses bœufs et ses buffles...

TANG MANG

Bo'eh ! frère aîné, je ne suis qu'un garçon qui ne connais pas la forêt, une femme qui ignore la route des rhinocéros et des éléphants et ne sais où ils gisent.

DAMSAN

Je te demandes si tu connais, parce que tu demeures près de la forêt, parce que tu en es le plus proche entre l'ouest et l'est. Allons ! viens petit frère, guide-moi jusqu'aux écuries de ses bœufs et buffles, aide-moi à y parvenir, véritablement, ô mon parent, conduis-moi au but.

Ainsi ils vont. Ils marchent dix jours, ils reposent cinq nuits, ils vont tout une lune. Le bruit de leurs grelots est semblable à la voix du grand fleuve, semblable à la respiration de la mer, le fracas de la galopade de leurs chevaux plane au-dessus de tout. Ils arrivent au village de Dam Par Khouey. Les jeunes gens à la baignade, les jeunes filles sur l'avancée des maisons se précipitent pour les voir et tous reconnaissent le garçon Damsan, le grand chef au double turban et à la gibecière. Ils traversent l'esplanade du village, ils atteignent la maison, les uns maintiennent leurs chevaux, les autres les dessellent, tous viennent le contempler. Il escalade l'échelle en deux puissantes enjambées et frappant du pied l'avancée il la fait osciller vers l'est. Il pénètre, accroche son coupe-coupe au passage et s'accroupit ; puissant comme le rhinocéros dans le ravin profond, comme le tigre dans le marais. Le bruit de sa parole et de son rire est semblable au tonnerre éclatant. De tous les chefs puissants, seul Damsan parle et rit de cette manière.

DAM PAR KHOUEY

O serviteurs, ô serviteurs apportez-lui un oreiller, apportez-lui des nattes, apportez-lui une couverture, du tabac rapé dans

un bol en cuivre, du tabac en feuille dans une hotte, blanchissez et faites cuire le riz, tuez une poule couveuse et une poule pondeuse, faites manger le garçon Damsan. Apportez la jarre tuk rouge au large col, gravée dans le haut, incrustée dans le bas, la jarre aux oreilles ourlées qui vaut trois éléphants. Que ceux qui portent l'eau en apportent, que ceux qui enfoncent les tubes les enfoncent, que ceux qui battent les gongs les suspendent.

Ainsi il boit, le garçon Damsan, il boit et parle sans arrêt.

DAM PAR KHOUEY

O beau frère, ô beau frère, maintenant que l'on a apporté la jarre, que l'on a tué les poulets et fait cuire le riz, je te demande, pour quelle affaire viens-tu ? T'a-t-on attaqué dans ta maison ? A-t-on envahi ton village ? A-t-on capturé les jeunes hommes et les femmes.

DAMSAN

Pas du tout, ô frère aîné, je ne viens ni pour cette affaire-ci, ni pour cette affaire-là. Je viens dans ta maison pour entendre la parole de ta bouche, je viens délibérer avec toi sur la possibilité de s'emparer du « Précieux Soleil ». Est-ce possible ou non ?

DAM PAR KHOUEY

Bo'eh ! beau frère, c'est la mort ! Cette forêt-ci est pleine de tigres, les pistes pleines de serpents. Il ne t'est pas possible d'aller prendre le « Précieux Soleil ». On a semé de fléchettes la route par laquelle on va cueillir l'aubergine, on a planté

de lancettes la route par laquelle on va cueillir le piment ; si un chef s'y engage ce chef y trouve la mort, si un riche s'y engage ce riche y trouve la mort, si un homme audacieux s'y engage cet homme audacieux y trouve la mort, si un homme vaillant s'y engage cet homme vaillant y trouve la mort.

DAMSAN

Pourquoi cela ne me serait-il pas possible à moi vaillant, audacieux et courageux au point de ne savoir reculer même mourant. L'Ancêtre céleste me protège. Tu ne me permets pas de partir, qu'importe. J'ai le talisman qui me permet de vaincre des chefs puissants, qui fit de moi le farouche tueur des rhinocéros dans le ravin profond, des tigres dans la forêt, et qui les fera tous périr par ma lance et mon sabre. Ne me parle donc pas des scorpions sur la route, des scolopendres sur les touffes et des tigres que l'on rencontre.

DAM PAR KHOUEY

Bo'eh ! beau-frère dans l'eau grouillent les sangsues noires et dans l'herbe les petites sangsues plum, il n'est pas permis aux hommes d'y aller. Les squelettes humains encombrant la lisière, les ossements de buffles remplissent la forêt. A cet endroit sont morts beaucoup de chefs puissants et beaucoup de vaillants. La grande forêt noire est liquide là où se sont enlisés tant de grands chefs puissants. Devrais-je t'attacher avec un lasso, t'attacher avec des cordes, je ne te laisse pas partir. Je te fais le sacrifice d'un porc, je te consacre un buffle mais, ô beau-frère, laisse-moi t'empêcher de pénétrer dans la forêt hantée, la forêt qui tue, la forêt bardée de lancettes comme

un hérisson de piquants et de fléchettes comme de poils un chien et un écureuil.

DAMSAN

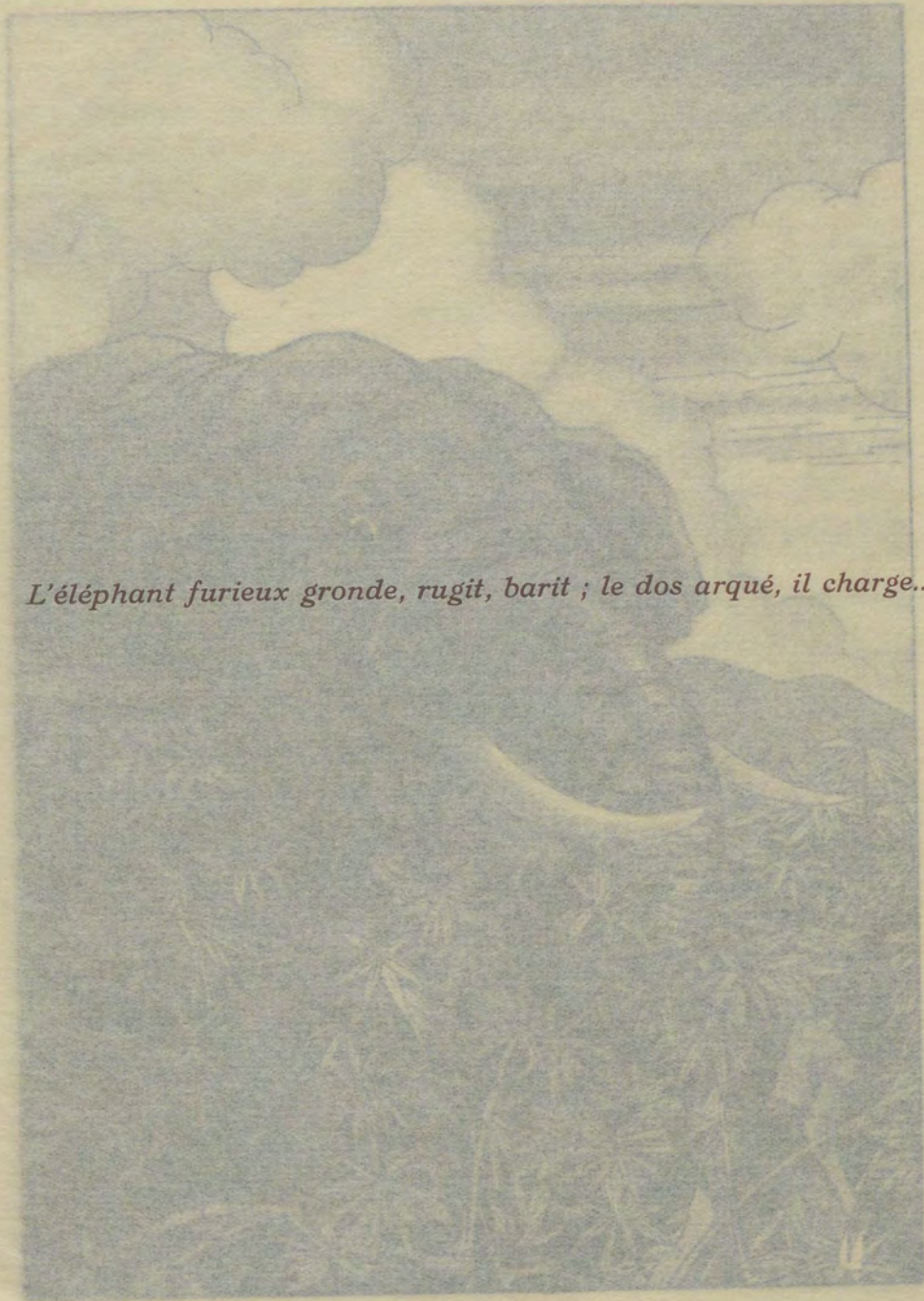
Cela suffit, laisse-moi, je ferai un passage pour atteindre la piste, si je vois des éléphants je tuerai les éléphants, si je vois des tigres je tuerai les tigres.

DAM PAR KHOUEY

Quand il faut demeurer, tu ne demeures pas, quand il faut partir tu ne pars pas. Allume une torche et pars de nuit.

Ainsi il va, il va dans la brousse impénétrable, dans la forêt touffue, la paillette blesse ses mains, les rotins lacèrent ses pieds. Il va, il va dans la brousse immense, dans l'éternelle forêt déserte comme si elle était vide, vide comme si elle était déserte. Ainsi il atteint le parc aux buffles au-dessous de la voix du cerf volant de la maison de l'Ancêtre céleste ; pas une seule femme, pas un seul homme. Il ne voit que la route, la route qui disparaît dans un brouillard noir.

Ainsi il va, il va, il aperçoit une palissade faite de treillis de fil de cuivre dans le bas et de fil de fer tressé dans le haut et derrière, le pittoresque village du frère aîné qui garde le soleil, du frère cadet qui garde la lune, le village qui, à cet endroit, couvre tout le côté d'une montagne. Il construit un barrage sur l'eau bourbeuse et parvient aux frontières du ciel, il atteint la maison, elle est vide, les époux Y Dung, Y Du qui seuls demeurent avec le soleil et la lune n'y sont pas. Le tonnerre gronde, la pluie crépite comme le galop d'un cheval. On n'y connaît pas la nuit. L'échelle est un arc-en-



L'éléphant furieux gronde, rugit, barit ; le dos arqué, il charge...



ciel. Regardant à l'intérieur, il aperçoit un mortier à riz en or, des piliers en or, les poutres et les traverses sont également en or. De toutes les maisons de chef il n'en est pas de semblable. Il accroche son coupe-coupe et s'accroupit au milieu de la salle avant, attendant que l'on vienne à lui, le garçon Damsan, réputé des génies à la montagne et qui doit être connu du « Précieux Soleil ».

LE SOLEIL

O enfants, ô enfants quel est cet étranger à l'avant de la maison ?

LES SERVITEURS

O grand'mère nous ne le connaissons pas. Il est élégamment vêtu d'une veste ornée de flanelle rouge, d'une belle veste. Les poils de ses mollets sont fins, comme effilés au coupe-coupe, le son de sa voix est semblable au chant de la cigale dhiar. De tous les chefs de villages il n'en est pas de semblable à lui.

Aussitôt le Soleil revêt une jupe aux reflets d'étoiles, éblouissante comme l'éclair. Ses cheveux à triple natte recouvrent ses oreilles, élégamment plus que tout, beaux plus que tout ; elle apparaît sur la porte de son alcôve et tout est illuminé. Elle marche comme l'aigle plane, comme le vautour glisse dans l'air, comme l'eau coule. Il n'est rien de comparable. Lorsque lasse de marcher elle s'arrête, personne ne le fait avec pareille grâce. On entend sa voix harmonieuse avant que son corps soit visible. Telle est la fille du génie de la terre et du ciel.

LE SOLEIL

Que veux-tu, ô enfant nouveau-né ?

DAMSAN

Je suis venu parce que je veux quelqu'un pour préparer mes aliments, blanchir mon riz, tisser mes vêtements.

LE SOLEIL

Pourquoi ton coupe-coupe est-il émoussé, ébréché, pourquoi tes femmes et tes hommes sont-ils nus ?

DAMSAN

Mon coupe-coupe est effilé et ma hache est emmanchée et sur la terre il ne manque rien à mes hommes et à mes femmes.

LE SOLEIL

Bo'eh ! pourquoi irais-je. Je reste au pays des ancêtres des génies qui font la nuit et le jour, le pays qui est sur la limite de la terre et du ciel.

DAMSAN

Pourquoi ne pas venir ? De l'endroit où l'on enfonce jusqu'aux genoux, où l'on s'enlise jusqu'aux hanches j'ai accumulé la terre jusqu'à ta maison.

LE SOLEIL

Mais si je vais, mourront les porcs sur le sol, les poules perchées, les tigres, les rhinocéros, les buffles, les chevaux ;

mourront les cambodgiens, les laotiens ; il n'y aura plus de terre pour faire le ray, les enfants n'auront plus d'eau à boire, les arbres n'auront plus de fruits, partout il n'y aura que le soleil.

Si je vais, mourront tous les arbres de la grande forêt, les arbres des taillis sécheront tous, les roseaux, la paillette ne bourgeonneront plus, ne pousseront plus, n'auront plus de rejets. Ce sera la grande sécheresse sur toute la surface de la terre, toutes les sources seront taries. Allons, prends ta hotte et va-t-en car je vais sortir.

DAMSAN

Je ne veux pas partir, non ! Avec mon coupe-coupe j'ai traversé la forêt, j'ai tué les rhinocéros dans les gorges profondes, les tigres dans la montagne, les vautours, les corbeaux dans le creux des arbres, j'ai frappé les revenants et les esprits malfaisants sur le sentier battu. Je suis venu sans faiblir, de tout mon ventre, je suis venu jusqu'à toi, je veux demeurer avec toi, je veux, voilà pourquoi je ne m'en vais pas.

LE SOLEIL

Allons ! pars, quitte la maison, le moment arrive où je deviens l'enfant du ciel. Tu ne manges que du riz, tu ne te laves qu'avec l'eau, je n'accepte pas. Pars vite, il est temps encore de suivre la route de cire noire. Pars.

DAMSAN

J'ai le temps. Je réfléchis. Je te veux quand tu es Enfant du Ciel, puisque tu ne me veux pas autrement.

Je retourne dans mon village abandonné, dans ma maison isolée, dans ma maison manger des bœufs et des buffles.

LE SOLEIL

Bo'eh! Garde-toi de partir maintenant car je sors d'ici et tu mourrais.

DAMSAN

Que m'importe mourir, que m'importe vivre, je veux partir, je pars.

Il enfourche son cheval et s'éloigne. A ce moment le soleil jaillit au-dessus de la montagne. Le cheval galope à toute allure, il atteint le milieu de la forêt, le soleil monte, monte, la route fond, le cheval s'embourbe mais court toujours, le soleil monte, monte, la route fond, le cheval enfonce jusqu'aux genoux mais il va, il va toujours ; le soleil monte, la route fond, le cheval enfonce jusqu'aux testicules mais il va encore, le soleil monte, il est vertical, le cheval enfonce, la route fond, elle atteint son dos, elle le couvre, le cheval disparaît et Damsan avec lui. A ce moment le papillon voltige au-dessus.

DAMSAN

O petit frère papillon ! ô petit frère papillon ! viens me tirer de là.

LE PAPILLON

Je ne le puis, ô grand frère.

Passe la libellule.

DAMSAN

O petite sœur libellule, ô petite sœur libellule, viens me tirer de là.

LA LIBELLULE

Je ne sais comment faire, ô grand frère.

DAMSAN

Puisque tu ne le peux, va prévenir ma femme et mes serviteurs au village.

Ainsi la libellule se hâte et arrive à la maison de H'Ni.

LA LIBELLULE

O H'Ni! ô H'Bhi! Je viens vous dire que votre époux, le garçon Damsan est déjà mort, il s'est enfoncé dans la route de cire noire.

H'BHI

D'où venait-il ?

LA LIBELLULE

Il revenait de chez le Soleil, il est enseveli dans la forêt sombre dont la terre est liquide, il s'est enlisé dans la forêt de l'aïeule Sun Y Rit.

H'BHI

Tu plaisantes certainement, ô petit frère.

LA LIBELLULE

Pourquoi plaisanterais-je ?

H'NI

O enfants, appelez sa sœur, dites-lui que son frère aîné s'est enlisé dans la forêt noire dont la terre est liquide, la forêt de l'aïeule Sun Y Rit. Il revenait de prendre le « Précieux Soleil ».

Ainsi les domestiques arrivent à la maison de H'Ang.

LES SERVITEURS

O grand'mère ! ô grand'mère ! nous venons vous dire que le grand-père s'est enlisé dans la route de cire noire dans le pays voisin du ciel.

H'ANG

O serviteurs ! ô serviteurs ! amenez les buffles à sacrifier, les bœufs à sacrifier sans les compter.

H'Ni ordonne de même.

Ils vont en grand nombre, les uns armés de grands couteaux, les autres de sabres épais. Ils vont. Arrivés à l'endroit où Damsan a disparu, les uns sculptent les statues funéraires, les autres flambent les bœufs et les buffles, les uns frappent des gongs, les autres cuisent le riz.

LAMENTATIONS DE H'NI

O Nué ! ô Nué ! J'avais pensé que tu mourrais en combattant tes ennemis, en capturant des prisonniers. J'avais pensé que tu périrais en envahissant les territoires des grands chefs.

H'ANG

O petit frère ! ô petit frère ! Tu étais autrefois un chef grand et puissant portant double turban et la gibecière. Si tu avais été capturé par des M'Nongs je n'aurais pas payé ta rançon. Mais si tu avais été pris par un grand chef j'aurais donné des gongs renflés par centaines, des gongs plats par centaines, j'aurais donné des esclaves hommes et des esclaves femmes. Je ne verrai plus ton visage, je n'entendrai plus ta voix ! Tu es mort, petit frère ! Tu ne te rencontreras plus avec ta sœur aînée.

H'NI

Ta mère te donnait des conseils et tu ne l'entendais pas. Ton père te commandait et tu n'obéissais pas. Tu as joué de la flûte Wout jusqu'à la mort de ton corps. L'eau de mon nez remplit un bol à fleur, l'eau de mon visage remplit une coupe, je pleure toutes les larmes de mes yeux, toutes les larmes de mon corps. Tu ne mangeras plus de riz, tu ne boiras plus d'eau, tu ne cueilleras plus la liane pam pil. La chair des buffles et des bœufs n'apaisera plus la faim de ton ventre. Et maintenant mon riz cuit sèche dans l'assiette. Le poulet rôti reste dans le plat, desséché comme le vautour mâle. J'avais pensé que tu périrais en combattant tes ennemis, en envahissant les terres des M'Nongs. Et tu es mort enlisé dans la terre liquide de la route de cire noire !

H'ANG

S'il s'agissait d'un coupe-coupe cassé, je le ferais réparer, s'il s'agissait d'une hache ébréchée, je la ferais aiguïser, s'il

s'agissait de la mort d'éléphants mâles ou femelles, j'en achèterais d'autres, mais tu es mort, ô petit frère et je ne puis te faire revivre. Nous ne pouvons que nous lamenter tout le jour sans connaître le soir, toute la nuit sans connaître le matin, jusqu'à épuisement des larmes de nos yeux...

CHAPITRE X

RÉINCARNATION
ET REMPLACEMENT

A ce moment une mouche bleue pénètre dans la bouche de H'Ang qui l'avale en criant ses lamentations.

H'NI à H'ANG

O cousine ! ô cousine ! entassons la terre raclée pour édifier le tombeau, que l'on dresse les sculptures funéraires, que l'on flambe les buffles et les bœufs et retournons à la maison.

O milliers d'oiseaux ngiek, tourterelles aux ailes diaprées, mes serviteurs, suivez-nous, nous abandonnons la chose morte en putréfaction. Allons à la maison faire les sacrifices aux mânes de nos ancêtres aux mânes de nos grands chefs morts.

H'Ang de retour dans sa maison repose une nuit, demeure un soir, attend un matin et voit s'arrondir son ventre, et noircir ses seins. Elle est enceinte. Elle accouche. Son enfant pleure, pleure, pleure sans cesse, pleure affreusement, il pleure le soir, il pleure la nuit jusqu'au matin. On fait venir mille accoucheuses, cent sorcières pour connaître son mal. Elles ne peuvent le connaître.

Pendant le sommeil de H'Ang les génies en rêve lui font connaître que son fils est Damsan et qu'il faut l'appeler ainsi.

Depuis lors l'enfant cesse de pleurer, cesse de souffrir et il mange le cœur de bœuf sur un plateau, le cœur de buffle dans une coupe, il boit le vin de riz le plus doux, le plus fort comme son oncle Damsan autrefois. Et l'on sacrifie à l'ancêtre sept buffles et sept jarres pour que l'enfant devienne un grand chef puissant ayant beaucoup de gongs renflés et de gongs plats comme son oncle lequel portait double turban et la gibecière. Et le jeune Damsan à peine aussi gros qu'un concombre, à peine aussi gros qu'une pastèque sait acheter les gongs renflés, les gongs plats et les échanger contre des esclaves.

H'Ni appelle ses frères qui sont au dehors du village.
« O Y Ding, ô Y Ling, ô Y Su, Y Sah, que faites-vous là-bas ? »

LES FRÈRES

Pour quelle affaire nous appelles-tu, ô petite sœur ?

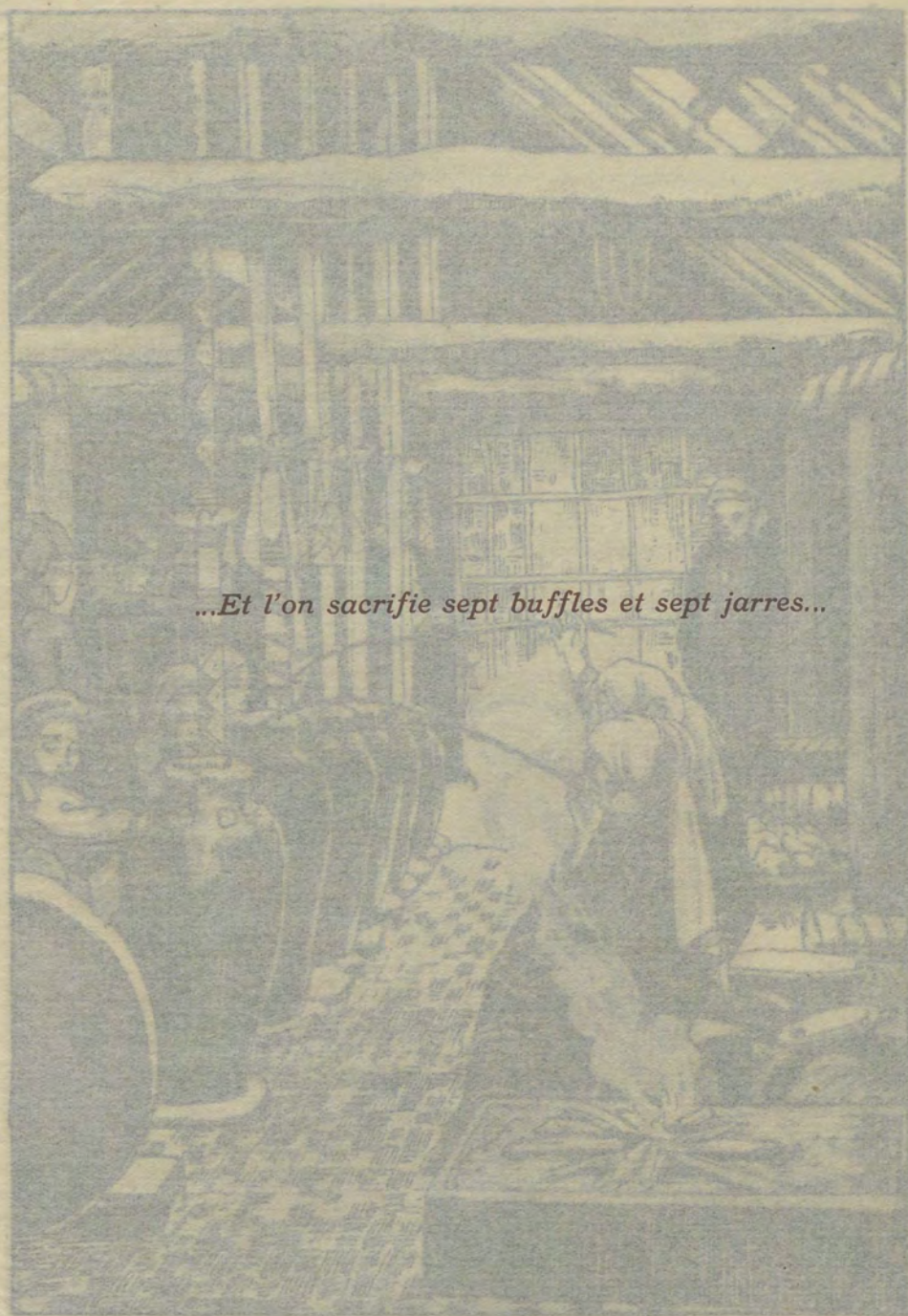
H'NI

O vous dont la parole ardente sait aplanir les difficultés, ô vous qui savez aider les grands chefs, allez demander, allez faire connaître qu'il me faut celui qui fauche la brousse, qui abat les arbres, qui effraie les perruches Ktia et Hril.

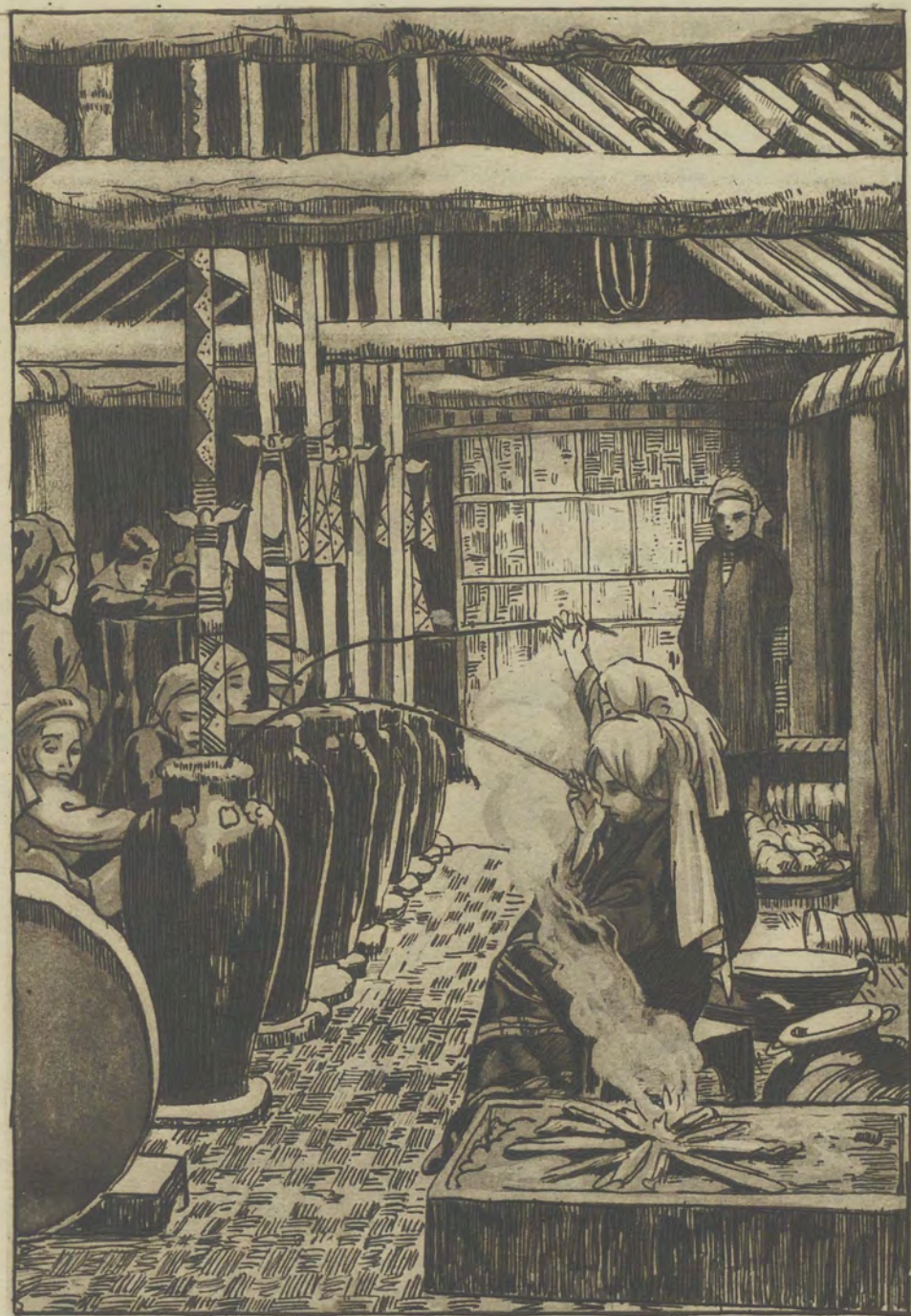
Ils vont, ils arrivent chez H'Ang laquelle leur fait servir du riz cuit, une poule couveuse et une poule pondeuse et une jarre.

LES FRÈRES

Quand on a fini de manger on boit, quand on a fini de boire on parle, n'est-ce pas ? Nous sommes venus vous dire que notre beau-frère est mort, que son corps est



...Et l'on sacrifie sept buffles et sept jarres...



décomposé, que les revenants et les mauvais esprits ont disparu. Chez nous la traverse du parquet est cassée vous devez la remplacer, la cloison est disjointe vous devez la réparer. Sur les touffes de la paillette flétrie poussent les rejets de l'arbre Knok, vous devez remplacer celui qui est décédé pour que ne se désagrège point notre foyer, pour que dans notre maison la parole ne dise point la tristesse.

H'ANG

Quel cœur vous donner, au souffle de qui aspirez-vous ?

LES FRÈRES

Lorsque l'oncle est mort le neveu demeure, lorsque est mort l'aïeul le petit-fils demeure, lorsque meurt celui-ci il reste celui-là.

H'ANG

Le jeune Damsan joue encore avec les tubercules, avec la terre, il vit encore sur les genoux de sa mère.

LES FRÈRES

Qu'importe ! Du jeune remplaçant nous ferons un jeune époux jusqu'à ce qu'il égale votre parent décédé.

H'ANG

O frères dans le village ! O neveux dans la maison, venez tous accompagner le garçon Damsan qui va se marier.

Ils vont, ils vont en grand nombre. Ils arrivent à la maison de H'Ni, ils voient les serviteurs apporter les jarres de vin

de riz, suspendre les gongs, abattre, flamber les buffles, faire la provision d'eau, cuire les viandes, amorcer les jarres pour faire le sacrifice kpih à la mère de Damsan. Au jour naissant, on apporte de nouveaux buffles, de nouvelles jarres pour faire le sacrifice kpih aux deux époux. Le sacrifice fait, H'Ni remet le montant de la dot à H'Ang, un éléphant, une esclave pour cuire le riz, un esclave pour procurer les aliments.

H'ANG (à son fils)

O garçon, ô jeune homme, rends ta femme heureuse, soigne-la bien, prends soin de tes enfants, travaille au ray le matin, et le soir à la maison. Recueille l'eau de rosée, ne flâne pas d'une maison à l'autre, ne délaisse pas ta femme, ô mon enfant.

H'ANG à H'NI

O jeune femme ! O jeune femme ! soignez bien cet enfant en attendant qu'il soit un homme. Quant à moi je m'en vais.

Il demeure le garçon Damsan, déjà il sait biner le ray, réparer la cabane et la maison, choisir les gongs renflés et les gongs plats, choisir les esclaves hommes et femmes. Déjà il est considéré comme un grand chef puissant ayant beaucoup de gongs renflés et de gongs plats, ceignant le double turban et portant la gibecière, semblable au grand chef, son oncle de jadis.

Vient l'année nouvelle.

DAMSAN

O mes frères dans ce village ! O mes parents dans cette

maison et vous milliers d'oiseaux ngiek, tourterelles diaprées, mes serviteurs, venez tous, nous allons fêter l'année nouvelle. Faisons les sacrifices pour nos parents décédés, pour nos grands chefs morts, faisons le sacrifice aux génies de la montagne, aux génies de la terre et de l'eau, évoquons nos grands chefs morts, pour que nos santés soient bonnes, pour que nous vivions heureux et tranquilles, pour que pousse l'herbe nouvelle, pour que l'eau coule limpide et que mûrissent les fruits. Apportez des jarres par centaines, apportez des bœufs, apportez des buffles et des porcs châtrés. Frappez, frappez les gongs sonores, frappez les gongs harmonieux, frappez! Que leur chant coule par-dessous les traverses inférieures de la maison! Qu'il s'élève et passe par-dessus les traverses supérieures! Qu'il plane sur la forêt immense. Frappez! Le singe Hua demeure suspendu à une branche, les femelles du rhinocéros et de l'éléphant ne laissent pas têter leurs petits. Frappez! Le lapin, les oreilles dressées, cesse de grignoter l'herbe, les revenants et les mauvais esprits oublient de tourmenter les humains. Frappez! Le rat, l'écureuil s'arrêtent de gratter dans leur trou, le cobra noir déroule ses anneaux et s'allonge charmé, tous écoutent sans en être rassasiés, le chant nouveau des gongs harmonieux de N'Hi et du garçon Damsan.

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE

Ce volume, composé en Vieux Romain et imprimé par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 225 exemplaires, à savoir :

- N° 1. Exemplaire unique contenant les dessins originaux de l'Artiste.
- N°s 2 à 20. Exemplaires sur papier des Manufactures impériales du Japon.
- N°s 21 à 200. Exemplaires sur papier vélin des papeteries d'Arches.
- N°s 201 à 225. Exemplaires hors commerce.

